

www.libtool.com.cn

www.libroid.com.cn



Taylor
Institution Library
OXFORD

PRESENTED BY

Theodore Besterman

www.libtop1.com.cn



www.libtool.com.cn

Vet. Fr. II B. 1436

SOUVENIRS

www.libodoo.cn

CITOYEN.

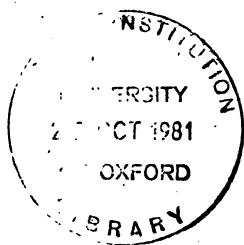
TOME SECONDE.



A. BERLIN,
Chez FRANÇOIS DE LA GARDE, Libraire.

1 7 8 9.

www.libtool.com.cn



www.libtool.com.cn

S O U V E N I R S

D' U N

C I T O Y E N.

www.libtool.com.cn

www.libtool.com.cn

S. M.

S O P H I E D O R O T H É E ,

Reine de Prusse, fille de GEORGE I, & focur

de GEORGE II, Roi d'Angleterre,

épouse

de F R É D E R I C G U I L L A U M E ,

Roi de Prusse, mère de F R É D E R I C II

& de LOUISE ULRIQUE,

Reine de Suède.

Jamais plus de grandeur, de dignité & de bonté n'ont été réunies dans une personne de ce rang. Après avoir épouvé bien des situations fâcheuses avec son éproux, quoique d'ailleurs très attaché à elle, & vivant dans l'union le plus conjugale, elle fut l'objet constant de la tendresse & de la vénération de son fils. Cela ne lui donnoit cependant aucun crédit, & ses recommandations auroient

été plus nuisibles qu'utiles à ceux qui les auroient obtenues. Aussi s'en abstenoit-elle, & se contentoit - elle des honneurs & des avantages qui la dédommageoient de ses épreuves précédentes. *Voltaire*, pendant son séjour ici, lui faisoit sa cour, & lui lisoit des morceaux des ouvrages auxquels il travailloit. Il lui lut même quelques chants de la *Pucelle*, qu'il prétendoit faire envisager à cette Princesse comme une satire des abus de l'église romaine. Je ne crois pas qu'elle ait pris le change ; mais la bonne politique l'engageoit à de grands ménagemens avec ce poète, qui étoit dans le plus haut période de faveur.

Je suis autorisé à placer cette Reine au nombre de mes souvenirs par l'honneur qu'elle m'a fait de m'appeler diverses fois à prêcher devant elle, & par les conversations les plus gracieuses que j'ai eues avec elle à sa table toutes les fois que j'avois prêché. Mes fréquentes indispositions ne m'ont pas toujours permis d'obéir à ses ordres.

Je vais indiquer les jours où j'ai joui de ce privilège, qui m'a fourni l'occasion de connoître les personnes de la famille royale qui se trouvoient à sa table, il y a quarante ans.

Je prêchai pour la première fois à *Monbijou*, le 8 juin 1749, pour la seconde, au même endroit le 28 juin 1750, au château le 18 octobre suivant, à *Monbijou* le 1 septembre 1751, & le 16 septembre 1753. Les Princes des maisons de Brunswick, de Bareith & d'Anspach qui se trouvoient alors à Berlin, étoient de ces repas, & je me souviens que la Reine, qui me faisoit placer ordinairement vis-à-vis d'elle pour la conversation, me dit une fois; *il y a long-tems que je n'ai vu mon petit-fils: (je ne sçai de laquelle de ces maisons) voudriez - vous me faire le plaisir de lui céder aujourd'hui votre place?* Je voudrois avoir noté dans mon journal les noms de ces Princes: mais je ne prévoyois pas qu'au bout d'un si long espace de temps, ce journal me serviroit à rédiger mes souvenirs.

Un jour, ayant dit de quelqu'un qu'il étoit hypocondre, ah! Monsieur, dit la Reine, M. des Vignoles m'a bien grondée pour avoir, dit hypocondre: & m'a appris qu'il faut dire hypocondriaque. Je crois, Madame, répondis-je, qu'hypocondre peut se dire, non seulement en conversation, mais même en écrivant, lorsqu'il ne s'agit pas de termes de médecine. J. B. Rousseau a intitulé une de ses comédies l'Hypocondre, & son autorité est de poids.

Lorsque M. des Vignoles eut 80 ans, la Reine voulut faire sa connoissance, & l'admit plusieurs fois à sa table, où il parloit avec le ton d'autorité qu'il prenoit partout. Il lui dédia sa *chronologie*, & sa *dédicace*, d'ailleurs très mal écrite, est vraiment le babil d'un vieillard.

La réputation de M. Euler engagea aussi la Reine à prier M. Acharde de le lui amener à dîner; mais ce fut celui-ci qui fit tous les frais de la conversation, les moyens qu'il employa pour mettre ce grand géomètre au

moins sûr des matières de sa compétence, n'ayant pas réussi. Ce n'est pas que M. Euler ne fût d'une conversation très agréable, & en état de parler de tout; mais il fut apparemment un peu dérouté, en se trouvant pour la première fois à une table royale.

La Reine-mère, née en 1687, mourut le 28 juin 1757. On a mis en doute si elle avoit reçu la nouvelle de la bataille de *Collin*, qui fut le terme des prospérités du Roi. Je rencontrai un seigneur qui me l'assura, en se servant de cette expression: *cette nouvelle a mis un clou à son cercueil.*

www.libtool.com.cn

S. M.

LOUISE ULRIQUE,

Reine de Suède, soeur du Roi.

J'avois déjà eu l'honneur de correspondre avec elle, & de recevoir des marques de sa bienveillance en 1759, lorsque je dédiai mon *philosophe payen*, ou commentaire sur les lettres de Plinè, au Prince royal GUSTAVE, à présent Roi de Suède.

La Reine m'avoit honoré alors de la lettre suivante.

Monsieur F. . . .,

Votre nom est trop connu dans la littérature pour ne pas être parvenu jusqu'à moi, & je me le suis rappelé avec plaisir, en

voyant le monument que vous venez d'ériger
à la mémoire de M. de Maupertuis.

L'éloge que vous en avez fait, est également digne de vous & de lui, & justifie parfaitement la réputation que vous ont acquise vos autres ouvrages. Celui que vous avez offert au Prince royal mon fils renferme la morale la plus solide; & je ne crois pouvoir mieux faire que de lui recommander une lecture aussi propre à former l'esprit & le cœur. Ces sentimens doivent vous prouver tout le cas que je fais de vos talens, & la satisfaction avec laquelle je verrai toujours les applaudissemens qu'ils vous attireront, étant avec beaucoup de bienveillance,

Votre affectionnée

LOUISE ULRIQUE,

Ulrichsdahl,

le 21 septembre 1759.

Je reçus depuis la lettre suivante du digne gouverneur du Prince royal.

Ulrichsdahl,

www.libtool.com.cn le 25 janvier 1760.

Monsieur,

J'ai les plus grandes excuses à vous faire d'avoir différé si longtemps à vous annoncer la réception du paquet que vous m'avez adressé, & qui m'est parvenu dès le mois de novembre dernier. Je vous prie cependant de croire, que je n'ai pas été moins exact à présenter à mon auguste élève l'ouvrage que vous lui avez dédié, & à la Reine la lettre qui y étoit jointe pour elle. Sa Majesté m'a chargé de la réponse ci-jointe pour vous, Monsieur, & le Prince royal occupé à lire votre bel ouvrage, croit ne pouvoir mieux vous en marquer sa reconnoissance, qu'en vous assurant qu'il fera tout son possible pour en profiter. Comme le bonheur des hommes a toujours été l'objet de vos travaux, vous regarderez sans doute leur correction comme votre plus grande récompense. S. A. R. a aussi désiré que je vous fasse agréer de sa part une légère

marque de sa satisfaction, qui vous fera remise avec cette lettre, & que vous voudrez bien accepter pour vous souvenir d'elle.

Mais que vous dirai-je, Monsieur, sur ce que je vous dois en mon particulier? Les termes dans lesquels vous avez fait mention de moi méritent toute ma reconnaissance, & j'ose vous assurer que j'en suis vivement pénétré. Votre réputation est déjà si fort au dessus de tous les éloges, que ce n'est pas en vous louant, même autant que vous le méritez, qu'on pourroit s'acquitter envers vous. Je me bornerai donc aux remerciemens qui vous sont dûs pour les secours admirables que vous m'avez fournis dans ce dernier ouvrage, & dont j'ai si grand besoin dans l'exercice de l'emploi trop au dessus de mes forces qui m'a été confié. On a dit, il y a long-tems, que le monde ne sera bien gouverné que quand les philosophes deviendront Rois, ou que les Rois apprendront à être philosophes. Si ce dernier miracle est possible, ce ne sera qu'en mettant entre les

main de ceux qui sont destinés au trône les ouvrages d'un philosophe tel que vous.

J'ai l'honneur d'être avec la considération la plus vraie & la plus parfaite, &c.

le sénateur
Baron de Scheffer.

Le séjour de la Reine de Suède à Berlin est une des époques les plus agréables de ma vie. Elle vint ici avec la Princesse sa fille, à présent abbesse de Quedlimbourg, & les dames & les cavaliers qui formoient leur suite. Je fus invité pour la première fois le 10 de décembre à dîner avec S. M. par S. A. R. M^{gr}. le Prince HENRI, sur lequel j'aurois un bien long article à faire, si je ne m'étois imposé la loi de n'en point consacrer aux vivans. Je me félicite donc de pouvoir me dispenser de cette fonction à son égard, & je souhaite que long-tems après mon départ de ce monde il veuille encore m'honorer de son souvenir. Mais au moins je ne laisserai pas échapper une occasion aussi naturelle que celle qui se

présente ici, de rendre hommage à ses lumières & à ses vertus, & d'exprimer, autant que j'en suis capable, la vive reconnoissance que je dois à ses bontés. Deux séjours que j'ai faits à Rheinsberg, en 1769 & en 1771, m'auroient fait désirer de goûter encore plus d'une fois les délices de cette vallée de Tempé, si mon âge & mes forces, l'avoient permis.

Revenons à la Reine de Suède. Sa conversation étoit très intéressante. Les gens de lettres en étoient très favorablement accueillis; & son caractère avoit beaucoup de conformité avec celui du Roi son frère. Pendant son séjour ici je dînai vingt-cinq fois; ou chez elle, ou chez les Princes & Princesses de la maison royale avec elle. Je prêchai le 19 d'août au château devant elle. Après la mort de M. *Achard*, qu'elle regretta beaucoup, S. M. me demanda si nous avions quelques jeunes prédicateurs qui fissent espérer que cette perte seroit réparée. Je lui en indiquai deux à son choix. Elle

se décida pour M. Sannier, alors pasteur de l'église de Buchholz, à présent de celle de la Ville-neuve à Berlin. Elle l'entendit au Werder le 10 de mai, & en fut fort contente: ce qu'il dit sur la mort de M. Ashard, en finissant son sermon, la toucha sensiblement. L'académie avoit tenu pour elle le 27 de janvier une assemblée publique, la plus brillante & la plus solennelle. On peut en lire le récit dans les mémoires de 1772. La dernière conversation que j'eus avec elle fut le 1 d'août, du jardin de l'académie, où nous nous rendîmes, M. Mérian & moi. Elle nous entretint de ses doutes philosophiques & religieux: matières qu'elle mettoit souvent sur le tapis. Enfin elle disparut de nos contrées, & elle a disparu de ce bas-monde en 1782. Je payai le tribut dû à sa mémoire, en prêchant à Brandebourg le 11 d'août; & c'est la dernière fois que je suis monté en chaire, dans l'église qui avoit eu en 1731 les prémices de mon ministère.

Je

Je ne rappellerai des conversations de la Reine de Suède, ~~liquoce~~ ~~qui~~ regarde le fameux *Swedenborg*, par ce que c'est un récit que je lui ai entendu faire plus d'une fois & toujours avec émotion. On fait que ce Suédois, également célèbre par des connoissances réelles très étendues & par un fanatisme inexplicable, se vantoit d'être en commerce avec les esprits, d'évoquer les âmes des défunts, de les interroger & d'apprendre d'elles ce qu'il jugeoit à propos de leur demander. Comme il paroissoit à la cour, la Reine croyant un jour l'agacer & plaisanter, lui demanda s'il pourroit bien lui rappeler les particularités de la conversation qu'elle avoit eue, un certain jour dont elle lui indiqua la date, avec son frère, le feu Prince de Prusse, (père du Roi FRÉDÉRIC GUILLAUME II, qui occupe actuellement le trône.) *Swedenborg* dit, qu'il rendroit réponse à S. M., fit la révérence & se retira. Il se passa quelque temps, & la Reine n'y pensa plus, persuadée que la réponse ne

viendroit jamais. Une après-dinée, comme elle faisoit sa partie de jeu, on lui dit que *Swedenborg* se présentoit, & que quand elle seroit de commodité, il demanderoit audience. La Reine se leva tout de suite, & entra dans un autre appartement, où elle s'entretint avec *Swedenborg*. Quand l'entretien fut fini, elle revint avec tous les symptômes du faïssissement le plus vif, dont il existe encore des témoins. Elle a certifié depuis dans toutes les occasions, & comme je l'ai dit, plus d'une fois en ma présence, que *Swedenborg* lui avoit dit exactement tout ce dont elle l'avoit chargé de s'informer, sans qu'il fût possible de deviner, comment il l'avoit appris par d'autres voies que par celle qu'il prétendoit posséder.

Un autre fait analogue a aussi été rendu public dans le même temps. L'envoyé de Hollande en Suède, *M. de Marreville*, étant mort à Stockholm, on vint demander à sa veuve, née *d'Ammon*, le payement d'une somme dont il lui sembloit que son époux

s'étoit acquitté & avoit reçu quittance. Ne pouvant produire cette quittance, elle eut recours dans sa perplexité à *Swedenborg*, qui lui promit son secours. Il tint parole, & vint lui dire qu'elle pouvoit ouvrir un volume de la bibliothèque du défunt qu'il lui indiqua, & qu'elle y trouveroit la quittance; ce qui fut confirmé par le fait. Cette dame, que j'ai connue dans ma première jeunesse, s'est remariée depuis à Hambourg; j'ignore si elle vit encore; mais on m'a dit qu'elle avoit toujours reconnu la vérité du fait. Le moyen après cela de se décider sur de semblables problèmes. A la vérité *Swedenborg* a mis tant d'absurdités, tant d'extravagances dans ses écrits mystiques, qu'on ne sauroit ajouter foi à ses révélations, quand même on en admettroit la possibilité intrinsèque.

J'avois écrit ce qui précède, le 11 février 1788. Je viens de lire le 12 d'avril dans le journal de Berlin, intitulé : *Monatschrift*, avril, 1788, p. 303 & suiv. les solutions qu'on donne des deux faits sus-indiqués.

Il demeure cependant certain qu'en 1772, la Reine de Suède racontoit & répétoit le fait tel que je l'ai rapporté. Il s'agissoit non d'une lettre, mais d'une conversation. Je ne suis pas plus dupe qu'un autre; je conviens que le surnaturel ne sauroit être admis, & qu'il faut une solution; mais la Reine, de Suède n'en connoissoit point, & en demouroit à son premier étonnement.

Une preuve que ceux qui veulent rendre raison de ces anecdotes ne sont pas fort bien instruits, c'est qu'ils parlent d'une Comtesse *de Martefeld*, qui n'a jamais existé. M. *de Marteville*, gentilhomme, né de paréns réfugiés, à Tornow près de Freyenwalde, après avoir été secrétaire de légation de Hollande en Suède, fut nommé ministre, & mourut dans ce poste. Il avoit épousé une demoiselle *Ammon*, dont les frères employés au service du Roi de Prusse ont été annoblis depuis ce temps-là. J'ai connu personnellement & particulièrement Monsieur & Madame *de Marteville*, dans leur première jeunesse,

& long-tems avant leur mariage, dans les années 1724 — 1726. L'anecdote du billet retrouvé se répandit dans le temps. Je n'ajoute pas plus de foi au commerce des esprits dans ce cas que dans celui de la Reine; mais je puis garantir tous les faits que j'avance, demeurant dans l'ignorance par rapport aux causes.

J'ai dit au commencement de cet article, que j'avois dédié mon ouvrage, intitulé: *le philosophe payen*, au Prince royal, à présent Roi de Suède. Cela me rappelle quelque chose de si singulier que je ne puis me résoudre à l'omettre, vu qu'il s'agit d'un défunt, & surtout, (loi rigoureuse de l'observation de laquelle je ne me départirai jamais) que cela ne peut faire aucun tort réel à sa mémoire. Il étoit venu d'Orange un bon & honnête homme, nommé *Louis Chapas*, dont le talent consistoit à graver sur des pierres d'onyx, cailloux tirés d'une rivière de son pays, des têtes & d'autres figures, avec des inscriptions. Il offrit des

échantillons de son travail au Roi FRÉDÉRIC II, qui le fit conseiller avec une pension de 200 écus. Cet homme avoit la métromanie à un point que je ne crois pas avoir jamais été poussé aussi loin. Il faisoit non seulement des vers détestables qui couloient de source, mais il étoit inépuisable en acrostiches, anagrammes & vers figurés en tout sens. Il avoit publié une traduction en vers des *actes des apôtres*, dont on peut juger par ce que je viens de dire. Il dépensoit tout son argent à faire imprimer ce fatras, & il étoit plus content que s'il eût nagé dans l'abondance. Il vint loger dans ma maison en 1757, & je l'y yoyoïis avec le plus grand plaisir : sa modestie & sa discrétion le rendoient de la meilleure société. Mon *philosophe payen* parut ; je l'avois composé pendant mon séjour à Charlottenbourg en 1756, & l'idée de M. Chapar ne s'étoit pas présentée une seule fois à mon esprit. Mais, d'après le texte que je commentois, il se trouva une occasion de parler des ouvrages dans le

goût de ceux de M. *Chapar*, & de dire ce qu'on en a toujours dit, que ces renverseurs de noms ont la cervelle renversée. Le bon *Chapar* m'emprunte mon ouvrage. Il le lit, & me le rapporte, sans que je m'aperçoive de rien. Au bout de quelque temps, il renonce à son logement, disant qu'il y avoit trop froid l'hiver. Je n'en soupçonnai point d'autre raison. Il va se domicilier ailleurs, & au bout de deux ou trois mois, je reçois de sa part un volume avec un billet où il disoit, qu'il étoit fâché d'avoir été obligé de me traiter de la sorte, mais qu'il n'avoit pû s'en dispenser, son honneur y étant trop fortement intéressé. Je parcourus le livre à la hâte, & je vis que c'étoit une rapsodie dont j'occupois la bonne moitié, en épigrammes, critiques &c. Je m'habillai tout de suite, & j'allai chez lui. Je lui prouvai la date de la composition de mon ouvrage, qu'il supposoit fait depuis qu'il demeurait chez moi; je lui protestai que je n'avois jamais eu dessein de l'offenser; ce qui étoit

exactement vrai ; je tâchai en un mot de le ramener. Il parut se rendre ; il me présenta un verre de liqueur , que j'aurois refusé en toute autre occasion ; & après avoir choqué ensemble , je crus la paix faite. Mais la plaie étoit trop profonde ; elle est demeurée incurable. Nous nous sommes souvent vus depuis , en particulier à la maison d'Orange , dont il étoit directeur aussi bien que moi ; les bienfaisances ont été gardées ; mais je savois qu'il aiguisoit toujours des épigrammes contre moi. Enfin il a voulu revoir sa patrie ; il est retourné à Orange , où je le crois mort depuis long-tems. Je chéris & respecte sa mémoire ; & j'aurois racheté volontiers l'incident très involontaire de ma part , qui a plus troublé son repos que le mien , mais que ma façon de penser n'a pas laissé de me rendre fort sensible.

Mettons ici un échantillon de sa poésie , tiré du chapitre XXVIII des actes , dont voici le début.

Ayant gagné la terre, à notre première

www.libtool.com ~~autre~~.cn

Nous fumes que cette isle étoit celle de
Malte,

Les Barbares usant de douceur envers
nous,

A cause qu'il pleuvoit, nous recueillî-
rent tous,

A nous bien recevoir les Maltois s'em-
pressèrent,

Et pour nous réchauffer, de grands feux
allumèrent,

Parce qu'il faisoit froid, Paul chez ces
bonnes gens

A la hâte ayant fait un amas de fardens,

Comme il les mit au feu, la chaleur
ordinaire

Fît sortir de la flamme une horrible vipère,

Le serpent ranimé que la flamme irrita,

Entortilla sa queue, & contre Paul
sauta.

— — — — —

C'étoit déjà une seconde édition des *actes apostoliques*, toujours aux frais du poëte. Elle est de 1752. M. C. l'avoit dédiée au Stadhouder, alors vivant, qui mourut pendant l'impression, de sorte que la dédicace fut adressée à son successeur, & placée à la fin de l'ouvrage. Il inséra aussi cet avertissement après le poëme. *Je pris fort sincèrement les lecteurs judicieux de me faire appercevoir les fautes que je n'ai pu remarquer moi-même, afin que je puisse quelque jour avec l'assistance du ciel, donner une troisième édition qui réponde à mes desirs.*

Dès l'an 1743, M. C. avoit publié un *petit recueil de poësies*, in 4to, à la tête duquel il avoit mis les vers suivans.

A U P U B L I C.

O vous qui possédez un jugement
entier!

Qui redressez l'esprit au lieu de le
retordre,

Puisque tout homme oisif qui fait du
jeu-métier,
Peut mettre hardiment, malgré son hé-
ritier,
Son argent en déroute & sa bourse en
désordre,
Par la même raison, sans qu'on y puisse
mordre,
Je peux verser mon encre & perdre mon
papier.

Ce raisonnement étoit assurément sans
réplique & digne du contenu de l'ouvrage.

On y trouvoit d'abord des acrostiches
redoublés pour la maison royale; après les-
quels il y en avoit un pour moi, au sujet du
sermon que j'avois prononcé le 8 de juillet
1742, à l'occasion de la paix. Ensuite ve-
noit une soi-disant comédie, intitulée: *le*
radoteur amoureux, qui étoit le superla-
tif du délire. Le reste du volume étoit un
amas de chansons, de logogryphes, d'épi-

grammes, &c. Je me suis peut-être un peu trop étendu sur un sujet aussi mince ; mais quelque commun que soit l'amour-propre des auteurs, je doute qu'on ait vu un pareil phénomène dans ce genre.

www.libtool.com.cn

S T A N I S L A S I. (Leczinski)

deux fois Roi de Pologne.

Il fut grand dans toutes les situations, mais aussi heureux que grand, & le modèle des souverains, depuis qu'en 1736, il eut la jouissance des duchés de Lorraine & de Bar, où il rappela les tems d'Astrée & de Rhée. Né en 1677, mort en 1766. J'avois eu de fréquentes occasions de lui offrir mes hommages; & ayant composé un ouvrage *sur les avantages de la vieillesse*, je mis son auguste nom à la tête. Il m'honora de la lettre suivante.

à Luneville,

le 31 mars, 1759.

Monsieur,

J'aurois bien souhaité ce que vous désirez vous-même, de recevoir de votre main le

livre que vous m'avez dédié. J'aurois eu occasion de vous marquer plus sensiblement mon ancienne estime pour vos talens. Vous m'avez rajeuni en quelque sorte par les avantages de la vieillesse que vous exposez dans votre ouvrage avec tant de force & de naïveté. On vous reconnoit dans toutes vos productions. J'ai lu celle-ci avec autant de satisfaction & de plaisir que j'en aurai toujours à vous faire connoître que je suis très véritablement,

Votre bien affectionné

STANISLAS, Roi.

M. le chevalier *de Solignac* m'écrivit en même tems une lettre pour accompagner celle du Roi, & qui trouve naturellement place ici.

Monsieur,

Vous verrez par la lettre ci-jointe l'estime que le Roi de Pologne fait de vos talens, & du livre que je lui ai remis de votre part.

Il se le fit lire aussitôt, & il le garde-sur son bureau pour y puiser de temps en temps les sages consolations que vous y avez répandues. Ce Prince sent sa vue extrêmement affoiblie; vous le connoîtrez assez par sa signature; mais c'est-là toute l'incommodité de sa vieillesse. Il y a long-tems, Monsieur, qu'il connoissoit vos ouvrages, dans lesquels il a toujours trouvé autant de sagesse & de religion que de savoir & d'esprit: ce qui est fort rare dans ce siècle. Pour moi, je vous avoue que je suis enchanté quand je vous lis. C'est un ordre d'idées qui s'amènent si naturellement & se donnent un si grand jour l'une à l'autre que tout le monde est capable de les saisir malgré leur profondeur. D'ailleurs tout est neuf dans vos ouvrages: on y voit cette chaleur du coeur qui n'a besoin que de lui-même pour produire. On le voit surtout ce coeur dans le récit que vous faites de la mort de Mademoiselle votre fille. Que de larmes vous m'avez fait verser, Monsieur, à moi qui n'avois pas l'honneur de la

connoître! Je défie une ame, quelque peu tendre qu'elle soit, de lire ce morceau sans pleurer.

Je recevrai avec plaisir celle de vos lettres *sur l'état des sciences & des mœurs* que vous voulez me faire l'honneur de m'adresser. Heureusement vous n'y mettez que les lettres initiales des noms. Autrement je craindrois, qu'en m'en adressant, on ne blâmât votre choix.

M. le comte de *Tressan* a été fait cette année-ci directeur de notre académie: il me prie de vous marquer à quel point il est sensible à l'honneur de votre souvenir. J'ai encore votre lettre à M. de *Cagollin*, je cherche à le déterrer pour la lui faire parvenir: mais un homme qui doit, & qu'il faut tant chercher, ne me paroît pas disposé à payer ses dettes. Quelle honte pour les lettres! Et faut-il que nous ayons des confrères ainsi faits!

Je conçois par les larmes que votre lettre à vos cinq filles m'a fait verser, quelles doivent

doivent être les vôtres. Je les trouve si justes que je n'oserois vous exhorter à les ta-
rir. Je me contente de vous témoigner la
part que je prens à votre perte. Vos intérêts
me seront toujours extrêmement chers.
Puissé-je avoir de fréquentes occasions de
vous le marquer, ainsi que le dévouement
inviolable avec lequel je ne cesserai jamais
d'être &c.

Solignac.

à Luneville,
ce 31 mars 1779.

Le nom de STANISLAS est demeuré l'objet
de la vénération & de l'admiration de ceux
qui ne font fumer leur encens que sur l'autel
consacré aux lumières & aux vertus. La loi
que je me suis imposée de ne point con-
sacrer d'articles aux vivans, & que je suis char-
mé d'être actuellement dans le cas d'observer,
ne me permet pas de rapporter des lettres
dont le monarque, qui auroit rendu la Po-
logne heureuse, sans le concours de circon-

stances qui s'y est opposé, m'a honoré. Ces lettres prouvent ses bontés à mon égard, mais encore plus l'étendue de ses lumières, la justesse de ses vues, & la noblesse de ses sentimens. Dieu le conserve, & lui fasse trouver en lui-même cette gloire & ce bonheur, qui sont fort au-dessus de ce qui porte ce nom dans le siècle que nous allons voir finir !

S. A. S.

LOUISE DOROTHÉE,

Duchesse de Saxe - Gotha, née Duchesse
de Saxe - Meinungen.

Elle a été l'une des Princesses les plus spirituelles de l'Allemagne. FRÉDÉRIC II connoissoit tout son mérite, & lui a donné de fréquentes marques de sa haute estime. Il a même séjourné à Gotha, pour y jouir de sa conversation. Elle étoit née en 1710. La grande-gouvernante de la cour, Madame de Buchwald, étoit à Gotha ce qu'a été à Berlin Madame la comtesse de Camas, en fait de mérite; & dans l'âge avancé auquel elle est parvenue, elle a conservé toutes les quali-

rés qui l'ont toujours rendue également aimable & respectable *).

J'ai eu des relations très étroites avec la cour de Gotha depuis l'an 1749. Ayant été consulté sur le choix des instituteurs pour les jeunes Princes d'alors, j'ai eu le bonheur de procurer l'établissement avantageux de M. *Rousseau*, natif de Berlin, à présent conseiller privé de cour, qui, en épousant la fille du célèbre antiquaire *Schlaeger*, jouit actuellement du sort le plus gracieux. L'instituteur du second Prince, M. *Clarenc*, vit aussi doucement à Gotha d'une pension viagère qu'il a conservée. Ma correspondance est remplie des lettres qui m'ont été écrites sur ces objets.

Etant entré de cette manière en relation avec Madame la duchesse, je lui présentai

*) Voyez la brochure, intitulée: *Madame de Buchwald*, où M. le Coadjuteur de Mayence a peint cette respectable dame avec une véritable effusion de sentiment.

les ouvrages que je publiois successivement dans ce temps-là : & voici la réponse que j'en reçus, après l'envoi du tome premier du *philosophe chrétien*.

à Gotha,

ce 3 novembre 1750.

Jamais livre, Monsieur, n'a pu me faire plus de plaisir que celui que vous avez bien voulu m'adresser, & vous ne pouvez m'obliger plus parfaitement qu'en me faisant part de vos nouvelles productions. Il y a long-tems que j'estime vos ouvrages & que je les souhaite. Celui-ci renferme un sujet bien intéressant : il suffit, Monsieur, que vous l'ayez manié pour que j'en porte d'avance un jugement qui réponde aux qualités généralement reconnues du philosophe chrétien qui l'a traité ; & le coup d'oeil que j'y ai jetté, me le confirme actuellement. Mais je me prépare, Monsieur, à en faire une lecture suivie, & je sens qu'elle va devenir ma lecture favorite ; en attendant que vous conti-

nuiez à enrichir le monde éclairé de vos trésors. ~~Sensible aux~~ marques d'attention que vous m'avez données, je vous assure de ma reconnoissance & des sentimens d'estime avec lesquels je suis très parfaitement,

Monsieur,

Votre très affectée amie,

LOUISE DOROTHÉE, D. de S. G.

Je trouve une lettre du comte de *Götter*, qui me paroît pouvoir mériter place ici, comme on en jugera en la lisant. J'en prens occasion de parler de ce seigneur, avec lequel j'ai eu de longues relations, dans le cours desquelles il m'a toujours témoigné beaucoup d'amitié. J'ai commencé à le connoître chez le comte de *Manreuffel*, lorsqu'il venoit d'être revêtu de l'ordre de l'aigle noir. Les cordons bleus d'alors le regardoient comme un parvenu, & il auroit été embarrassé de sa contenance, s'il n'avoit été homme d'esprit & propre à soutenir sans une fierté

déplacée la dignité qu'il avoit obtenue. Au renouvellement de l'académie, en 1744, il étoit l'un des quatre curateurs. S'étant retiré des affaires en 1746, il fut remplacé par S. E. M. d'Arnim. Il revint ensuite, & joignit à ses dignités précédentes de grand-maréchal de la cour & de ministre d'état, la grand-maîtrise des postes. Je lui avois dédié, en 1744, la traduction d'un ouvrage de M. Kahle, intitulé; *la balance de l'Europe*, & je lui avois donné sans flatterie les éloges dûs, non seulement à ses bonnes qualités politiques & morales, mais encore à ses connoissances, à son goût & à son zèle pour le progrès des sciences. Il y a dans les poésies du Roi une épître qui lui est adressée, & qui semble une ironie perpétuelle sur sa vie molle & épicurienne. Cependant il étoit fort supérieur, en fait de savoir & d'activité, à ceux qui l'envisageoient sous ce point de vue. Et le monarque pouvoit peut-être plus loin le raffinement dans l'art d'*Apicius* que le ministre. Lorsqu'il termina sa carrière, il étoit le

doyen de l'ordre dans lequel je l'avois vu entrer. Voici présentement la lettre en question.

Gotha,

le 26 février 1752.

Monsieur,

Je viens de recevoir votre lettre du 12 de ce mois, avec un volume des mémoires de l'académie de Berlin que vous avez bien voulu y ajouter. Soyez persuadé, que je vous ai toutes les obligations que je dois, de cette marque de votre amitié & attention, & que je ne souhaite rien tant que des occasions de vous en convaincre d'une manière plus essentielle que par des paroles & des remerciemens. On est parfaitement content des deux précepteurs des Princes qui sont redevables de leur engagement à votre recommandation. Le dernier venu se fait surtout aimer d'eux par des bagatelles, parce qu'il les amuse plus que le premier, qui n'en a pas moins son mérite, & qui s'est concilié l'estime de toute la

cour. Ainsi, Monsieur, ils n'ont pas besoin de mon entremise pour être mieux, & je crois qu'ils n'en disconviendront pas eux-mêmes. *M. de Forstern* est charmé des progrès que son fils fait dans le collège dont vous êtes le directeur. Mais je crains que la bonne nouvelle reçue depuis peu de sa nomination pour cornette aux gardes ne fasse un peu ralentir son zèle pour les études : en quoi il se trompera beaucoup, s'il veut faire fortune ici. Car c'est le seul moyen de se rendre recommandable, que d'aimer les lettres & la lecture, & d'en savoir faire usage à propos.

Je ne saurois vous rien dire encore, Monsieur, sur le cas que je fais des pièces de l'académie que vous trouvez préférablement dignes d'être tirées hors du pair, puisqu'ayant fait lire votre lettre à Madame la duchesse, pour puiser les louanges de *M. Roufseau* dans sa source, je fus obligé de lui envoyer dès le moment les dits mémoires de l'académie, dont la lecture a été interrompue

& suspendue par l'arrivée du siècle de Louis XIV, qui fait depuis quelques jours le principal objet des occupations, admirations, éloges & merveilles de la cour. Autant que j'en ai pu profiter & juger en passant & superficiellement, M. de Voltaire a traité cette histoire d'une façon très engageante, qui plaît, instruit & réjouit. — — — Je suis avec une estime des plus sincères, &c.

GOTTER.

P. S.

Feu M. de la Metteraye *) n'a jamais été mon héros, quelque partisan que je sois au reste de l'acatalepticisme raisonnable. Car trop est trop, & vouloir traiter la vertu de *nomen inane*, c'est détruire, rompre & anéantir tous les liens de la société humaine.

*) Il s'agit de M. la Mettrie mort depuis peu, & dont le Roi fit l'éloge, qui fut lu dans l'assemblée publique du 24 janvier 1752.

Il vaudrait mieux alors pour notre sûreté & satisfaction être brute & brouter l'herbe.

La lettre suivante peut encore intéresser les lecteurs. Je ne crois pas devoir assurer que le motif de la publication de ces lettres n'est point pris des choses obligeantes pour moi qu'elles renferment. Je n'ai jamais eu de prétentions; mon seul but a été d'être utile à la société en général & aux particuliers qui ont eu recours à mes bons offices, suivant la mesure de mes forces, sans vaine gloire ni intérêt.

Gotha,

ce 27 de mars 1792.

Monsieur,

Je viens de recevoir le premier volume de l'encyclopédie, bien aise de la nouvelle que vous y avez ajoutée de la continuation de cet ouvrage *). Agréez, Monsieur, les

*) M. d'Alambert m'écrivait le 2 mars, „Vous aurez sans doute appris la suppression de

remerciemens que je vous en fais, de même
que du plaisir que vous m'avez procuré par
la lecture de vos réflexions, aussi solidement
qu'élégamment écrites, sur le vrai bonheur.
Ah! que tel état est désirable & digne d'en-
vie. *Sed non omnes capiunt hoc verbum.*

J'ai remarqué que depuis trois jours le
siècle de *Louis XIV* se trouve entre les mains
de tout le monde ici; & les libraires gagnent
sur chaque exemplaire un écu, en compari-
son du prix de Berlin.

Si jamais vous pouviez gagner autant de
loisir pour venir à cette cour, vous devez
vous attendre à être porté sur les bras, tant
votre nom y est en bonne odeur, & tant on
est d'accord sur votre mérite distingué, &
sur votre réputation d'un savant du premier

l'encyclopédie; je ne sçai si l'ouvrage sera
continué, mais je puis vous assurer que ce
ne sera point par moi.⁴⁶

ordre. Vous ne douterez pas, Monsieur, que je n'y donne ma voix, étant &c.

Gottet.

Après avoir mis au bas de cette lettre la note où je rapporte ce que M. *d'Alembert* m'écrivoit au sujet de la suppression de l'*encyclopédie*, je trouve une de ses lettres du 24 mai, dont tout le contenu me paroît mériter de trouver place ici.

Monsieur,

Je suis très en peine de la santé de M. *de Mauperruis*. J'en ai reçu, il y a quelques jours, par une voie indirecte, de fort mauvaises nouvelles. Je lui ai écrit, il y a déjà quelque temps, & n'en ai point encore eu de réponse: je m'imagine que son état en est cause. Je vous supplie instamment de m'en donner des nouvelles.

Je crois aussi que votre prix sur les fluides sera donné lorsque vous recevrez cette lettre; & j'espère que vous voudrez bien par

la même occasion m'apprendre le nom de celui qui l'aura gagné *). De très bonnes raisons m'ont empêché de concourir une seconde fois. Je crois avoir beaucoup à me plaindre de la manière dont quelques-uns de vos confrères se sont comportés à mon égard il y a deux ans ; aussi suis-je résolu à ne plus concourir davantage, ni pour ce prix-là, ni pour aucun autre. *M. Euler* vient de remporter notre prix, & je crois avoir eu quelque part à sa bonne fortune, parce qu'il ne m'a pas paru juste de le remettre encore,

*) Ce prix, qui avoit été renvoyé de 1750 à 1752, fut adjugé dans l'assemblée du 12 juin, à *M. Jacques Adami*, docteur en droit à Aurich. *M. d'Alembert* avoit envoyé un mémoire au concours de 1750, & il ne faut pas douter que le prix n'eût dû alors lui être adjugé. Mais il étoit survenu quelque altercation géométrique entre lui & *M. Euler* qui causa ce renvoi & cette adjudication. Cette rancune dura long-temps, si tant est qu'elle ait jamais cessé.

comme quelques uns de mes collègues le vouloient. — www.libtool.com.cn

A l'égard de *l'encyclopédie*, toute la France désire qu'on la continue; tout paroît même appaisé & d'accord. Il n'y a que moi qui tiens ferme, & qui y tiendra. Je vous en fais juge. Voici les seules conditions auxquelles je crois qu'un galant homme puisse continuer, & je ne crois pas qu'on me les accorde :

1) que le *journal des savans* qui a, sans rime ni raison, attaqué ma préface comme un ouvrage impie & scandaleux, me fera une réparation authentique & telle que je la dicterai.

2) que le journaliste, qui m'a ainsi déchiré sans l'aveu de ses confrères, (car ce morceau a été imprimé furtivement,) écrira dans le journal une lettre de réparation, ou sera chassé du journal.

3) que le conseil du Roi qui a traité les encyclopédistes comme des cartouchiers, donnera un arrêt qui réhabilitera l'encyclo-

pédie avec éloge, lèvera la suppression des deux premiers volumes, moyennant quelques cartons dont les auteurs conviendront, & ordonnera la continuation de l'ouvrage.

4) qu'on nous donnera des censeurs éclairés & raisonnables, & non des bêtes brutes en fourrure, vendues à nos ennemis.

5) qu'il nous sera permis de soutenir toutes les opinions qui ne seront pas contraires à la religion ni au gouvernement, comme celle-ci, *que les idées viennent des sens*, dont notre illustre forbonne voudroit faire une hérésie, & une infinité d'autres.

6) qu'on ne fera aucuns cartons pour le discours préliminaire, qui en effet n'en a pas besoin, & qu'il me sera libre de le faire imprimer à part, s'il me plaît.

7) qu'il sera défendu aux jésuites, nos ennemis déclarés, d'écrire contre cet ouvrage, d'en

d'en dire même, ni bien, ni mal, ou bien
qu'il nous sera permis d'user de représailles.

J'ai l'honneur d'être, &c.

le 24 mai, 1752.

d'Alembert.



Tandis que je suis en train d'extraire ces anecdotes, voici ce que M. *d'Alembert* m'écrivait encore le 10 de juillet suivant.

„ — — — L'affaire de l'encyclopédie est arrangée. J'ai consenti, après avoir résisté pendant six mois, à donner ma partie mathématique, à condition que je ne me mêlerais point du reste, que j'aurois satisfaction entière dans le *journal des savans*, & liberté entière pour ce que je voudrais dire, ou du moins un censeur tel qu'il me plaira. J'ay cru devoir faire enfin céder mon ressentiment à l'empressement du public qui me venge bien de la petite tracasserie qu'on a voulu nous faire. Les libraires prennent des mesures pour rendre cet ouvrage plus parfait

encore, & on pourra lui donner pour devise :
salutem ex inimicis nostris.“

Revenons au comte *de Gortér*. Il fit un voyage à Montpellier, d'où il me donna de ses nouvelles. Ce fut alors qu'il fit la rencontre du chevalier *de Maffon* qui mérite bien une place dans mes *souvenirs*. Il étoit capitaine au vieux Brisach. Le comte ayant trouvé sa conversation agréable, écrivit au Roi, qu'il croyoit que ce seroit une bonne acquisition pour sa cour littéraire de Potsdam. Le Roi, sur ce témoignage, lui écrivit de l'engager, sur le pied, autant que je m'en souviens, d'une pension de mille écus. Le chevalier accepta, prit congé de sa garnison, & vint à Potsdam. C'étoit un homme très singulier. Ses connoissances ne s'étendoient guères au de-là des auteurs françois depuis le règne de *François I.* jusqu'au commencement de celui de *Louis XIV.* Ce n'étoit pas là le genre de connoissance qui convenoit au Roi. Avec cela il parloit fort librement, très éloigné du ton de courtisan, contredi-

fant sans façon. les assertions du monarque, à plus forte raison celles des gens de lettres qui assistoient à la table royale. En voici un exemple. Il étoit question du mérite des grands capitaines : on balança pendant quelque tems, & à la fin le Roi donna la préférence à Annibal. *Soit, Sire :* dit le chevalier, *mais il n'avoit point de religion.* Le Roi surpris de cette incartade, lui répondit : *Qu'est-ce que cela vous fait ?* & l'on se tut.

Quelque chose de plus fort & de plus plaisant m'a été raconté & certifié plus d'une fois par les convives du même repas. Une grande Princesse venoit d'être faite abbesse de Q. Elle vint à Potsdam, où le Roi invita avec elle ceux qui étoient alors de ces repas, & le chevalier se trouva du nombre. Vers la fin, il se soulève, regarde la Princesse, & lui adresse ce compliment : *Madame, je prens la liberté de féliciter V. A. R. de la dignité qui vient de lui être conférée. Vous avez fait trois vœux, celui de pauvreté, & vous aurez des trésors ; celui d'obéissance, &*

vous commanderez; celui de chasteté, & vous le garderez, si vous pouvez. Tous les assistans furent pétrifiés: le Roi baissa les yeux un moment: on attendoit ce qui arriveroit: le Roi releva les yeux, ne dit rien, & il n'en fut rien.

Les invitations cessèrent, & le chevalier ne s'en mit point en peine: il se renferma chez lui, dans un vrai taudis, vivant très frugalement, & n'ayant d'autre goût dispendieux qu'un peu de bibliomanie pour les ouvrages de son goût. Probablement il faisoit des épargnes, & quand il les jugea suffisantes, il demanda son congé, l'obtint aisément & partit, sans qu'on en eût eu depuis de nouvelles. Je crois qu'il n'existe plus. Mais, qu'il soit vivant ou mort, je serois ingrat si je ne reconnoissois qu'il me témoigna toujours beaucoup d'amitié, & parut me distinguer parmi ceux qu'il avoit occasion de fréquenter. Il m'en donna un jour une marque singulière, & dans son caractère. J'avois été à Potsdam, & je l'y avois vu amica-

lement. Il savoit quand je devois repartir par la journalière : lorsque j'y entrai, je l'y trouvai, & n'en fus pas surpris, croyant qu'il alloit à Berlin. Point du tout; aux portes de Berlin, il me quitta sans y entrer, & me dit qu'il n'avoit fait ce petit voyage que pour causer avec moi pendant le chemin. M. de Maupertuis, d'Argens &c. étoient accoutumés à ses tons brusques & décisifs, & ne s'en plaisoient pas moins avec lui.

Le comte de Gotter fut invité par le Roi dans la même année à revenir à Berlin, où il finit sa carrière dans les postes émineës qui lui furent conférés, vivant toujours en seigneur généreux, & ami des gens de lettres. Je le revis pour la première fois, à dîner chez lui, le 31 d'août 1753. Il mourut le 28 mai 1762, dans sa 71^e année.

Continuons. Je recueille les fragmens que je trouve dans ma correspondance, à mesure qu'ils tombent sous mes yeux, & je tâche de n'en employer aucun qui ne soit original

& intéressant. *Voltaire*, après son départ de Berlin, fut pendant long-tems l'oracle de la cour de Gotha: on ne juroit que par lui, on prenoit son ton décisif, on adoptoit ses maximes, & l'on s'empressoit à lui rendre les services qu'on jugeoit les plus essentiels. De ce nombre auroit été sans doute sa réconciliation avec le Roi de Prusse. Lorsque le comte de *Gortz* fut appelé par ce monarque, la D. de G. le pria de travailler à cette réconciliation, & donna en même tems avis de cette démarche à V. qui en conséquence écrivit au comte en ces termes.

„Madame la D. de G. m'a instruit de ses bontés & des vôtres: je ne puis que marquer ma surprise & ma reconnoissance. Que puis-je vous dire? Il y avoit autrefois une vieille p. . . . qui étoit amoureuse comme une folle d'Alcibiade: elle avoit fait le voyage d'Athènes pour cet Alcibiade, qui étoit le plus éloquent des Grecs, comme le plus grand capitaine. Un Sophiste plus dur qu'un Scythe, homme à idées creuses, brouille

cette pauvre diablesse avec ce beau grec, qui la renvoya à coups-de-pied au cul en Arcadie. Elle passa chez une descendante d'Hercule qui tâcha de la consoler, & qui la recommanda à un Grec, homme de beaucoup d'esprit. Cet homme fit tout ce qu'il put pour toucher Alcibiade, mais il ne savoit pas que la catin en faveur de laquelle il parloit étoit un peu ridée. Alcibiade répondit au Grec: je fais bien que cette pauvre femme m'aime de tout son coeur, mais elle n'est plus jolie. Il ne s'agit pas de m'aimer, il faut me plaire. Mais pourquoi lui donner des coups-de-pied dans le derrière, lui dit le Grec? Oh parbleu! dit Alcibiade, la voilà bien malade. Je lui ai fait cent fois plus de plaisir en ma vie que de mal. Sur ce, j'ai l'honneur &c."

Mon correspondant d'alors ajoute: „Le C. de G. n'ayant pas réussi à raccommoder V. avec le Roi, proposa, comme vous le savez, Monsieur, un officier nommé *Maffon*; voici

une lettre que le C. écrivit au Roi à cette occasion.

„Je viens de recevoir la lettre ci-jointe du chevalier *Maffon*, capitaine au régiment de Briqueville, dont j'ai parlé à V. M. comme d'un favant de marque, & dont, en conséquence de ses ordres, le brigadier *Glaubitz* a fait heureusement la découverte. J'aurois souhaité, Sire, que celui-ci eut voulu me communiquer en même temps les avis qu'il aura reçus de son ami sur la réputation & les qualités personnelles de cet officier, pour les envoyer à V. M. Mais vraisemblablement il aura trouvé plus à propos de se servir d'une autre voie que de la mienne pour les lui faire parvenir. Je ne me souviens pas d'avoir encore lu l'expression de *peuple de Rois*, mais bien celle de *vulgaire des Princes*. En cas qu'elle soit peut-être de la fabrique du chevalier *Maffon*, & que sans autre autorité il l'ait hazardée le premier, il n'a fait que l'imiter & la traduire littéralement de la phrase latine. Au reste V. M. aura la bonté de lui

pardonner un solécisme, non d'orthographe & de grammaire, mais d'histoire & de politique, qui s'est glissé dans sa lettre, faute de connoissance de la façon de penser de V. M. comme aussi de ma situation présente, ignorée par lui, jusqu'au nom même. . . .“

On dit ici, ajoute mon correspondant, que le Roi ne juge pas favorablement de ce chevalier *Maffon* sur la lettre qu'il en a reçue, & que le comte de *Götter* lui a proposé d'établir, au lieu d'une société de gens de lettres, une société de gens gais. Si le Roi suivoit ce conseil, il ne feroit pas mal d'en nommer ce comte, président.“

Dans une autre lettre en date du 13 janvier 1754, le même correspondant me marquoit. „Nous comptons de voir ici en passant le chevalier *Maffon* qui succède à *Voltaire* auprès du Roi: au moins Mad. la D. a-t-elle écrit au C. de G. de l'engager à prendre sa route par G. lorsqu'il ira à P. On croit toujours qu'il ne conviendra pas au Roi. Un officier françois qui est ici, & qui

étoit avec lui dans le dernier camp d'Erstein, en Alsace, dit qu'il n'est point sociable, qu'il ne l'a jamais vu dans les endroits où la bonne compagnie se rassembloit, & qu'il restoit toujours renfermé. Peut-être qu'il n'en veut sortir que pour des Rois. Voici la lettre qu'il a écrite au comte.

(C'est celle dont il est fait mention ci-dessus, & que le comte avoit communiquée au Roi.)

Monsieur,

„C'est dans les sentimens du respect le plus profond & de la reconnoissance la plus vive que j'ai l'honneur de vous écrire. Se peut-il qu'un mérite aussi foible que le mien m'ait valu l'honneur de votre souvenir? Si j'ai cultivé les lettres avec quelque application, je n'ose dire avec succès, j'en suis trop magnifiquement récompensé. Que ne m'est-il permis de vous en aller remercier à Berlin : j'y jouirois d'un spectacle que le ciel n'a don-

né que trois ou quatre fois à la terre; j'y
verrois un sage sur le trône. Il vous est bien
glorieux d'être dans la confiance intime d'un
Prince à qui de sublimes vertus & de rares
connoissances ont acquis une considération
personnelle fort supérieure à celle que donne
la pourpre & le diadème. Que ce peuple de
Rois qui n'a, pour en imposer aux hommes,
que la ressource du faste & de la pompe asia-
tique, disparoisse devant FRÉDÉRIC: ce nom
cher à l'humanité va devenir le nom com-
mun de tous les bienfaiteurs du genre humain;
& les leurs ne serviront tout au plus qu'à
remplir le vide d'une table chronologique.
Si je m'abandonnois aux sentimens de re-
spect & de tendresse dont mon ame est rem-
plie pour ce Prince adorable, je passerois les
bornes d'une lettre. Je finirai donc celle-ci,
en vous priant de me continuer des bontés
qui me deviennent nécessaires; elles m'en-
hardissent à vous prier de me mander, si
ma lettre a été assez heureuse pour venir

jusqu'à vous, & de m'indiquer le lieu de votre résidence &c.

Le chevalier *Masson*.

au camp d'Erstein,

le 10 septembre 1753.

Voltaire conserva toujours des liaisons fort étroites avec la cour de *Gorha*, où il avoit été très bien accueilli, & avoit pris un très grand ascendant sur tous les esprits. La duchesse ayant eu une maladie dangereuse, il lui adressa sur sa convalescence des vers qui n'ont paru, que je sache, dans aucun recueil.

Grand Dieu! qui rarement fais naître
parmi nous

De grâces, de vertus, cet heureux as-
semblage,

Quand ce chef - d'oeuvre est fait, sois
un peu plus jaloux

De conserver un tel ouvrage.

Fais naître en sa faveur un éternel

www.libtool.org

Etends tout au plus loin ses belles
destinées,

Et raccourcis les jours des fots & des
méchans

Pour ajouter à ses années.

Quel ton & quelle indécence ! Comment des personnes sçûtes pouvoient-elles goûter de pareils hommages ! L'illusion a pourtant duré pendant les trois-quarts du siècle que nous finissons : & ses effets ne s'étendront peut-être que trop aux siècles suivans, à moins que le fanatisme qui prend actuellement le dessus, ne fasse pencher la balance de son côté, par une suite du penchant que les hommes ont à se jeter d'une extrémité dans l'autre.

En envoyant ces vers à Madame la D. il lui marquoit que c'étoit lui même qui avoit répandu en dernier lieu le bruit de sa mort,

pour se délivrer des persécutions d'un gentilhomme Lorrain qui vouloit le convertir. Il promettoit cependant, au cas qu'il vint à mourir réellement, de léguer sa *Pucelle* à la D.

Etant aux eaux de Plombières, V. adressa encore ces vers à la D.

Loin de vous & de votre image,
Je suis sur le sombre rivage;
Car Plombière est en vérité
De Proserpine l'apanage:
Mais les eaux de ce lieu sauvage
Ne sont pas celles de Léthé.
Je n'y bois point l'oubli du serment
qui m'engage:
Je m'occupe toujours de ce charmant
voyage
Que dès long-tems j'ai projeté.
Je veux vous porter mon hommage:
Je n'attens rien des eaux & de leur
triste usage;
C'est le plaisir qui donne la santé.

Revenons à Gotha. Je fis imprimer à l'usage des Princes auxquels j'avois fourni des instituteurs, *l'abrégé d'histoire universelle* de feu M. la Croze, en y ajoutant quelques supplémens & des notes. Je le dédiai aux deux Princes, dont les portraits furent gravés au haut de la dédicace. Je reçus les réponses suivantes de Madame la Duchesse & de Monseigneur le Prince héréditaire.

I.

„Je reconnois, comme je dois, Monsieur, & avec une obligation infinie, tout ce que vous avez fait pour mes enfans. Vous leur avez procuré d'habiles maîtres, des instituteurs honnêtes hommes, & vous ajoutez à tout cela de leur dédier un ouvrage extrêmement utile, que vous augmentez, perfectionnez & embellissez par vos réflexions & judicieuses remarques. Recevez, Monsieur, les démonstrations de ma gratitude & de mon estime, jusqu'à ce qu'une occasion plus pro-

pice me puisse mettre à même de vous prouver ces sentimens d'une manière plus authentique. Soyez-en persuadé, Monsieur, & que je suis d'inclination,

Monsieur,

Votre très affectionnée amie

LOUISE DOROTHÉE, D. de G.

à Gotha,

le 28 septembre 1754.

II.

Gotha,

le 28 septembre 1754.

Monsieur,

On ne sauroit être plus sensible que je suis, Monsieur, à l'attention que vous voulez bien avoir de m'envoyer l'abrégé de l'histoire universelle, dont vous avez bien voulu donner une nouvelle édition au public. Pour un abrégé d'histoire, il ne sauroit être, ni mieux écrit, ni plus instructif qu'il est ;

est; ayant été retouché & continué par vous, Monsieur, & enrichi de vos excellentes remarques. Il m'est d'autant plus précieux qu'il vient de la main d'un homme qui a rendu d'aussi utiles services à la république des lettres. Soyez persuadé, Monsieur, de l'estime singulière que je porte à votre mérite & à votre personne, sentiment avec lequel je suis,

Monsieur,

votre très-humble & très-obéissant
serviteur,

FRÉDÉRIC,

P. H. de Saxe G. & E. *)

Je retrouve le chevalier *Maffon*. J'avois reçu une lettre d'un ami d'alors, qui me marquoit en date du 10 août 1754, qu'ayant été

*) Ce Prince est mort depuis en juin 1756, & son frère puîné, *Ernest Louis*, est aujourd'hui Duc régnant.

à Potsdam, il y avoit fait la connoissance du chevalier *Maffon*, & avoit fait le voyage avec lui dans la journalière. „Sa conversation, disoit-il, a été pendant toute la route amusante & d'une gayeté aimable. Autant que je puis m'y connoître, je trouve qu'il a beaucoup plus de solidité que de brillant dans l'esprit; & c'est peut-être cet éloignement pour les bluettes & les traits semillans, après lesquels on aime tant à courir, qui le fait passer chez certaines personnes pour un misanthrope. Il a fait sa principale occupation de la lecture des poëtes grecs, latins & françois, de sorte qu'il n'est point de morceaux tant soit peu intéressants dans ces auteurs que sa mémoire ne lui fournisse. Il souhaite ardemment de vous connoître, Monsieur, & se plaint contre le guignon qui l'a privé, toutes les fois qu'il s'est présenté à votre porte, du plaisir de vous voir. Si le tems me le permettoit, je vous parlerois de ce qu'il m'a dit du cas que l'on fait en France de vos ouvrages.“

Enfin le chevalier entama la correspondance par la lettre suivante.

Monsieur,

„Mon premier soin, en arrivant à Berlin, fut d'aller vous rendre mes respects : & quel reproche à me faire, si j'eusse manqué à ce devoir ! Vos ouvrages, Monsieur, qui respirent la religion, le bon goût, une critique sûre, toujours impartiale, & dont je fais ma plus chère lecture, firent sur moi leur effet ordinaire ; de faire aimer & estimer l'auteur, & de désirer d'avoir avec lui quelque liaison. J'ose me flatter, sinon par les qualités de l'esprit, du moins par celles du cœur, de n'être pas indigne tout-à-fait de cet honneur. J'attens avec impatience un voyage de Berlin, pour vous assurer de vive voix que je suis avec le plus haut degré de considération &c.

le chevalier *de Maïsson*.

Potsdam,

le 18 avril 1755.

On m'écrivoit de Gotha , le 28 août
1755.

„Le chevalier *de Cogollin* s'est arrêté ici à peu près 15 jours , & il partira demain , fort content, je crois, de la réception qu'on lui a faite. Il avoit lieu de s'y attendre, ayant de si bonnes lettres de recommandation ; car, outre celle que vous lui avez donnée pour *M. de Roxberg*, il en avoit encore une de *Madame la Duchesse de Courlande* *), qui a fait un fort bon effet. Il faut avouer d'ailleurs que *M. le chevalier de C.* est un homme fort amusant, & qui se recommande par lui-même. Il a composé une ode pour le jour de la naissance du Duc, intitulée : *le printemps*, qu'il a adressée à *Madame la Duchesse*. Il y a bien des beautés dans cette pièce ; elle lui a valu une tabatière d'or fort jolie. . . . *M. de la Beaumelle* reparoit sur la scène ; il vient d'écrire à *Madame la Duchesse* une let-

*) Née Princesse de Saxe-Weissenfels, veuve du dernier Duc, de la maison de *Kettler*.

tre où il y a bien de l'esprit; il lui marque qu'il continue de s'occuper de son histoire de *Madame de Maintenon*, qu'il pourra bien pousser au-delà de douze volumes; tous les cabinets lui ont été ouverts à Paris, où il est à présent: il y a trouvé tant de matériaux & d'anecdotes intéressantes, qu'il en peut faire une histoire de ces temps-là, qu'il intitulera: *le siècle de la Maintenon*. Il ne peut pas s'empêcher, quoiqu'indirectement, de donner quelques coups de patte à *Voltaire*. Au reste, on est fort refroidi ici pour ce dernier; sa correspondance a entièrement cessé, & on n'en parle pas plus que s'il n'en avoit jamais été question."

Les vers suivans ont été attribués à V. & s'étant répandus en Suisse, M. *Engel* d'abord bibliothécaire à Berne, ensuite baillif d'Arberg, & à la fin membre du grand-conseil, avec qui j'ai eu une longue & intéressante correspondance, me les fit parvenir dans une lettre du 13 août 1755. C'est *Mandrin* qui parle.

Tel qu'on vit autrefois Alcide
Parcourir l'univers, la massue à la main,
Pour frapper plus d'un monstre avide
Qui désoloit le genre humain :
Ainsi j'ai parcouru la France,
Que dépouillent mille tyrans ;
J'ai péri pour avoir dépouillé des
brigands.
J'aurois joui comme eux d'une autre
récompense,
Si j'avois dépouillé des peuples in-
nocens.

Un autre correspondant, M. B. alors P.
à B. m'écrivit sur le sujet de M. de V. des
détails de son établissement aux *délices*, &
de l'accueil qu'on recevoit chez lui. J'y vois
le dessein qu'ils a toujours eu d'enlacer d'abord
par des avances flatteuses ceux du commerce
desquels il croyoit pouvoir tirer quelques
avantages, sauf ensuite à se retourner, pour
ainsi dire, & à leur donner sujet de se re-
pentir d'avoir fait cette connoissance. Il

paroissoit recevoir tous les avis avec la plus grande docilité, & entrer parfaitement dans toutes les idées qu'on lui proposoit. Il étoit difficile de ne pas mordre à un pareil hameçon, dont l'appât cachoit la pointe. Écoutez M. B. en date du 6 août 1755.

„J'ai fait une promenade jusqu'à Genève. J'y ai vu le Seigneur *Voltaire*, bien établi aux portes de cette sainte cité, faisant de très bonne grâce une très grande dépense. On en est très content, & je vous avoue que j'ai été fort satisfait de lui. Il m'a paru amical & obligeant. Il a donné toutes ses oeuvres à Mrs. les libraires *Cramer* qui se préparent à en faire une édition en 16 ou 18 volumes in 8. L'auteur travaille avec une étonnante application à son *histoire universelle*, qu'il liera avec son siècle de *Louis XIV.* Il n'aime guères la compagnie que sur les six heures du soir : ses connoissances restent à souper & couchent chez lui, parce qu'on ferme les portes de la ville. Il a donné chez lui une nouvelle tragédie, *Gengis-kan*.

Les évènements sont chinois. L'hiver prochain elle fera représentée à Paris. Il a composé une épître sur la campagne, le lac Lemman, & la liberté, où il y a des beautés & quelques négligences. La cour de Savoie s'est offensée d'un trait sur *Amédée*, Pape ou Anti-pape, sous le nom de FELIX V. Elle a écrit à Genève, où l'on a ordonné la suppression de la pièce. J'ai trouvé cette cour bien châtouilleuse. Peut-être n'avez-vous pas vu la pièce : je vais transcrire le passage.

Ripaille, je te vois *) ; o bizarre
Amédée !

De quel caprice ambitieux

Ton ame fut-elle obsédée ?

Duc, hermite, voluptueux,

Ah ! pourquoi t'échapper de ta douce
carrière !

*) Remarquez que Ripaille est de l'autre côté du lac, & qu'il se présente presque vis-à-vis d'une terrasse de M. de V. Note de M. B.

Comment as-tu quitté ces bords dé-

licieux,

Ta cellule & ton vin, ta maîtresse &

tes jeux,

Pour aller disputer la barque de Saint-

Pierre.

Dieux sacrés du repos! je n'en ferois

pas tant ;

Et malgré les deux clefs dont la vertu

nous frappe,

Si j'étois ainsi pénitent,

Je ne voudrais point être Pape.

J'ai fait vos complimens à M. de V.
comme vous le désiriez ; il les a reçus certain-
nement avec plaisir, & il me charge de vous
en faire. Nous parlâmes de vous, il admire
vos talens & votre facilité, & ajouta que vous
n'étiez pas pensionné à raison de vos travaux
& de votre mérite. . . .

Voici un jugement du chevalier de *Maf-*
son sur une épître de *Voltaire* que je lui

avois communiquée, qui prouve son discernement & son équité.

... „Je vous suis fort obligé de l'épître de *Voltaire*. Elle est frappée à son coin : l'ombre du sentiment, un attirail d'érudition & de philosophie, un mécanisme poétique soit pour le tour ou la pensée, des endroits brillans, suivis de vers étiques, foibles & peu travaillés. Je souscris volontiers au jugement sévère, mais juste, que vous portez de lui. Je crains bien cependant que nous ne le remplacions de long-tems, peut - être jamais.“

Le Prince héréditaire de Gotha (*Frédéric*) étant mort, j'écrivis une lettre de condoléance à Madame la Duchesse sa mère, dont je reçus la réponse suivante.

Monsieur,

Je reconnois avec bien de la sensibilité les marques d'attention que vous avez bien voulu me donner à l'occasion du coup funeste

dont j'ai été frappée, & qui me fait gémir sous le poids de la plus juste douleur. Les motifs de consolation, Monsieur, que vos sentimens portent à mon état d'affliction, me font d'autant plus agréables, que vous nous avez, le Duc & moi, convaincus depuis long-tems de l'intérêt que vous prenez à ce qui nous touche. Je dois attendre des bontés de la providence tous les secours dont j'ai besoin, & je souhaite de tout mon coeur, Monsieur, qu'elle vous conserve, qu'elle vous mette à l'abri de tout événement fâcheux, & que je puisse, vous prouver en toute occasion, que c'est avec une sincère estime que je suis,

Monsieur,

Votre très affectionnée amie

LOUISE DOROTHÉE D.

Gotha,

ce 29 juin 1756.

Après la bataille de Rosbach, le Roi vint à Gotha, d'où l'on m'écrivit ce qui suit, en date du 27 novembre 1757.

- - - „Vous avez été heureux à Berlin, d'en avoir été quitte pour la peur & pour une somme d'argent, (il s'agit de la visite du général *Haddick*). Le pauvre pays de Gotha, qu'on disoit ne pas vouloir traiter en ennemi, a bien souffert davantage. Si l'on pouvoit évaluer les désordres tant publics que particuliers, que le séjour de tant de différentes armées a causé depuis quatre mois, cela iroit sans exagération à quelques millions. Je ne parle pas des allarmes continuelles où nous avons vécu depuis ce temps, ne s'étant guères passé de jours sans quelque escarmouche, dont l'élévation de notre château nous a mis presque toujours à portée d'être les témoins. Nous voici assez tranquilles depuis cette dernière bataille qui s'est donnée dans notre voisinage: nous avons eu le triste spectacle des débris d'une armée battue, la vue des blessés, des mourans & de tant d'autres mal-

heureux que la guerre fait. Dieu veuille continuer à bénir les armes de notre grand Roi; & le délivrer de tous ses ennemis. Nous l'avons vu à Gotha. Ce qu'on admire le plus en lui, c'est cet esprit dégagé & libre, que le grand nombre d'affaires dont il doit avoir la tête remplie ne sauroit lui ôter un moment. J'étois à portée d'entendre tout ce qu'il disoit, & je ne pouvois m'en lasser. Il parla de *Voltaire* avec admiration pour son esprit & beaucoup de mépris pour son caractère; il s'amusa à raconter quelques anecdotes sur sa léfine; & il m'a paru qu'il narroit avec grace. On est surpris de trouver l'homme d'esprit & de goût, où l'on ne croit voir que le héros. On m'a montré des vers qu'il a faits la veille de la bataille qu'il venoit de gagner. Il s'est entretenu à Leipzig fort tranquillement avec des gens de lettres sur toutes sortes de sujets, de littérature: il a donné à traduire en allemand à M. *Gottsched* une strophe d'une ode de *Roussseau*; mais cette traduction est comme le reste des pro-

ductions de cet auteur, sans goût; c'est l'envers de la tapisserie.“

Lorsque la paix de Hubertsbourg fut conclue, on m'écrivit de Gotha.

„Le Roi qui avoit déjà marqué à Madame la Duchesse, lorsque les Princes de Prusse étoient ici, que la paix étoit signée, a eu l'attention obligeante d'envoyer un courier précédé de plusieurs postillons, pour annoncer qu'elle venoit d'être publiée. On a célébré ce jour par une prière d'actions de grâces & par un bal; on fixa un jour pour la célébration solennelle.“

Voici, ce me semble, la dernière lettre dont la Duchesse m'a honoré, toute de sa propre main.

„Le livre qu'il vous a plu m'envoyer, Monsieur, m'a causé un plaisir sensible; je trouve surtout l'éloge du feu Comte de Götter digne de lui & de vous; je l'ai lu avec une satisfaction infinie. J'aurois dû vous en témoigner plutôt, Monsieur, ma juste & vive reconnaissance, mais je n'ai pu y parvenir.

Je vous prie d'être persuadé que la négligence n'a aucune part à ce retard, & que j'en suis incapable vis-à-vis de vous que j'estime & considère sincèrement. Vous savez bien, Monsieur, que rien ne trompe tant que les apparences, & vous savez aussi qu'on ne peut pas toujours suivre son inclination. Que ces deux réflexions aident à m'excuser dans votre esprit, & à me conserver une petite part dans votre amitié. Je serois bien flattée, si je pouvois trouver l'occasion de vous prouver, Monsieur, l'étendue & la vivacité des sentimens que je vous ai voués pour la vie, étant de tout mon coeur,

Monsieur,

vosre affectionnée amie & servante,

LOUISE DOROTHÉE, D. de G.

à Gotha,

le 25 mars, 1763.

La Duchesse est morte en 1767, regrettée de tous ceux qui avoient admiré son esprit & respecté ses vertus.

S. A. S. Monseigneur le Duc de Saxe-G.
étant venu à Berlin en 1788, honora l'académie de sa présence le 27 de mai. Je lui adressai le discours suivant que je place ici, dans l'idée que je ne trouverai plus désormais d'autre occasion de l'employer.

Monseigneur,

L'académie, souvent honorée de la présence de souverains, leur a toujours rendu les hommages dûs à leur rang : mais elle s'est principalement félicitée lorsqu'elle a vu des souverains, amis & protecteurs des sciences & des lettres, que le désir d'étendre leurs connoissances conduit dans tous les lieux où ils peuvent augmenter le trésor qu'ils possèdent déjà, & le faire ensuite servir à l'avantage de la société en général, & de leurs sujets en particulier. Il y a long-tems, Monseigneur, que V. A. S. est reconnoissable à ces traits : il y a long-tems qu'elle est révéree, comme tenant parmi les princes éclairés de ce siècle

un

un rang plus distingué que celui dont elle est redevable à sa naissance.

Je m'arrêteroie ici, Monseigneur, si je pouvois m'empêcher de céder à la force irrésistible d'un des souvenirs les plus intéressans de ma vie. Honoré de la confiance de vos augustes parens & prédécesseurs, mes relations avec LL. Altess. remontent à votre enfance, & ont duré pendant une longue suite d'années. Dès 1749 je fus consulté pour fournir des instituteurs à la famille ducal, & j'eus le bonheur d'en procurer qui encore aujourd'hui, dans votre capitale, jouissent des doux fruits de leurs travaux. L'incomparable Duchesse votre mère, (la flatterie n'entre pour rien dans cette épithète, & si j'en savois une plus énergique, je l'emploierois), m'honora de sa bienveillance, & j'en conserve des témoignages précieux.

Qui m'eût dit qu'au bout d'un si long espace de temps, le jour viendrait, où portant encore la parole dans cette assemblée,

j'offrirois à V. A. S. les vœux qu'elle fait
pour la conservation & la constante prospé-
rité, en vous suppliant, Monseigneur, de
distinguer ceux qui dans ce moment forment
bien moins de ma bouche que du fond de
mon cœur.

S. A. R.

HENRIETTE MARIE de Prusse,
Duchesse du Prince héréditaire,
fils du Duc EBERHARD LOUIS de Wurtemberg-
Stuttgart.

Cette Princesse étoit petite-fille du Grand-
électeur, & soeur des deux Margraves de
Schwedt. Sa fille unique avoit épousé, le
Duc de Mecklembourg-Schwerin. J'ai déjà
eu occasion de dire que j'étois entré à son
service comme secrétaire de ses comman-
demens, au commencement de 1778. Cela
m'a donné lieu d'aller de temps en temps à
Cöpenick, où elle résidoit, pour recevoir ses
ordres. J'arrivois ordinairement au château
vers midi, je lui faisois ma cour avant le dî-
ner, j'allois à table, & je revenois prendre

le café avec elle. Cette Princesse avoit été fort belle, sa conversation étoit spirituelle, & même vive, gaie: elle disoit les choses les plus obligeantes; & je ne me suis jamais retiré qu'enchanté de ses manières. Elle avoit depuis son veuvage un chapelain, nommé *M. de Saint-Aubin*, auquel elle avoit donné toute sa confiance & qui gouvernoit sa maison. Il se présenta une affaire fort intéressante pour S. A. R. à négocier à *Swerin*. Après avoir bien examiné si l'on pouvoit espérer qu'elle pût réussir par écrit, il fut conclu que le meilleur seroit d'envoyer quelqu'un sur les lieux, & l'on m'en fit la proposition que j'acceptai. Cela me procura un des plus agréables petits voyages que j'aie faits.

Je partis le 18 de juillet, & j'arrivai à *Ludwigslust* le 20. On y célébroit une fête des plus splendides pour la naissance d'un jeune Prince, qui est à présent héréditaire. La joie étoit d'autant plus grande, que la Princesse sa mère avoit eu précédemment quel-

ques couchés dont il ne restoit point de fruit. Je ne saurois exprimer combien l'accueil du Duc & de la Duchesse & de toutes les sérénissimes personnes de leur maison fut gracieux. J'y dinai le 21 & le 22 avec une nombreuse cour dont la politesse répondoit à celle de ses maîtres.

Le Duc régnant étoit le Prince le plus humain & le plus affable. Je me rappelle avec reconnoissance la douceur de ses entretiens, & toutes les attentions dont il m'a honoré. Il avoit beaucoup de goût pour l'hydraulique, & il avoit exécuté des travaux supérieurs dans ce genre. Il me les fit voir en me menant dans une belle forêt, coupée par des canaux, avec des écluses très artistement faites. Le bon Prince conduisoit lui-même une calèche à trois rangs, tirée par un fort cheval du Holstein. Il occupoit le premier rang avec la Princesse sa belle-sœur. J'avois l'honneur d'être à côté de la Princesse Ulrique, & le troisième rang étoit occupé par une dame & un cavalier. Une seconde calèche

semblable étoit conduite par le Prince, aujourd'hui Duc régnant. Il me sembloit que j'étois au pays des fées, & que j'éprouvois des illusions d'enchantement.

Je vis tout ce qu'il y avoit à voir dans cette belle contrée; après quoi, comme il s'agissoit de négocier, le Duc m'envoya à Swerin, me faisant conduire par les équipages, & défrayer partout, pour terminer l'affaire avec son premier-ministre, S. E. M. de Bassewitz; que je trouvai allité, à cause d'une attaque de goutte, mais qui eut pour moi tous les égards que ma mission pouvoit me procurer. L'affaire fut heureusement conclue à la satisfaction de ma Princesse. Il y avoit aussi une cour à Swerin, des bontés de laquelle je ne puis assez me louer. Le Prince Louis, père du Duc aujourd'hui régnant, étoit du caractère le plus prévenant, & cherchoit tout ce qui pouvoit me faire plaisir. M'ayant un jour demandé, si j'avois vu la mer, je répondis que je n'en avois point eu l'occasion. *Elle est à quatre lieues d'ici*, dit S. A.

voulez-vous qu'on vous mène à Wismar? Je répondis comme je le devois à une pareille offre; & le 27 M. le chambellan de *Wiringshof*, cavalier de la plus grande politesse & de la conversation la plus agréable, me mena à Wismar, où nous allâmes au port avant-midi; j'y entrai dans un bâtiment Hollandois pour en examiner la structure, & je portai mes regards jusqu'où ils pouvoient s'étendre. M. de *Wiringshof* m'offrit d'aller en bateau jusqu'au fort de la Balcine, qui est à quelque distance de là, mais je ne voulus pas courir les risques de la navigation. Nous revinmes donc faire un bon repas de marée, au commencement duquel j'éprouvai une sensation assez singulière pour la rapporter ici. Lorsque je voulus porter la première cueillerée de soupe, à ma bouche, je ne pus l'ouvrir, & je crus que c'étoit l'effet de quelque attaque. Je fis effort cependant, & à la troisième ou quatrième cueillerée le symptôme étoit à-peu-près dissipé. Voici ce qui le causoit, au moins autant que j'ai pu le conjecturer. Etant

au bord de la mer, & voulant en goûter l'eau, j'en avois puisé à deux reprises dans ma main, j'en avois rincé ma bouche, & l'avois ensuite rejetée. Je crois que la salure de cette eau avoit contracté mon palais, le temps étant d'ailleurs fort chaud; & que cette contraction avoit résisté aux premiers mouvemens employés pour l'ouvrir. Je revins fort satisfait, en passant & repassant par le chef-lieu du pays, nommé *Mecklenbourg*, qui n'est plus à présent qu'un Bailliage. Avant que de quitter la relation de Swerin, il faut que je rende encore hommage aux marques de bienveillance de la Duchesse, mère du Duc à présent régnant, née Princesse de Saxe-Cobourg, modèle accompli de toutes les vertus, qui imprime ce véritable respect que les grands devoient préférer à tout autre. Madame la Princesse *ULRIQUE*, soeur du Duc régnant, me combla des attentions les plus gracieuses. J'étois véritablement attendri en prenant congé de l'excellent Prince *LOUIS*: hélas ! il sembloit

que ce fut un pressentiment de sa fin prochaine, qui précéda celle de l'année.

De retour à Berlin le 2 d'août, j'allai rendre compte de ma commission à Cöpenick; & outre les remerciemens que S. A. R. voulut bien me faire, elle m'en a témoigné sa reconnaissance d'une manière efficace dans ses dispositions testamentaires. Je continuai d'aller à Cöpenick, toujours comme à des jours de fête. La Princesse venoit quelquefois à table; & lorsqu'elle n'y venoit pas, elle envoyoit faire des messages dictés par la gayeté, & auxquels je répondois sur le même ton. Tout finit; & l'âge menaçoit de cette fin. M. de Saint-Aubin, née en 1704, mourut le 11 février 1781; & la Princesse, née en 1702, termina sa carrière le 8 mai 1782. Je l'avois vue pour la dernière fois le 25 d'octobre 1780.

S. A. S. Madame la Duchesse douairière, sa fille, qui a fixé sa résidence à Ro-

stock, continue à m'honorer de la même
bienveillance, dont elle m'accorda les té-
moignages les plus flatteurs pendant mon
séjour à Ludwigsloft.

S. A. S.

Madame SOPHIE CHARLOTTE,
Duchesse de Holstein.

Je ne me rappelle pas l'occasion que j'avois eue de lui faire ma cour, mais je trouve dans ma correspondance la lettre suivante, dont elle m'honora.

Monfieur,

L'attention obligeante que vous m'avez témoignée, Monfieur, en me communiquant le beau discours que vous avez tenu le jour de l'an, m'a fait un sensible plaisir. Le second jour de mon arrivée ici étoit celui de cette agréable poste. Mon entrée à Kiel a été sanctifiée par la lecture de cette édifiante pièce. Puisse-t-elle être efficace à salut, tant à ses lecteurs qu'à ses auditeurs. L'estimable

auteur de cet ouvrage nous en montre la route d'une façon bien glorieuse pour lui & bien encourageante pour ses ouailles. J'ose me ranger de ce nombre par les sentiments d'estime & de confiance avec lesquels je suis,

Monsieur,
votre très-humble & très-obligée
servante,

SOPHIE CHARLOTTE, D. de *Hollstein*,
à Kiel,
le 6 janvier, 1763.

Il s'agit du sermon que j'avois prononcé au Werder, le matin du jour de l'an, 1763. sur *M. Chron. XV, 14. 15.* & qui se rapportoit aux approches de la paix, qui fut conclue bientôt après à Hubertsbourg.

La Duchesse SOPHIE CHARLOTTE étoit épouse de GEORGE LOUIS de Hollstein-Gottorp, & fille de FRÉDÉRIC GUILLAUME de Hollstein-Beck. Elle étoit née en 1722, & son époux en 1719. L'un & l'autre moururent en 1763.

J'avois fait imprimer à la suite de mon sermon la belle ode de M. Thomas sur le temps; & une autre aussi de lui, dont je ne me rappelle pas le sujet: ce qui m'engagea à lui en faire parvenir un exemplaire. Voici son remerciement: une lettre de ce célèbre académicien mérite autant d'être conservée que celles des Princes & des Princesses, dont plusieurs voulurent bien encore me témoigner leur satisfaction de la manière la plus obligeante.

Monsieur,

Je reçois avec bien de la reconnaissance le beau présent que vous m'envoyez. C'est toute l'éloquence de la religion, mêlée avec celle du patriotisme. Personne n'est mieux fait que vous, Monsieur, pour réunir ces deux grands objets qui s'entr'aident & s'appuyent l'un l'autre. Il y a une chaîne entre les devoirs, comme il y en a une entre les vérités: nous ne pouvons saisir l'étendue de l'une, mais nous pouvons embrasser l'autre;

j'ose même dire que nous le devons. Je ne conçois pas comment on peut être citoyen, sans être religieux. L'ordre établi sur la terre n'est-il pas émané de l'ordre éternel ? Ce sont ces vérités, Monsieur, que j'ay depuis long-tems admirées dans vos ouvrages. Vous y ramenez toute la philosophie à la morale. Vous y apprenez à l'homme l'art si difficile d'être tout à la fois heureux & juste. Recevez, Monsieur, un hommage que je vous aurois adressé depuis long-tems, si j'avois eu l'honneur d'être connu de vous : il vous est dû par tous les gens de lettres & par les véritables philosophes.

Les odes que vous avez eu la bonté de joindre à votre discours, n'ont sans doute attiré votre attention que par le fond des sentimens qu'elles renferment. Du côté de la poésie, je sens combien elles sont au dessous de ce qu'elles devroient être ; mais vous avez jugé l'ame plus que l'esprit. Je souhaite, Monsieur, que tous ceux à qui votre ouvrage les fera connoître, les jugent avec la même

indulgence que vous. J'ai l'honneur d'être
avec les sentimens les plus distingués, &c.

Thomas,

à Versailles,

le 27 janvier 1763.

En 1767 je fis imprimer à Leyde ; chez
Jacquau, un *discours sur la paix*, sujet qui
avoit été proposé en France, je ne me sou-
viens pas si ç'avoit été par quelque académie,
ou par quelque particulier. Mon dessein
n'étoit point de concourir ; mais , comme il
m'étoit venu sur ce sujet quelques idées in-
téressantes, je crus pouvoir les communi-
quer au public. J'en envoyai un exemplaire
à M. *Thomas*, mais il ne lui parvint pas, &
sur ce que je lui écrivis pour savoir s'il l'a-
voit reçu, il me fit la réponse suivante.

Monsieur,

La dernière lettre que vous m'avez fait
l'honneur de m'écrire m'a appris l'envoi que

vous avez eu la bonté de me faire d'un discours sur la paix. Je ne l'ai point reçu : il faut apparemment qu'il se soit égaré dans les bureaux de Versailles. Ces accidens arrivent quelquefois par la multitude innombrable des paquets qu'on y adresse. Je suis fâché, Monsieur, que cette circonstance, ou quelque autre que j'ignore, m'ait privé du plaisir de connoître & de lire un ouvrage intéressant. J'y aurois sûrement, Monsieur, retrouvé cette philosophie humaine & bienfaisante qui caractérise tout ce que vous faites. Qui mieux que vous pourroit parler aux Rois, & les faire rougir du goût insensé & barbare qu'ils ont presque tous pour la guerre : l'ouvrage d'un philosophe sur cette matière seroit un présent fait à l'humanité ; il seroit digne de ce siècle & de vous, Monsieur. Je ne peux trop vous exprimer mes regrets, & en même temps ma reconnoissance d'une attention dont je n'ay pu profiter. C'est avec
ces

ces sentimens & ceux d'un profond respect
que j'ai l'honneur d'être &c.

Thomas.

à Paris,
le 28 août 1767.

Je fis aussi parvenir à Monseigneur le Dauphin, aujourd'hui Louis XVI, un exemplaire de mon discours sur la paix, & son gouverneur, M. le Due de la Vauguyon, m'écrivir la lettre suivante.

Monsieur,

Je ne peux, à mon gré, vous rendre trop d'actions de grâces de ce que vous avez bien voulu me communiquer votre beau & excellent discours sur la paix. Je l'ai mis sous les yeux de M^{gr}. le Dauphin. Ce Prince l'a lu avec beaucoup de plaisir & la plus grande attention; il m'ordonne de vous remercier de l'attachement que vous lui marquez, & de vous dire de sa part qu'il avoit déjà pour

Tom. II.

G

vous toute l'estime qui est due à la célébrité de votre nom dans la république des lettres, & plus encore à la fermeté de vos principes religieux. Vous avez bien raison, Monsieur, & il est bien glorieux pour vous de soutenir, avec le zèle que vous y apportez, que la seule vraie philosophie est celle qui est intimément & essentiellement liée à la religion. En effet, sans la religion, l'esprit s'égare dans de vaines & dangereuses spéculations, dont il résulte nécessairement que la vertu, la justice & les lois les plus conservatrices de l'ordre social ne sont que de tristes préjugés & d'importunes chimères.

Monseigneur Je Dauphin a senti tout le prix de l'augure heureux que vous tirez en sa faveur des deux noms (LOUIS AUGUSTE) qu'il porte. Si vous étiez à portée, Monsieur, de connoître les qualités de son esprit & de son cœur pour le seul bonheur de l'humanité, indépendamment des sentimens que vous inspire le sang françois qui coule dans vos veines, vous seriez enchanté que Dieu

ait destiné le trône de la France à un Prince,
qui est convaincu que la plus grande gloire
d'un Roi est celle de rendre ses sujets bons
& heureux, & que les noms augustes de père
de la patrie & de pacificateur de l'Europe
sont les seuls dignes d'un Prince assis sur le
trône de *Charlemagne* & de *St. Louis*.

Je vous prie d'être, bien persuadé qu'on
ne peut rien ajouter à la haute estime ni aux
sentimens très distingués avec lesquels je
vous honore & me ferai toujours un véritable
honneur d'être plus que personne du monde,

Monsieur,

votre très-humble & très-obéissant
serviteur,

le Duc de la *Vauguyon*.

à Versailles,
le 18 juin 1768.

M. VAN - SWIETEN (Gérard)

né en 1700 à Leyde, mort en 1772
à Vienne, premier médecin de l'impéra-
trice, bibliothécaire & directeur général
des études des pays héréditaires.

Il a tenu un rang distingué parmi les grands
médecins du siècle, & a joui constamment
de la faveur bien méritée de son auguste sou-
veraine. Voici l'occasion de notre corre-
spondance. A la prise, ou plutôt surprise
de Glatz, mon beau-frère le capitaine *de*
Castilhon, à présent colonel, fut fait prison-
nier & conduit à *Herzogenbusch*, où son
épouse, soeur de ma femme, l'accompagna.
Il s'agissoit de correspondre d'une manière
permise & sûre. Il me vint dans l'idée d'en-
voyer une lettre ouverte à M. *van Swieten*,

en le priant de la faire parvenir, dans la pensée qu'un homme de lettres ne refuseroit pas ce service à un autre homme de lettres. Il me répondit conformément à mon attente, en ces termes.

Monsieur, *)

J'ai accompli exactement vos ordres, & je viens de recevoir une réponse de Madame de Castilhon, que j'ay l'honneur de vous envoyer ci-jointe. Si par ce moyen cette correspondance innocente se peut continuer selon vos desirs, vous pouvez disposer de moi.

J'ai lu plusieurs de vos ouvrages avec bien de satisfaction. Pour la consolation dans un état maladif, j'en pourrois avoir besoin un jour : jusques ici j'ai joui d'une santé robuste ; mais je passe les soixante ans, & je puis mettre en oeuvre vos admonitions pour les vieillards.

G 3

*) Je n'ai pas voulu changer le style de ces lettres.

Il est bien juste qu'on vous envoie le recueil des pièces faites à l'honneur de notre auguste maîtresse, puisque vous y avez contribué; indiquez-moi le moyen de vous l'envoyer; & je saisirai la première occasion.

Quoique nous vivons ici dans la même tranquillité & abondance comme avant la guerre, je prie Dieu tous les jours de nous donner la paix. Je travaille avec assez d'aisance depuis cinq heures du matin jusqu'à neuf heures du soir, & je sens une douce tranquillité qui me fait regarder les choses de ce monde avec assez d'indifférence, en attendant paisiblement la mort sans la souhaiter & sans beaucoup la craindre.

Ce printems on va mettre sous la presse mon quatrième tome. J'ay l'honneur d'être, &c.

Van Swieten.

Vienne,
le 27 février 1761.

Je répondis à cette lettre, mais ne gardant point de copie des miennes, il faut conjecturer par la réplique suivante de quoi j'avois entretenu M. *van Swieten*, qui continuoît à me faire parvenir fort obligeamment ce qu'on m'écrivoit d'*Herzogenbusch*.

Monsieur,

J'ai ris un peu, quand je lisois dans votre lettre que la cour est une école pour le sage : au moins j'ay furieusement négligé de profiter de cette école. Quand j'ay vu le matin toute l'auguste famille, je m'enferme dans ma petite bibliothèque, & je suis en repos, car j'ay trouvé le moyen d'être à l'abri de tous les importuns. On dit quelquefois que je suis un peu farouche, mais je me trouve fort bien. Il n'y a peut-être d'homme à Vienne qui sache plus tard que moi ce qui se passe à la cour.

Je me suis bien apperçu par vos ouvrages que vous estes un peu valétudinaire; mais c'est le sort ordinaire des hommes

d'étude, & vous me paroissez de l'avoir bien mérité. *Professeur, prédicateur, auteur,* c'est un peu trop. *Solve senescientem maturus equum.* Ma foy, je commence à prêcher à mon tour, & j'ay même cette belle qualité de ne pas faire ce que je recommande aux autres; car ayant onze ans plus que vous, je travaille plus que jamais, & je ne me sens pas la moindre envie de cesser: mais je crois avoir le corps plus fort, & j'observe un certain régime dans mon travail que je crois fort utile. Je ne pense jamais qu'à une chose à la fois, & tout ce qui demande une forte application, fait tout le travail du matin. L'après-dîner est destiné pour des choses qui n'ont pas besoin de tant d'attention. Quoique ma table est bien garnie, je ne mange que des mets fort simples, laissant les ragoûts &c. pour ceux qui les aiment. Je ne reste guères qu'une heure à table, & alors je me retire, & je laisse à ma femme à faire les honneurs de la maison.

La pratique de médecine oblige à faire du mouvement : cela me convient fort, & me rend plus dispos au travail de l'esprit. En été je suis avec la cour en campagne & ne fors guères de carrosse. Vous me direz que je végète un peu, mais j'ai toujours un livre en poche & je lis en me promenant. Quand je trouve aucun indice d'un dérangement présent ou futur de ma santé, je prends aucun remède. Pour vous, qui avez la tête un peu échauffée, le petit lait avec un peu de cherfeuil & d'ozeille sera très utile dans le printemps ; & si l'occasion se trouve, allez un peu végéter en campagne.

Je vous prie de saluer respectueusement S. E. le comte de Gotter & Monsieur de Boden : mais j'avoue que je me souviens pas d'avoir fait autre chose le vendredi que les autres jours de la semaine. C'est une énigme pour moi *).

G 5

*) C'en est aussi une à présent pour moi, ne pouvant plus recourir à ma lettre. Il s'agira

Si je trouve un libraire ici qui corresponde à Brésiau, je vous enverrai les *Musae Viennenses*, où votre pièce se trouve. J'ay l'honneur d'être &c.

Van Swieten,

à Vienne,

le 22 mai 1761.

La correspondance ayant continué, je lui mandai la naissance de deux filles jumelles que ma femme avoit mises au monde le 12 de septembre 1761 & qu'elle avoit entrepris de nourrir toutes deux. Sur quoi M. V. S. me répondit.

Monsieur,

Je vous félicite sur l'heureux accouchement de Madame votre épouse, & je vous

de quelque badinage que le comte de Götter m'aura dit de lui mander.

pour de la congratuler & louer de ma part, qu'elle veut bien être mère entièrement, en donnant le sein à ses deux aimables filles, au lieu de se servir d'une nourrice. J'ai décrit cet abus de toutes mes forces, mais on ne m'écoute guères. La mère, dans le livre des Machabées, pour exhorter son plus jeune fils, le fait souvenir qu'elle lui avoit donné trois ans le sein. Comme Madame donne un si bon exemple, vous pourriez bien un peu prêcher vos ouailles sur ce sujet.

La gazette salutaire m'est connue; je les ay lu toutes à mesure qu'elles paroissent. Je ne vous la renvoie pas, pour vous épargner le port; mais, si cela dérange votre collection, je ne manquerai pas de vous la remettre: je la garde en attendant.

La mort de M. *Muschembrock* a été annoncée dans toutes les gazettes: il a atteint le terme de la vie humaine, & à 70 ans on peut partir sans faire la grimace. •

Comme homme d'étude, je n'aime pas le bruit des armes, & je sens d'horreur pour tant d'effusion de sang. Comme citoyen, je souhaite la paix, pourvu qu'elle soit un peu solide au moins. Jusqu'ici elles m'ont paru tant soit peu plâtrées. Peut-être que les événemens nous la procureront, comme je la désiretois.

Mes complimens à la dame accouchée, que je vénère beaucoup sans la connoître. Je suis &c.

Van Swieten.

Vienne,

17 octobre 1761.

Les traits caractéristiques que ces lettres renferment m'ont fait croire qu'elles méritoient une place dans mes *souvenirs*. J'en trouve encore une qui est du même genre. Après la paix, les prisonniers de guerre étant de retour, j'écrivis à M. V. S. une lettre de remerciement pour les bons offices

qu'il m'avoit tendus : & je reçus la réponse suivante. www.libtool.com.cn

Monsieur,

Je rends grâces à Dieu, que la paix a ramenés dans le sein de leurs familles les personnes pour lesquelles vous étiez si intéressé. Je vous prie de les saluer de ma part. Je n'ai rien fait que ce que l'humanité demandoit, & j'eus le plaisir de voir que cela plaisoit à nostre auguste maîtresse.

Mes forces se soutiennent encore à merveille ; le travail me plaît, & me rend gay & content.

Je n'ay point de nouveaux titres, ni de nouvelles dignités. Libre de toute ambition, je n'ay jamais désiré aucunes. Celles qu'on m'a donné, je les ay point demandé, ny directement, ny indirectement. Je dois vivre & mourir médecin. Si on me tiroit de-là, je ferois rien qui vaille.

Je prends part à votre affliction & à celle de votre digne épouse. Une mere si tendre

doit sentir la perte d'un enfant plus qu'une autre. Je cite à nos dames son glorieux exemple. Je vous conseillerois pas d'inoculer votre enfant, qui doit naître, dans un âge si tendre. Le plus grand nombre de ceux qui sont favorables à l'inoculation veulent qu'on le tente pas avant la dentition finie.

Mon quatrième tome sera bientôt fini. Le cinquième commencera par la petite vérole; alors je discuterai cette affaire, mais sans aigreur; car je respecte les deux partis, puisqu'ils ont le même but, savoir l'utilité du genre humain.

Vous vous trompez, Monsieur, si vous croyez que je sçache ce qui se passe à la cour. Je n'ai jamais vu le comte *de Pacecco*, & j'ay retardé ma réponse à votre lettre jusqu'au retour d'un homme très respectable & très capable de juger de la valeur de la machine optique du dit comte. Au reste j'ai l'honneur de vous envoyer la note qu'il m'a donné, telle que je l'ay reçu.

Je crois avoir entrevu que nos moines, quand on leur rend un détroqué, dont ils désespèrent de pouvoir le rendre meilleur, lui facilitent les moyens de prendre la clef des champs. Le tour n'est pas mauvais.

J'ai l'honneur &c.

Van Swieten.

Vienné,

le 20 juin 1763.

Il reste encore une lettre, qui terminera cette collection. Je m'étois engagé à travailler à la *gazette littéraire* de France, entreprise par M. l'abbé *Arnaud*. J'en envoyai le *prospectus* à M. V.S. qui me fit la réponse suivante.

Monsieur,

Le projet de cette *gazette littéraire* m'est connu, & j'ay déjà eu soin pour en être pourvu.

Au reste l'entreprise est vaste, & j'avoue que le nombre de ces sortes d'écrits est si

grand, que personne n'osera entreprendre de les lire tous. J'ay pourtant bonne opinion de celle-là, parce que vous estes de la partie.

Par rapport à la publication dans les feuilles publiques, on n'a aucun besoin de mon *autorisé*, comme il vous plaît à dire. Les ministres étrangers peuvent faire cela fort commodément; nos libraires même feront la chose de bonne grâce, au moins ceux qui seront chargés de la distribution de cette gazette dans les divers endroits.

Au reste tous les savans d'Allemagne ne se piquent pas de lire le françois, & il y en a un bon nombre qui auront quelque peine à accorder cette prérogative précieuse de l'universalité à la langue françoise. Comme j'aime à profiter de tout, j'ay été nécessité d'apprendre plusieurs langues; car presque toutes les sociétés écrivent dans leurs idiomes propres. Les Danois, Suédois, Anglois, Hollandois, &c. le font. Pour ne pas être surpris
par

par nos bons Hongrois quand ils commenceront à écrire, j'ai eu le courage d'apprendre leur langue; & déjà j'ai vu éclore un petit livret dans cette langue, qui est bien écrit, & traite de l'éducation médicinale des enfants. Les Russes menacent d'écrire dans leur langue; & alors il faut donner tête baissée dans l'Illyrien. Si je réussissois, je serois fâché d'être venu si tard au monde, car j'aurois pu ambitionner la charge de secrétaire à la tour de Babel.

L'inoculation n'a pas encore pris racine ici. Notre *de Haen* se bat comme un coq contre ceux qui la défendent. Un cas assez malheureux en Bohême n'est pas oublié, comme vous pouvez croire; dans le petit traité qu'il vient de donner tout récemment.

Je vous souhaite tout succès pour votre cher fils, & je suis &c.

Van Swieten.

Vienne,

ce 22 mai 1764.

www.libtool.com.cn

M. JEAN JACQUES ROUSSEAU.

Ce fameux écrivain a tant parlé de lui-même, & l'on en a tant parlé à charge & à décharge, qu'il ne reste rien à en dire. Il a balancé la réputation de *Voltaire*, & cela suffisoit pour que cet ennemi juré de toutes les réputations cherchât à l'écraser. Surtout depuis que R. l'eût critiqué, quoiqu'avec beaucoup de ménagemens, dans l'écrit qui va faire l'occasion de cet article, V. prit à tâche de le diffamer & de le traîner, autant que cela dépendoit de lui, dans la boue, dont cependant de très fortes éclaboussures réjaillissoient sur lui-même. Mais les procédés les plus odieux & les plus inexcusables ont été ceux de MM. *d'Alembert* & *Diderot*, qui n'ont rien négligé pour flétrir sa mémoire. Ce qu'il y a de

certain, c'est que l'homme le plus ardent à soutenir des paradoxes a été lui-même un paradoxe, & qu'il est difficile, peut-être impossible, de décomposer toutes les qualités de l'esprit & du coeur qui ont influé sur ses ouvrages & sur sa conduite. Il paroît, de son propre aveu, s'être souvent trouvé dans des états qui tenoient de l'aliénation. Et les *confessions*, qui ont paru depuis sa mort, ne donnent pas une idée avantageuse de ses moeurs, ni de ses sentimens. *Requiescat* *amen in pace*. La fureur & l'engouement dont il a été l'objet tendent également à leur fin, & n'iront, je crois, pas fort au delà du siècle où il a vécu. Et ce sera le sort des écrivains du même siècle, qui ne pouvant surpasser ni même égaler les grands hommes du siècle de *Louis XIV*, ont cru se frayer une nouvelle route par des écarts inouis, qui ont en effet ébloui & séduit le vulgaire, plus commun encore parmi les grands que parmi le peuple. J'ai été témoin de cette funeste révolution pendant plus d'un demi-siècle, &

je me suis souvent dit à moi-même : il seroit aisé d'entrer dans la même lice que ces athlètes, & d'y courir comme eux; il y auroit peut-être dans les conjonctures présentes des avantages temporels à s'en promettre, & l'on a pu voir comment *Voltaire* faisoit à mon égard l'office du tentateur; mais loin de moi un pareil dessein. J'aime mieux passer pour un génie borné, pour un homme à préjugés, que de m'illustrer en déraisonnant, & surtout en cherchant à sapper & à détruire des édifices auxquels tiennent la tranquillité & la sûreté du genre humain. Je m'en trouve bien dans ce moment où je me trouve prêt à finir ma carrière; & tâchant de me préserver du fanatisme qui prend aujourd'hui le dessus, je jouis en paix du fruit de mes longues réflexions, & je contemple cette fluctuation perpétuelle d'opinions qui a toujours eu lieu & l'aura toujours, du même oeil dont celui qui est assis sur le bord du rivage voit l'agitation des ondes du plus perfide de tous les élémens,

M. de Maupertuis avoit vu le début de J. J. dans le monde, comme il y avoit vu celui de M. d'Alembert, & il m'a dit que tantôt il gardoit dans les compagnies le silence le plus obstiné, & tantôt il avoit une volubilité de langue qu'on ne pouvoit arrêter.

Je viens à l'occasion de cet article. Je publiois en 1759 un ouvrage périodique, intitulé: *lettres sur l'état présent des sciences & des mœurs*. Ayant trouvé chez les libraires une brochure intitulée: *lettre de M. Jean Jacques Rousseau à M. de Voltaire*, je la lus avec avidité & je fus frappé de la force qui régnoit dans cet écrit, aussi bien que des sophismes dont il étoit rempli. Je l'insérai dans mes lettres XLIII & XLIV, en mettant sous le texte des notes.

J. J. ayant eu connoissance de cette publication, fit prendre des informations par son libraire *Maro Michel Rey*, qui m'écrivit à ce sujet le 21 juin 1760. Comment J. J. pouvoit-il s'étonner que cette lettre fut devenue publique, puisque cela ne pouvoit être arrivé

sans la participation ? Mais c'étoit la coutume aussi bien que celle de V. d'avouer ou de défavouer à leur fantaisie les impressions de leurs ouvrages. Quoiqu'il en soit, en répondant au libraire, j'écrivis aussi à J. J. & je lui exposai avec la véracité dont je ne me suis jamais écarté, comment son écrit étoit tombé entre mes mains. Je crus devoir profiter de l'occasion, pour lui exposer mes propres idées sur le prurit, alors dominant, de traiter des matières dont la discussion ne servoit qu'à troubler la société. Voici ma lettre.

à Berlin ,
le 7 juillet 1763.

Monsieur ,

Vous avez écrit à M. Rey pour prendre des informations au sujet de la lettre que vous avez adressée à M. de *Voltaire* en 1756, & que j'ai insérée dans mes feuilles périodiques de 1759. Je viens de parcourir nos librairies, pour voir si je pourrois en trouver

un exemplaire & vous l'envoyer; mais je n'ai pu la recouvrer. Ce que j'ai l'honneur de vous certifier, Monsieur, c'est que cette lettre étoit effectivement imprimée, avant que je l'aie publiée, & nos libraires la débitoient en 1758. Il n'y avoit au titre, ni lieu, ni année; le papier & les caractères avoient tout-à-fait l'air d'une impression d'Allemagne; & elle étoit assez remplie de fautes d'impression. Je voudrois pouvoir satisfaire plus exactement au désir que vous avez de savoir comment cette lettre a été fournie à la presse; mais voilà tout ce que j'en sçais, foyez-en persuadé.

Cette lettre qui ne m'étoit point connue, (& cela n'est pas surprenant, puisqu'on ne la connoissoit pas même à Paris, lorsque je l'y ai envoyée, il n'y a pas long-tems, avec mes autres feuilles, à mon digne ami, M. l'abbé Trublet), cette lettre, dis-je, me plût beaucoup; & la trouvant déjà publique, mais presque ignorée, je ne fis pas scrupule d'en répandre davantage la connoissance.

J'y joigns en même tems quelques remarques au bas du texte. Je fais remettre ces deux feuilles à M. Rey pour vous les envoyer, dans la pensée que je puis soumettre mes remarques à la vue d'un philosophe tel que vous, sans craindre de vous aigrir, ni de vous indisposer contre moi. Sur le pied où les choses sont aujourd'hui à l'égard de ces questions, ceux qui les traitent doivent dire :

*Hanc veniam petimusque damusque
viciſſim.*

Je ne prétens point vous faire un simple compliment, en vous disant, Monsieur, que je vous regarde comme un des écrivains de notre siècle, qui savez le mieux mettre en oeuvre toutes les ressources du génie & de l'expression. Vous n'éblouissez pas par de simples éclairs, comme tant d'autres qui aspirent aujourd'hui à la gloire de bien écrire; mais vous éclairez, vous touchez, vous entraînez, si les propositions que vous

soutenez ne renfermoient presque toujours l'antidote de la manière dont vous les soutenez. Vous donneriez envie de vous croire, si la chose étoit possible.

Mais, Monsieur, puisque je trouve une occasion de m'entretenir avec vous, permettez-moi de passer du particulier au général, de vos écrits à tous ceux des auteurs qui passent aujourd'hui pour faire cause commune, & avoir dessein de détruire la religion, ou du moins de l'affoiblir & de l'énerver. Prenez garde au moins que ce n'est pas moi qui articule cette accusation ; je la prens telle que je la trouve répandue, & je pars de-là pour vous proposer quelques idées, sur lesquelles je serois bien aise de sçavoir les vôtres. Je pourrai entrer dans de plus grands détails, si vous paroissez le souhaiter.

1) Pourquoi écrire des livres dangereux ? Ce ne peut plus être pour se distinguer, la route est aujourd'hui trop battue. Ce ne sauroit être par amour pour la vérité ; car quelles sont les vérités qu'on enseigne

aux hommes ! On les conduit au contraire à un doute universel, dont on a beau nier l'influence sur la pratique ; elle n'est que trop réelle. Ceux qui enseignent cette doctrine destructive, peuvent vivre moralement bien, je le veux : mais des milliers de personnes que ce venin infecte, suivront-elles leur exemple ? Et ne profiteront-elles pas plutôt de la licence à laquelle mènent leurs principes ?

2) Le bonheur temporel des hommes me paroît dépendre de l'union aussi parfaite qu'il est possible de ces trois choses, une saine religion, une saine politique, une saine philosophie. Tout le prix de la philosophie, qui n'est d'ailleurs pas faite pour le vulgaire, consiste à épurer les deux autres sources du bonheur, la religion & la politique. Mais il semble aujourd'hui qu'elle veuille demeurer seule maîtresse & victorieuse sur les débris des deux autres. Cela ne lui réussira jamais. Les hommes ne peuvent, ni ne veulent se laisser gouverner par des

philosophes & par la philosophie. Il leur faut des lois & un culte fondé sur des dogmes & des faits. Si la philosophie rend la législation plus humaine & la religion moins superstitieuse, on lui aura les plus grandes obligations. Si elle veut renverser le trône & l'autel, on la méprisera, on la détestera.

3) C'est ce dont vous pouvez juger, Monsieur, par le soulèvement général qu'ont excité les derniers ouvrages dans lesquels on a voulu achever de lever toutes les barrières, d'affranchir les hommes de toutes les obligations. Qu'on ne dise point que l'intolérance, l'esprit de domination du clergé & d'autres causes *opprimantes* interviennent dans cette occasion. Non; c'est la voix, c'est le cri de la nature. Oter à l'homme la religion & la législation; c'est arracher un enfant du sein de sa nourrice, pour le laisser périr au milieu des déserts les plus arides.

4) Abrégeons les controverses. Je crois la religion démontrable, je la crois démontrée. Mais je n'ai rien de nouveau

à vous dire là-dessus : tout est dit. Je prends donc un autre tour. Que la religion soit ce que vous voudrez, fiction toute pure ; je vous laisse passer cette supposition. Elle demeurera toujours le lien de la société & l'appui le plus solide de la tranquillité publique. Vous dites, (je parle des philosophes anti-religieux), que les anciens législateurs se sont servi de cette invention pour réunir les hommes. Eh bien, soyez aussi sages qu'eux, profitez de cette excellente invention, pensez tout en vous-mêmes, ce qu'il vous plaira ; mais ne croyez pas avoir une vocation à renverser un édifice, après la ruine duquel les hommes n'auront plus de retraite. Que vous coûte le silence ! Rien du tout. Au lieu que vos discours & vos écrits, (ce n'est point, encore une fois, à vous, Monsieur, que je parle directement), coûtent au genre humain tout ce qu'il a de plus précieux : n'importe que ce soit une douce illusion, dès que vous n'avez à lui offrir en échange que l'in-

certitude, de tous les états de l'ame la plus incommode. www.libtool.com.cn

5) Un vrai sage dit : quand je verrois tout ce que prétendent voir nos philosophes modernes, (& il y a bien des choses que je vois mieux, & que j'exprimerois plus fortement qu'eux, si je le voulois), je me garderois bien de révéler à de bonnes gens, qui n'ont que ce moyen d'être portés au bien & d'en recueillir les doux fruits, un secret qui les plonge sans retour dans la plus affreuse misère.

6) Tout gouvernement est en droit de proscrire, c'est-à-dire, de prohiber toutes les doctrines qu'il juge contraires au bien public. Cela est aussi vrai à Constantinople qu'à Paris. Il est aussi déraisonnable de combattre le mahométisme que le christianisme, dès qu'on n'a que l'irréligion à y substituer. Combattre *pro aris*, c'est combattre en même tems *pro fœcis*. Dès que l'autel tombe, le foyer est en danger. La main qui a abattu

le premier, n'épargnera pas l'autre: au moins ne voit-on rien qui l'en empêche.

7) Cela fait voir qu'on ne sçauroit rétorquer l'argument contre l'origine de la religion chrétienne, & dire que les payens avoient le droit d'étouffer cette religion au berceau. Les apôtres ne venoient pas détruire purement & simplement, ils édifioient. C'étoit au payen à comparer les deux édifices, & à choisir. Quel tort lui faisoit-on en lui offrant ce choix? Ou plutôt quel avantage pour lui de quitter une religion toute impure, pour embrasser une religion toute sainte, telle que Plin, payen & juge, a été obligé de la reconnoître.

8) Dans le système du déiste; (car l'athée est indigne de réfutation) la religion fut-elle une doctrine humaine, doit être regardée comme un moyen, qui entre dans le plan de la providence, pour rendre les hommes meilleurs & plus heureux ici-bas. Voilà le point de vue sous lequel tout philosophe

& tout Prince doivent l'envisager: alors ils la respecteront, & la feront respecter.

9) • Ceux qui attaquent la religion, ne le faisant pas dans la vue de procurer quelque bien aux hommes, devroient au moins consulter leurs propres intérêts qu'ils paroissent méconnoître entièrement. Les apôtres ont enduré le mépris & la persécution, pour de bonnes raisons ou pour des raisons qu'ils croyoient bonnes. Mais les incrédules n'ont aucune ombre de raison de s'attirer de la part de ceux avec qui ils vivent les traitemens qu'on leur inflige. Ils ont des talens: il y a tant d'autres moyens de les faire valoir, & de conserver avec cela l'estime publique. Mais celui qu'ils choisissent, passe l'éponge sur tous leurs talens, ou même les rend odieux. Je ne comprends rien à ce travers. J'entrevois bien qu'outre la célébrité qu'ils croient faussement acquérir, ils s'attendent à produire une révolution dans les esprits, qui les fera passer pour les apôtres de la raison & les précepteurs du genre humain.

Mais j'ose les assurer que cela n'arrivera jamais, ni pendant leur vie, ni après leur mort; de sorte que la postérité pensera sur leur compte comme on pense aujourd'hui, & que jamais incrédule déclaré, quelque rang qu'il ait occupé, quelques talens qu'il ait eus, quelques grandes choses qu'il ait faites, ne passera pour un grand homme. Cette idée fortement gravée dans les esprits de quantité de personnes, les auroit préservés d'une foule d'écarts. Il restera toujours assez de gens sensés pour donner le ton, & pour maintenir cet axiome, c'est que *quand la religion ne seroit pas le souverain bien éternel de l'homme, elle demeureroit son souverain bien temporel.*

J'ai l'honneur d'être &c.

F. . . .

Je reçus la réponse suivante, qui mérite d'autant plus de trouver place ici, que c'est une pièce anecdote, & qu'on aime à ne rien perdre

perdre de ce qu'a écrit ce personnage distingué. www.libtool.com.cn

à Montmorenci,
le 6 septembre, 1760.

Il y a long-tems, Monsieur, que je vous dois une réponse & un remerciement. Ce n'est ni par oubli, ni par négligence, que je ne me suis pas plutôt acquitté de ce devoir. Mais vous souhaitiez, que j'entrâsse avec vous dans des discussions qui demandent plus de temps que mes occupations & la saison où nous sommes ne m'en a laissé jusqu'ici. Il faut donc que vous me permettiez de renvoyer à un moment de loisir la réponse raisonnée que vous exigez de moi, & que vous vous contentiez, quant à présent de mon remerciement très humble à l'attention dont vous m'avez honoré.

Quoique je sois fort éloigné de faire cause commune avec les philosophes dont vous parlez, je ne suis pas en tout de votre avis; mais bien loin de trouver mauvais que

vous ne foyez pas du mien, je ne puis qu'être sensible à la manière obligeante & honnête dont vous le combattez. Vous pensez trop bien, ou trop mal de moi, Monsieur; vous me croyez philosophe, & je ne le suis pas; vous me croyez entêté de mes sentimens, & je le suis encore moins. Je ne puis pas faire que je croie ce que je ne crois pas, & que je ne croie pas ce que je crois; mais ce que je puis, c'est de n'être point fâché contre quiconque n'étant pas de mon sentiment, dit le sien sans détour & avec franchise.

Au surplus, je doute que personne au monde aime & respecte plus sincèrement la religion que moi, ce qui n'empêche pas que je ne déteste & méprise ce que les hommes y ont ajouté de barbare, d'injuste & de pernicieux à la société. Je ne renonce pas au plaisir de discuter plus au long ce sujet avec vous. En attendant, trouvez bon, Monsieur, qu'avec la simplicité dont j'use avec

tout le monde, je vous assure de ma reconnaissance & de mon respect.

J. J. ROUSSEAU.

Tout lecteur intelligent fera de lui-même les réflexions auxquelles cette lettre donne lieu. On y voit cet art d'éluder les explications qu'on renvoie à un temps indéfini, & qui ne viennent jamais; on y voit ces équivoques & ces distinctions entre la religion & ce que les hommes y ont ajouté, au moyen desquelles on paltré, si j'ose m'exprimer ainsi, la religion, & la présente, tantôt sous une face, tantôt sous une autre.

Je crois devoir encore dire quelque chose de *l'Emile chrétien*. Le libraire Neaulme donna en 1762, une belle édition de *l'Emile* de J. J. R. qui portoit au titre: *suivant la copie de Paris, avec permission tacite pour le libraire*. Les Etats de Hollande désapprouvèrent cette édition; Neaulme fut sur le point d'être condamné à une forte amende, comme *Luzac*

l'avoit été pour l'impression des *œuvres de la Mettrie* : & il n'obtint grâce qu'à condition qu'il donneroit une autre édition d'*Emile*, repurgée de tout ce qui pouvoit donner matière à scandale. Il me requit d'arranger cette édition, qui parut sous ce titre : *EMILE CHRÉTIEN, consacré à l'utilité publique, rédigé par M. F. . . .*, auteur du *philosophe chrétien*. Neaulme mit à la tête un avertissement apologétique. J'y joignis une introduction écrite dans les mêmes vues. Il résultoit assez manifestement de là que je ne m'appropriois point l'ouvrage de M. R., & que je ne faisois que me prêter au but salutaire dans lequel on donnoit cet *Emile chrétien*. Je substituai à la *confession du vicaire savoyard* un morceau où la doctrine contraire étoit exposée. Je mis des notes au bas du texte, & j'eus soin de les distinguer de celles qui appartenoint à l'auteur. Avec ces précautions je crus être à l'abri de tout reproche. Je me trompois. D'abord *Marc Michel Rey*, qui imprimoit tous les ouvrages

de J. J. fit une sortie furieuse contre moi, & inféra dans le journal des savans qui se ré-imprimoit en Hollande un véritable libelle où il me déchiroit impitoyablement. Je préparai dans le temps une réponse, en forme de plainte, que je voulois adresser aux Etats-généraux. Je l'ai gardée plusieurs années en mss., & par une suite de ma façon ordinaire de penser, je l'ai finalement brûlée, convaincu que les démarches d'éclat ne font qu'attiser un feu qui s'éteint de lui-même. Depuis j'ai vu dans l'édition des oeuvres de *Rousseau* faite aux Deux-Ponts des notes sous le texte de son *Emile*, où il ne me ménage pas, & qui sentent plus l'amour-propre que la philosophie. Elles peuvent reposer avec lui; & la postérité ne s'en mettra guères en peine. Réflexion faite, j'ai jugé que j'avois eu tort de jeter ma faucille dans sa moisson, & que je ne devois pas condescendre à la demande de *Neaulme*. Mais je puis bien assurer aujourd'hui en conscience que je ne croyois alors violer aucun devoir, ni blesser

aucun droit. Conclusion : je crois que *Neaulme* n'a pas eu grand débit de *l'Emile chrétien*, mais au moins n'a-t-il pas payé l'amende.

M. le conseiller de légation, Baron de Chambrier, qui a passé seize ans à Berlin, depuis 1748 jusqu'en 1764, étant de retour dans sa patrie, m'écrivit dans une lettre du 13 décembre 1764. „J'ai enfin vu *Roussseau* „à la fin de l'automne. Je lui ai beaucoup „parlé de vous ; il me parut d'abord fort pi- „qué de *l'Emile chrétien*, & il me dit là-dessus, „que vous vous enrichissiez en vendant ses „ouvrages. Il dit aussi, que vous le maltraitiez fort dans cet ouvrage ; je ne sçai si c'est „dans la préface, ou dans les notes ; qu'il „étoit surpris que vous fissiez imprimer un „ouvrage que vous dépeignez sous des cou- „leurs si dangereuses &c. Après qu'il eût „donné l'essor à sa bile, je lui dis ce qui „convenoit pour le ramener à des sentimens „plus justes & plus modérés sur votre ma- „nière de penser, & sur les motifs qui vous

„avoient engagé à la publication de cet
„*Emile* ; je lui fis entendre que ce projet ne
„venoit point originairement de vous , &
„que l'on vous y avoit engagé malgré vous.“

Les traits de la bizarrerie réelle , & plus
souvent encore affectée de J. J. R. sont in-
nombrables. Mais on en trouve un exem-
ple fort amusant dans le tome III des *mémoi-
res de M. Goldoni*, p. 126 — 136. Ce mor-
ceau est trop long pour le copier , mais j'in-
vite mes lecteurs à le chercher dans l'ouvrage
que j'indique , & où il y a bon nombre d'au-
tres choses dignes d'attention.

MM. AUFRENE ET LE KAIN.

Je ne leur aurois peut-être pas donné place dans mes *souvenirs*, quoiqu'ils y entrent naturellement, sans la mention que j'en trouve dans les *oeuvres posthumes du Roi*, qui en porte des jugemens très judicieux, & que je m'appalais d'avoir porté de même, lorsque je les ai vus & entendus. Écoutons d'abord le monarque.

Dans une lettre à *Voltaire*, du 30 juillet 1774, il dit simplement. „J'ai vu jouer *Aufrene* sur notre théâtre : il a joué les rôles de *Couffi* & de *Mithridate*.“ Mais dans une lettre du 24 juillet 1775, en parlant de *le Kain*, il fait le parallèle des deux acteurs. „Je viens de voir *le Kain*, il a joué les rôles d'*Oedipe*, de *Mahomet* & d'*Orosmane* : pour l'*Oedipe*, nous l'avons entendu deux fois.

Ce comédien est très habile : il a un bel organe, il se présente avec dignité ; il a le geste noble & il est impossible d'avoir plus d'attention pour la pantomime qu'il n'en a : mais vous dirai-je naïvement l'impression qu'il a faite sur moi ? Je le voudrais un peu moins outré, & alors je le croirais parfait. L'année passée j'entendis *Aufrène* : peut-être lui faudrait-il un peu du feu que l'autre a de trop ; je ne consulte en ceci que la nature, & non ce qui peut être d'usage en France : cependant je n'ai pu retenir mes larmes, ni dans *Oedipe*, ni dans *Zaire* : c'est qu'il y a des morceaux si touchans dans la dernière de ces pièces, & d'autres si terribles dans la première, qu'on s'attendrit dans l'une, & qu'on frémit dans l'autre."

- Les représentations dont le Roi parle se firent à Potsdam ; *le Kain* ne voulut jouer *Zaire* que devant le Roi & sa cour. J'ous dire dans le tems que le Roi ayant déclamé devant *le Kain*, celui-ci, sans aucune flatterie, fut extasié de son talent ; & je le crois

d'autant plus facilement que dans les entretiens dont le Roi m'a honoré, je lui ai entendu réciter des morceaux de poésie ou d'éloquence, qui, dans sa bouche, me paroissent supérieurs à tout ce que j'avois entendu sur nos théâtres, ou dans nos chaires.

Venons à mes *souvenirs*. J'avois eu l'honneur d'être le 24 juillet 1774 d'un grand dîner chez S. A. R. Madame la Duchesse alors régnante de Brunswick, qui m'avoit dit de ne pas manquer d'assister au spectacle du lendemain, où *Aufrène* devoit jouer. Il fit le rôle d'*Auguste* dans *Cinna*. Il me parut un acteur, sinon parfait, au moins distingué, dans tout le cours de la pièce; mais je fus enchanté du monologue dans lequel *Auguste* délibère s'il gardera l'empire ou l'abdiquera. Il me parut qu'on ne pouvoit mieux rendre les irrésolutions & les agitations de cet empereur: j'en ai toujours conservé l'impression. Les avis furent partagés sur l'expression du fameux vers: *soyons amis, Cinna; c'est moi qui t'en convie*. Les uns trouvoient

qu'*Aufrène* y avoit pris un ton trop familier ; les autres soutenoient que c'étoit le vrai ton. Le jugement du Roi, qu'on vient de lire tient le juste milieu : il falloit un peu plus d'art dans *Aufrène* ; & un peu plus de naturel dans le *Kain*.

Après *Cinna*, on donna pour petite pièce le *Bourru bienfaisant*, où *Aufrène* fit le principal rôle ; & alors il me parut dans son véritable élément. C'étoit , selon moi le *non plus ultra* du bon comique.

Cette pièce qui a fait la réputation de *Goldoni* , fut donnée pour la première fois à Paris, le 24 novembre 1771, & le lendemain à Fontainebleau. Elle eut le même succès à la cour & à la ville. On peut lire des détails très intéressans à ce sujet dans les *mémoires de Goldoni*, tome III, p. 117, & suiv. Ces *mémoires* écrits avec une aimable franchise méritent d'être plus lus qu'ils ne me paroissent l'être.

Je fis connoissance avec M. le *Kain* avant que de le voir jouer. Un gentilhomme

Poitevin qui se trouvoit ici, invita pour l'amour de lui une nombreuse compagnie à un repas d'auberge le 19 juin 1775. Nous étions 23 convives, académiciens, officiers, secrétaires d'ambassade &c. J'étois assis à coté de L. K., à sa droite. Je fus fort content de sa conversation: il ne prit point un ton avantageux; il me raconta fort modestement, quel avoit été son premier état, & comment il avoit été conduit & formé à celui dans lequel il se trouvoit actuellement.

Le lendemain 20, je vis la représentation de *Mahomet*. J'éprouvai sans contredit une sensation qu'aucun acteur jusqu'alors n'avoit produite sur moi; & sans m'ingérer de critiquer un pareil maître de l'art, je fus très satisfait de son jeu. Mais il n'en fut pas de même le 24 où je vis *le comte d'Essex*. Il se peut que les efforts que le K. faisoit pour soutenir une pièce très médiocre le jettâssent dans l'extrémité où il me parut donner. Le mécanisme de son action ressembloit à un tissu de fils d'archal que quelque ressort feroit

mouvoir. Ce que je remarquai de plus digne d'attention, c'étoit des silences par lesquels il coupoit ses récits, & qui, selon moi, leur donnoient une grande force. Mais, somme totale, je me serois beaucoup plutôt lassé de L. K. que d'*Aufrène*, & si j'avois été un grand prince, j'aurois tâché d'acquérir plutôt celui-ci que celui-là. Princes & acteurs ont disparu: je les suivrai de bon cœur bientôt.

www.libtool.com.cn

M. SIMON LE FEBVRE,
lieutenant-colonel dans le corps des ingénieurs, lorsqu'il mourut à Neisse en 1771; avoit quitté le service de France pour entrer dans celui de Prusse, à la sollicitation du colonel *de Balbi*.

Il étoit bon officier de théorie & de pratique; il a donné des ouvrages estimables sur son métier, & a servi fidèlement le Roi dans tout le cours de la guerre de sept ans. Aussi le Roi l'aimoit-il véritablement. Il se servit de lui pour le siège de Schweidnitz, que M. *de Gribauval* défendoit: c'étoient deux rivaux en fait de système sur l'attaque & la défense des places. La place fut prise.

M. *Le Febvre* fut reçu membre ordinaire de l'académie le 17 juin 1751. Il m'avoit

fait sa première visite le 21 d'avril précédent. Il rechercha mon amitié & me pria de lui rendre pendant la guerre une suite de services relatifs à ses affaires pécuniaires & autres. Je répondis à sa confiance, & je l'ai toujours mis au nombre de mes véritables amis. J'ai la copie d'une lettre que le Roi lui écrivit, pour lui témoigner combien il étoit satisfait de ses services, l'avancant alors au grade de major, & augmentant ses appointemens. Après la guerre, il le fit lieutenant-colonel, & le chargea de conduire les travaux des fortifications de Neisse. Lorsque le Roi visita cette place en 1771, il daigna embrasser M. le Fevre, en l'assurant de sa constante bienveillance. Il m'écrivit à ce sujet, dans le transport de sa reconnoissance, & il me marquoit dans cette lettre qu'il comptoit de finir les travaux dans le cours de l'année; après quoi il pourroit se reposer, & peut-être même demander la permission de quitter le service. Hélas! il ne prévoyoit pas la catastrophe qui l'attendoit. Une caserne à laquelle

on travailloit s'étant écroulée, quelques ouvriers périrent sous ses ruines. Ses ennemis, depuis long-tems ses envieux, jaloux de la faveur dont le Roi l'honoroit, en prirent occasion de l'accuser d'avoir malversé, & fait des profits illicites qui avoient occasionné ce malheur. On en fit rapport au Roi; & il fut gardé dans ses appartemens. Comme il étoit d'un tempérament bouillant, sa tête s'échauffa, & il craignit la suite des procédures, surtout la honte qui pourroit y être attachée. Un soir, en soupant, il se saisit d'un couteau, & la nuit suivante, il s'en donna seize coups qui lui ôtèrent la vie. Le Roi fut touché de ce suicide, & dit: *il s'est traité plus mal que je ne l'aurois fait.* Aussi agit-il fort généreusement avec sa veuve, personne infiniment estimable, imposant seulement quelques dédommagemens pour les familles des ouvriers qui avoient péri. Ces circonstances m'ont empêché de faire son éloge dans le temps; mais je saisis l'occasion de le placer ici; mon amitié, ni même
mon

mon estime pour lui n'ayant souffert aucune altération. www.libtool.com.cn

Je suis convaincu qu'il étoit incapable de fraude; il ne s'agiroit donc que d'avoir trop précipité la construction de ces casernes, pour arriver plutôt à son but, tel qu'il me l'avoit marqué, de sa retirer ensuite du service, & de se reposer.

Je croyois finir ici cet article; mais je trouve dans ma correspondance deux lettres de M. le Fevre qui me paroissent trop intéressantes, pour ne pas leur accorder place ici. Elles contiennent le récit le plus circonstancié de la visite que l'empereur fit au Roi à Neisse à la fin d'août 1769. Témoin oculaire de tout ce qui se passa, M. L. F. n'en laissa échapper aucune circonstance, & se fit un plaisir de m'en instruire sans délai.

I.

Mon très digne ami,

„Je n'ai rien de plus pressé que de vous marquer l'arrivée de l'empereur à Neisse

Tom. II.

K

aujourd'hui 25 août 1769, à une heure après-midi. Le Roi avoit employé la matinée à une épreuve de manoeuvre. Lorsque l'empereur arriva, le Roi se mit à la fenêtre de la grande salle du château épiscopal, & l'ayant vu descendre de son carrosse, se tourna & dit : *Je l'ai vu.* S. M. fut après cela le recevoir sur l'escalier où ils s'embrassèrent ; de là elle mena par la main son auguste hôte dans ses appartemens tous ouverts. Il s'y embrassèrent de nouveau, & se mirent à parler ensemble pendant une heure & demie. L'empereur étoit arrivé avec le Prince de Saxe-Teschen : ensuite vinrent le Feld-Maréchal *de Laschy* & le comte *de Dietrichstein*, le général *de Laudon*, *Nostitz*, *Milnitz* & encore un autre. A la table du Roi, étoient l'empereur, le Prince de Prusse, le Prince HENRI, le Margrave d'Anspach, les généraux autrichiens de la suite de l'empereur, les généraux *de Seidlitz* & *Tauenzien*. Le reste de la cour étoit à deux autres tables.

L'empereur ayant expressément prié le Roi de le laisser dans une auberge, sous le nom de comte de *Falkenstein*, ne voulut point monter dans le carrosse qui lui étoit préparé pour le mener à son quartier. Il voulut y aller à pied malgré la pluie; c'étoit comme un lieutenant d'infanterie qui sort de son auberge. Quelques momens après le Roi fut le visiter, & ils demeurèrent ensemble depuis cinq heures du soir jusqu'à huit. On a cru d'abord qu'ils assisteroient à la représentation d'un opéra-comique; mais, après avoir attendu jusqu'à sept heures, on reçut ordre de jouer la pièce.

Ce matin 26, on a fait une manoeuvre devant LL. MM. & les troupes ont défilé ensuite devant elles dans le plus grand ordre. L'empereur a accompagné le Roi jusqu'à la résidence: après quoi il est retourné à son quartier.

Voilà tout ce qu'il y a de nouveau pour
aujourd'hui: la suite l'ordinaire prochain.

Je suis & serai toujours votre véritable
ami.

Le Febvre.

Neisse,

le 26 août 1769.

II.

Monsieur & très cher ami,

Nous avons donc eu la première manoeuvre le samedi 26, en présence de l'empereur & du Roi, & de toute la cour de l'un & de l'autre. Le soir il y a eu operette, que LL. MM. ont honoré de leur présence. Le dimanche a été la seconde manoeuvre, & le soir operette. Le lundi 28, la dernière manoeuvre à la fin de laquelle les deux têtes couronnées se sont embrassées sans descendre de cheval, & se sont séparées en se protestant l'amitié la plus constante & la plus inviolable. L'une a pris le chemin de Breslau,

& l'autre celui de Königgrätz. Tout le temps que l'empereur est resté ici, ils n'ont cessé de se parler & de se marquer la plus tendre amitié, ce dont je crois qu'il ne peut résulter que du bien.

Je suis presque dans le dessein d'aller passer cet hiver à Berlin, afin d'avoir le plaisir de vous embrasser, peut-être aussi cordialement que l'ont fait le Roi & l'empereur. Je suis & serai toujours de tout mon cœur, votre très bon ami,

Le Febvre.

Neisse,

le 2 septembre 1769.

J'ai entendu S. A. R. M^{gr}. le prince HENRI faire le récit de cette entrevue, & donner les plus grands éloges au maintien également simple & noble, & aux propos judicieux de l'empereur.

Je trouve dans la correspondance du Roi avec *Voltaire* la mention d'une seconde entrevue, l'année suivante, où les mêmes éloges

sont pleinement confirmés. C'est dans une lettre datée de Potsdam le 16 septembre 1770.

„Je ne fais que revenir d'une longue course; j'ai été en Moravie, & j'ai revu cet empereur qui se prépare à jouer un grand rôle en Europe. Né dans une cour bigotte, il en a secoué la superstition; élevé dans le faste, il a adopté des moeurs simples, nourri d'encens, il est modeste; enflammé du désir de la gloire, il sacrifie son ambition au devoir filial qu'il remplit avec scrupule; & n'ayant eu que des maîtres pédans, il a assez de goût pour lire *Voltaire*, & en estimer le mérite.

Si vous n'êtes pas content du portrait véridique de ce Prince, j'avouerai que vous êtes difficile à contenter. Outre ces avantages, ce Prince possède très bien la littérature italienne; il m'a cité beaucoup de vers du *Tasse*, & le *pastor fido* presque en entier. Il faut toujours commencer par-là. Après les belles-lettres, dans l'âge de la réflexion,

vient la philosophie ; & quand nous l'avons bien méditée, nous sommes obligés de dire, comme *Montaigne* : *que sçai-je !*

Voltaire répond, dans une lettre de Ferney du 12 octobre,

„Je voudrais pouvoir vous imiter dans votre éloquence, & dans le beau portrait que vous faites de l'empereur. Je vois à votre pinceau que c'est un maître qui a peint son disciple.,,

M. ANTOINE JACQUES SALLÉ,

avocat au parlement de Paris.

Il avoit composé quelques ouvrages de jurisprudence, savoir *l'esprit des deux ordonnances sur les substitutions*; *l'esprit des ordonnances de Louis XIV*; *l'esprit des ordonnances & des principaux édits de Louis XV.* &c. Voyez *la France littéraire*, de 1769, tome I, p. 399. Il me les fit parvenir, & je les communiquai à M. le grand-chancelier de *Farigès*, qui les goûta, & proposa son aggrégation à l'académie, qui ne souffrit point de difficulté. Elle eut lieu le 2 de septembre, 1756, en même-tems que celle de M. de la *Grange*, comme associé externe. Je lui avois donné depuis assez long-tems l'espérance de cette aggrégation, à laquelle il fut

très sensible, comme on peut en juger par
sa réponse que je vais placer ici.

à Paris,

le 21 septembre 1756.

Monfieur,

„Vous venez enfin de couronner vos bienfaits par l'entrée que vous m'avez procurée dans votre illustre académie.

Les nouvelles publiques me l'ont d'abord appris, en conséquence de l'annonce flatteuse & honorable que vous y avez fait insérer, & j'en reçus la confirmation par le diplôme & la lettre que M. l'abbé *Trublet* vient de me faire tenir de votre part.

Quelque sensible que je sois à cette distinction qui m'associe à tout ce qu'il y a de grand dans la littérature en Europe, je le suis encore davantage à la manière dont vous vous êtes prêté à me servir dans cette occasion. Comment ai-je pu m'attirer le zèle & l'amitié ardente qui ont animé toutes vos dé-

marches pour moi? Qu'ai-je fait pour les mériter? Fournissez-moi donc quelques moyens de vous témoigner ma vive reconnaissance; je ne trouve point d'expressions assez fortes pour vous la rendre, telle qu'elle est: tant il est vrai que la pensée est toujours bien au dessous du sentiment. Aussi, quoique mes occupations semblent me clouer à cette ville, & ne point me permettre de la quitter, si ce n'est pour fort peu de temps, je ne mourrai point content, que je n'aie eu le plaisir de vous aller embrasser à Berlin*), & de vous témoigner de vive voix tous les sentimens d'estime, d'amitié & de reconnaissance qui m'unissent à vous pour jamais. Je connois déjà votre esprit & vos talens par vos nombreux & excellens ouvrages; mais je veux me former une idée complète de toute votre personne, en jouissant,

*) La guerre de sept ans, qui commença précieusement alors changea bien les aspects, & déranger ce projet, comme tant d'autres.

du moins une fois en ma vie, du bonheur
de votre vue.

Je suis très sensible aux complimens de
félicitation que vous me faites de la part de
M. le chancelier; je prens la liberté de lui
écrire par le présent ordinaire pour le re-
mercier.

Je vous supplie de vouloir bien remettre,
& faire lecture à l'académie de la lettre ci-
jointe, dans laquelle j'ai tâché de lui expri-
mer toute la gratitude dont je suis pénétré.

J'ai l'honneur d'être avec la plus respec-
tueuse reconnoissance &c.

Sallé.

Je vais encore placer ici une lettre du
même, en date du 1 d'avril 1757, où l'on
trouve un recit du supplice de *Damiens*,
dont l'exactitude surpasse celle de tous
les autres. Il avoit commis son attentat le
5 de janvier précédent. On a représenté

pour l'ordinaire *) ce scélérat comme insensible, d'une férocité indomtable, considérant les efforts employés pour arracher ses membres d'un oeil plus curieux qu'effrayé, &c. Je ne vois rien de tout cela dans le narré d'un témoin oculaire, fort attentif; & ce narré est beaucoup plus conforme à la nature. Ce qu'il y a de vrai, consiste dans la force de l'organisation du supplice, qui fit durer le supplice fort au de-là des bornes ordinaires. Mais écoutons M. Sallé, à qui je pense que l'on peut s'en rapporter.

„On nous avoit flatté que le rétablissement de notre parlement auroit lieu à la *quasimodo* prochaine, & qu'on n'attendoit pour prendre des mesures efficaces à cet effet que le supplice du malheureux qui a attenté sur la vie du Roi. Cependant aujourd'hui que ce supplice a eu lieu, nos espé-

*) Voyez entr'autres son article dans le *nouveau dictionnaire historique* édit. de 1786, tome III, p. 196.

rances paroissent s'évanouir, ou du moins s'éloigner sur cet objet qui intéresse généralement tout l'état; & surtout les bons citoyens.

A propos de notre monstre, peut-être ferez-vous curieux d'apprendre les particularités de son supplice. J'en ai été témoin oculaire, & j'ai été assez dupe pour donner un louis d'or d'une place à une croisée dans la place de grève, pour le voir à mon aise. Il faut avoir vu les tourmens qu'il a soufferts pour s'en faire une idée exacte. C'est lundi dernier qu'il a été exécuté. Il est arrivé à la place de grève vers les trois heures & demie de l'après-midi; on l'avoit conduit d'abord vis-à-vis de l'église cathédrale pour y faire amende honorable, la torche au poing. Ayant demandé en entrant dans la place de grève à monter à l'hôtel de ville, on l'y a porté. Monsieur le premier-président, M. Molé, doyen des présidens-à-mortier, les quatre conseillers-rapporteurs & Messieurs les gens du Roi l'y attendoient. Il n'y resta

qu'un peu plus d'une demi-heure. Etant descendu au lieu de son supplice, on l'étendit sur un lit formé par des piliers de charpente bien scellés en terre & couverts de planches épaisses, élevé seulement d'environ deux pieds, pour que le patient fut à la portée du cul des chevaux. On commença par assujettir le tronc du corps sur le lit par le moyen de deux demi-cercles de fer, dont l'un prenoit au-dessus des mamelles & passoit sous les aisselles, & l'autre enveloppoit le bas du ventre. L'un & l'autre étoient attachés aux planches du lit avec vis & écrous, de manière, que le corps ainsi enveloppé ne pouvoit être dérangé, quelques secousses que souffrissent les quatre membres. On lia ensuite les membres sur le même lit avec des cordes qui y étoient clouées. L'homme en cet état, on lui brûla d'abord la main droite, tenant le couteau fatal. De-là un des bourreaux lui arracha avec des tenailles coupantes le gras des bras & des cuisses, les molets des jambes & les deux mamelles,

en emportant la pièce, & l'autre bourreau vint ensuite, puisant avec un cueiller de fer, dans une marmite bouillante, un composé de poix - résine, de soufre & de plomb fondu, qu'il versa dans les différentes parties ouvertes par le tendaillement. Malgré le courage dont je suis armé, l'humanité prit dans ce moment le dessus; les cris affreux que le patient jettoit, m'obligèrent à quitter la fenêtre pour un moment. Je repris cependant ma place, & je vis qu'on lui délioit les membres de dessus le lit, pour les relier en rond avec une grosse corde, de la même manière à-peu-près que l'on fait un tonneau à force de bras; ce qui arracha encore à ce malheureux des cris épouvantables. On attachait les quatre membres ainsi reliés au cul de quatre chevaux neufs, après quoi on fit tirer à ces chevaux quelques petites secousses. Le maître bourreau, en vertu d'ordres par écrit qu'il avoit à la main, fit cesser pendant cinq minutes, au bout desquelles il fit recommencer quelques autres secousses, qui furent

encore interrompues pendant cinq autres minutes. Mais, après ce nouveau délai, on fit tirer tout de bon les chevaux, qui déboîterent bien les os; mais, sans qu'il parut, au bout de plus d'une heure de travail, que les chairs & les muscles voulussent quitter; de sorte que M. le premier-président fut obligé de donner ordre que l'on coupât en partie les membres, & par ce moyen les chevaux firent le reste. Ce misérable ne mourut qu'au dernier membre qui lui fut arraché, après sept quarts-d'heure de tourmens non-interrompus. On assure, que ni à la question qui lui fut donnée le matin, ni lorsqu'il monta à l'hôtel de ville, il n'a déclaré aucun complice. Cela est bien à souhaiter pour l'honneur de la nation; mais on a bien de la peine à se le persuader, par des allarmes où l'on est sur la sûreté de la personne du Roi. . . .“

Si, de pareilles horreurs pouvoient être égayées, les deux traits suivans sont, au moins propres à faire sourire. Je crois qu'ils ont

ont été imprimés l'un & l'autre; mais il restera toujours assez de lecteurs pour qui ils auront le mérite de la nouveauté.

J'ai oui raconter le premier à M. Helvetius, lorsqu'en 1764 il dîna chez moi avec quelques académiciens. Une dame étant à une fenêtre s'en retira pour un moment, comme M. Sallé, disant: *je ne puis plus voir cela*, & ajoutant peu-après: *ah! les pauvres chevaux.*

L'autre trait regarde M. de la Condamine, curieux & ardent, qui vouloit fendre le cercle de gardes qui entouroient la place du supplice: comme on le repoussoit, un des officiers qui commandoient ces gardes, l'ayant reconnu, dit: *laissez passer Monsieur, c'est un amateur.*

M. Sallé est mort en 1778.

www.libtool.com.cn

M. D E R E A U M U R.

(*Réné Antoine Ferchault, Sieur.*)

Il a joui d'une célébrité bien méritée. Voyez son article dans le *nouv. dict. hist.* Il étoit de la société royale des sciences de Berlin ; mais il ne fut point fait mention de lui sous la présidence de M. de *Maupertuis*.¹ Il faut qu'il ait été un des académiciens de Paris, pour lequel il avoit conservé le plus d'éloignement, comme on en jugera par la seconde lettre que je placerais ici. La première est une réponse à celle que je lui avois écrite, à la requiſition, si je ne me trompe, de M. *Baſe*. Je m'en tins-là, jusqu'à une nouvelle occasion, au commencement de 1755.

Il n'y a rien, Monsieur, d'aussi flatteur que d'être estimé par ceux pour qui on a une très grande estime. Si celle que j'ai pour vous, vous étoit assez connue, vous jugeriez combien j'ai été sensible aux témoignages de la vôtre pour moi, dont est remplie la très obligeante lettre que vous m'avez fait l'honneur de m'écrire. J'avois de l'intérêt, & par conséquent de la disposition à croire que toute la société royale de Berlin ne pensoit pas, ni ne parloit sur mon compte d'après son chef. J'ai vu avec autant de plaisir que de reconnaissance que vos sentimens ressembloient plus à ceux qu'il a eus pour moi autrefois qu'à ceux qu'il a aujourd'hui; car il y a eu un temps où personne ne m'a montré plus d'attachement que lui. M. Koenig, qui est ici, comme vous l'avez soupçonné, & avec une santé dont je suis assez content, n'avoit pas attendu à m'entretenir de vous,

Monfieur, jufqu'au moment où je lui ai fait part de votre lettre, fon coeur m'avoit déjà fait votre portrait plus d'une fois, & cependant je l'avois jugé vrai. Il m'a chargé de vous faire mille amitiés de fa part. Etant ami, comme vous l'êtes de Mrs. *Koenig & Boſe*, je me promets que je pourrai vous compter à l'avenir parmi les miens & je me ferai gloire d'être & me dire des vôtres, & d'être avec un attachement parfait, refpectueux, & non fujet à des viciffitudes, &c.

de *Reaumur*.

II.

à Paris,

le 28 janvier, 1755.

Comme ce n'a été, Monfieur, qu'en bonne fortune que j'ai reçu vos premières lettres, je n'ai ofé me plaindre à vous, lorsque vous avez ceſſé de m'en écrire; je n'ai ofé vous demander à vous-même de vos nouvelles; il a fallu me contenter d'en apprendre

par la voix du public, qui ne m'en a appris que de très agréables. Je me suis d'ailleurs flatté que je n'avois pas cessé d'être dans votre souvenir. Enfin votre lettre du 7 janvier de cette année m'a non seulement bien assuré que j'y étois, mais elle m'a fait voir de plus que j'y étois comme je desiro d'y être. Vos sentimens pour moi sont exprimés dans ce que vous avez dit dans vos feuilles périodiques des mémoires sur les insectes & de leur auteur, de manière à me convaincre que c'est votre coeur qui a parlé, & qu'il vous a trop séduit en ma faveur. Si vous m'eussiez communiqué des jugemens si obligants avant que de les livrer à l'impression, il n'est point d'instance que je ne vous eusse faite pour vous détourner de les faire paroître au grand jour. Ce n'est pas seulement parce que je crains avec raison que le public n'ait trouvé qu'il y avoit beaucoup à rabattre des éloges dont vous m'avez comblé; c'est que pour les donner vous avez eu besoin d'un courage qui me cause de véritables allar-

mes, par rapport auxquelles je ne vois pas qu'il vous soit possible de me tranquilliser. Des assurances de vous à moi de votre estime & de votre amitié font tout ce que j'eusse désiré. Si vous n'eussiez point cherché à immortaliser mes ouvrages, j'eusse reçu sans inquiétude & avec une grande satisfaction vos souhaits d'une mesure de jours à la Fontenelle. Vers le milieu du mois prochain il entrera dans sa 99 année. Sa vieillesse est accompagnée de grandes privations ; ses yeux ne sont pas en état de lire, ils ne voyent que confusément même les gros objets ; & il ne lui reste de l'ouïe pour entendre que ceux qui lui parlent presque à l'oreille. Mais sa vieillesse est exempte de douleurs, son ame a conservé sa tranquillité philosophique & une gayeté qui, quand il est avec un petit nombre d'amis, rend encore sa conversation charmante, comme elle l'a toujours été : c'a été une de ses parties privilégiées. Je dîne avec lui deux fois la semaine, il a conservé son appétit. A un de nos der-

niers dîners, nous bûmes ensemble à votre fanté de bon coeur. Avant le dîner je lui avois dit tout ce que votre lettre contient d'obligeant pour lui; il en avoit été enchanté, parce qu'il a pour vous une vraie estime; il m'a chargé de vous en assurer, & de vous faire mille remerciemens de sa part. J'en ai pour le moins autant à vous faire de celle de M. de Mairan, à qui j'ai lu l'article de votre lettre qui le concerne; il mérite l'idée que vous avez de lui & est très flatté de vous la sçavoir; il est plein des sentimens qui vous sont dûs. Il faut pourtant vous faire remarquer que vous faites cas d'étranges gens de ce pays-ci, de M. de Fontenelle, de Mairan, & de moi. Un article de votre lettre dont je vous tiens beaucoup de compte est celui de votre fanté dont vous me parlez, vous pouvez l'avoir bonne encore pendant bien des années que je ne verrai pas, & je le souhaite pour vous & pour le public. Lorsque vous commenciez à jopir du jour, j'étois déjà pensionnaire de notre académie royale

des sciences, rien ne me fait encore appercevoir de la vieillesse : ce que je ne me suis jamais mieux porté. Heureusement que mon ame est tranquille & au dessus de mille petites miseres qui font le malheur & la honte des gens de lettres; & que les idées agréables sont celles dont elle cherche à s'occuper. Rien ne troubleroit la douceur de ma vie, si je n'avois pas à partager les peines de mes amis, & s'ils pouvoient tous me survivre. Je detesterois la philosophie qui m'offriroit de m'ôter ou de diminuer cette sensibilité. Ici les éloges publics que vous m'avez donné, me reviennent; je crains qu'ils n'ayent des suites, & combien en serois-je affligé, quelque petites qu'elles fussent, vous étant très dévoué, & me faisant gloire d'être avec un attachement que l'estime a fait naître, &c.

de Reaumur.

III.

www.libtool.com.cn

à Paris,

le 23 février 1756.

- - - *) Le dictionnaire encyclopédique, Monsieur, m'a paru, ou trop long, ou de beaucoup trop court, pour répondre à son titre. Tout ce qui est traité dans les dictionnaires actuellement existens, & qui le seroit dans tous les dictionnaires possibles, devroit s'y trouver. Mais son étendue a été poussée beaucoup trop loin, si ce n'est pas dans un dictionnaire qu'on doive apprendre les sciences. Est-il fait pour enseigner l'algèbre, la géométrie &c.?

La réduction que vous en voulez faire est un projet qui me paroît devoir être agréable au public. Les suppressions que vous annoncez dans votre programme seront, je

L 5

*) Je n'infère ici que ce qui concerne mon projet d'une encyclopédie réduite, que je veux de répandre.

crois, du goût général. Je m'imagine néanmoins que les manœuvres des arts ne feroient pas du nombre des articles sur lesquels le retranchement devoit le plus tomber. Peut-être est-ce parce que je m'en suis occupé pendant bien des années. Je les ai étudiées avec beaucoup de plaisir; j'ai travaillé à faire des descriptions très complètes d'un grand nombre d'arts, qui eussent paru au jour il y a bien des années, si j'eusse trouvé le temps de les faire imprimer; ou si je n'eusse pas voulu en donner à la fois une suite encore plus considérable, & qui les embrassât presque tous. J'ai fait graver plus de 150 planches *in folio* qui sont des tableaux agréables, & j'en ai beaucoup d'autres qui ne sont que dessinées. J'aurois pu faire retentir mes cris dans tout le monde littéraire du vol qui m'a été fait des premières, & prendre des voies de m'en faire rendre justice. L'infidélité & la négligence de mes graveurs dont plusieurs sont morts ont donné la facilité à gens peu délicats sur les procédés

de rassembler des épreuves de ces planches ;
& on les a fait graver de nouveau pour les
faire entrer dans le dictionnaire encyclopé-
dique. J'ai appris un peu tard que le fruit
d'un travail de tant d'années m'avoit été en-
levé. J'ai mieux aimé paroître l'ignorer que
de troubler mon repos en revendiquant mon
bien. - - -

M. de *Reaumur*, né en 1683, est mort en
1757.



M. l'Abbé T R U B L E T.

Il fut agrégé à l'académie le 8 de mai 1744. On peut juger par la dédicace du tome III, de l'édition de Lyon des oeuvres de M. de *Maupertuis* des anciennes & étroites liaisons d'amitié qui existoient entr'eux. Cependant elles furent fort affoiblies par l'extrême attachement de l'abbé pour M. de *Fontenelle*. Dans un voyage de M. de M. à Paris, l'abbé, en feuilletant sur sa table la grande édition des oeuvres du Roi, faite au donjon du château, y trouva des vers obligeans pour *Fontenelle*, qu'il copia en cachette, & dont il fit ensuite un usage qui mit M. de M. aux champs. Mais sa patience fut à bout, lorsque les mémoires sur la vie & les ouvrages de M. de F. parurent. „Grâces à l'abbé.

„*Trublet*, lui entendis - je dire, M. de F.
„n'aura pas fait un p. . . dont la postérité ne
„soit instruite.“

Cependant ces petits mouvemens d'indignation n'auroient pas altéré la tranquillité de l'abbé, s'il n'avoit eu l'imprudence de critiquer *Voltaire* dans ses *Essais*, & ensuite la foiblesse d'être trop sensible aux traits que cet implacable ennemi ne cessa de lui lancer. Cela lui fit quitter Paris, pour aller mourir dans sa patrie. Cependant le sarcasme tant répété,

Il compiloit, compiloit, compiloit,

convenoit bien plus à V. qu'à T. Les *essais* sont l'ouvrage d'un *penseur*, qualité que V. n'a jamais possédée. Il n'étoit pas même capable d'en sentir la finesse & la délicatesse. Mais il étoit alors le dictateur de la république des lettres: on ne parloit & ne jugeoit que d'après lui: il avoit, pour ainsi dire, une meute qui obéissoit à ses ordres.

Tous ses traits sont rouillés à présent, & enfoncés dans la fange dont il les salissoit.

La correspondance de l'abbé *Trublet* est une de celles qui ont été les plus agréables & les plus utiles pour moi. J'y trouvois le langage de l'amitié que la censure sévère qu'il exerçoit sur mes productions me rendoit encore plus précieux. Je vais en mettre ici un échantillon; en attendant qu'on forme, comme on pourra le faire après ma mort, un recueil intéressant de toutes les lettres qu'il m'a écrites.

Paris,

le 16 mai 1750.

Je n'ai reçu, Monsieur, que depuis peu de jours vos *conseils pour former une bibliothèque* J'ai été infiniment flatté du jugement que vous avez porté de mon livre, quoiqu'il me soit trop favorable. Vous avez très bien rempli l'objet de votre brochure; & une bibliothèque composée sur vos *conseils*

le seroit très bien. . Permettez-moi pourtant quelques remarques sur la partie de ces *conseils* dont je puis être juge, je veux dire, les livres de goût & de belles lettres.

La *grammaire de la Touche* est peu estimée. Je vous fai bon gré d'avoir loué celle de l'abbé *Girard*. Les principes en sont excellens, & ce sont les vrais; mais l'exécution est très défectueuse, & l'ouvrage est plein de ridicules. On le referra quelque jour, car il faut absolument partir delà.

Vous indiquez p.26, les *lettres sur la critique* de M. de la Motte. L'ouvrage qui est une replique au livre *dés causes de la corruption du goût*, a pour titre: *réflexions sur la critique*. C'est un chef-d'oeuvre. Vous auriez du indiquer la *digression* de M. de Fontenelle *sur les anciens & les modernes*, autre chef-d'oeuvre.

Il falloit dire que les *observations* de l'abbé des *Fossaines* ne doivent être lues qu'avec précaution. L'intérêt & la passion conduisoient souvent sa plume.

Vous avez trop loué les *amusemens du cœur & de l'esprit*, & le *mercure de France*. Ce dernier ouvrage va être fait à commencer au 2 tome de juin, par l'abbé *Raynal*, auteur de l'*histoire du Stadthouderat*, & de celle du *parlement d'Angleterre*. On espère qu'il sera mieux fait. Au reste vous avez fort bien caractérisé les deux histoires de cet abbé. Il travaille à un recueil d'anecdotes militaires & politiques, depuis *Charles-quin* jusqu'à la paix d'*Utrecht*. Je suis persuadé que cela vaudra mieux que ce qu'il a déjà donné.

Les romans de *Madame de Gomez* sont très inférieurs à ceux de *Mademoiselle de Luffan*. Vous auriez du indiquer *Madame de Luz* par *Duclos*, le comte de *Cominges* & les *malheurs de l'amour* par *Madame de Tencin*, qui est aussi auteur du *siège de Calais*. Tous ceux que vous avez indiqués p. 39, l. 17. sont très médiocres, de même qu'*Aralzaïde* & ceux du marquis d'*Argens*. Vous avez aussi trop loué les *lettres juives* & autres.

J'en

J'en dis autant des amusemens des eaux de Spa & d'Aix. On est étonné que vous ayez mis ensemble les confessions du comte D. . . & le noviciat du marquis D. . .

Les amours de Catulle & de Tibulle sont peu estimés.

Il y a quelques bonnes pièces parmi celles de l'abbé Regnier des Marais. Le plus grand nombre est au dessous du médiocre.

Julien de Scopon est à peine connu à Paris.

Votre mot sur les fables de La Motte est trop fort. Rien de plus foible que celles de Richer. Bien des gens sont revenus sur celles de La Motte, & on leur rend aujourd'hui plus de justice.

Il ne faut plus parler de Segrais ni de Brébeuf.

Vous paroissez donner la supériorité à Massillon sur tous nos prédicateurs. Bien des gens tiennent encore pour le père Bourdaloue, & je vous avoue que je suis du nombre. Je vous avoue encore que j'estime

moins que vous le livre *des mœurs*, & que je ne connois personne qui n'en ait pensé comme moi.

Vous dites que *l'institution d'un prince* par *Duguet* & les *leçons de la sagesse* sont de même trempe: je crois le premier fort supérieur, malgré tous ses défauts. L'un & l'autre sont trop diffus, mais le premier l'est plus agréablement.

Les beaux-arts réduits à un même principe sont peut-être un peu trop loués par l'épithète *d'excellent*, surtout jointe à un point d'admiration.

Les lettres de l'abbé le Blanc paroîtront trop louées aussi, de même que les deux ouvrages de l'abbé *Pernetti*, p. 62.

Les lettres d'une Péruvienne sont un livre du premier rang.

Je suis persuadé que je ne vous ai point blessé en vous disant librement ce que je pense de vos jugemens sur quelques uns des

ouvrages dont vous parlez. Cette liberté est une nouvelle preuve de l'estime très parfaite avec laquelle j'ai l'honneur d'être &c.

Trublet.

Je trouve dans une lettre du même abbé un détail sur la fin de M. de Fontenelle, qui, autant que je le sçai, n'existe nulle part aussi circonstancié: ce qui me fait croire qu'on ne sera pas fâché de le trouver ici.

Du 24 février,

1757.

„Vous me demandez quelques détails sur M. de Fontenelle: en voici. Le premier jour de l'an au matin, (je l'avois vu la veille) sans se trouver plus mal qu'à l'ordinaire, il dit, qu'il vouloit recevoir les sacremens. Le curé de sa paroisse l'avoit vu vers la fin de décembre, & le croyoit encore loin de sa fin. On fut lui dire la demande du vieillard: il vint sur le midi, trouva M.

de F. comme il l'avoit trouvé, le loua néanmoins de son empressement, & vint l'admirer sur les cinq heures du soir. M. de F. lui avoit dit le matin, *Monsieur, vous m'entendrez mieux que je ne vous entendrai. Je vous demande les sacremens, & vous déclare que j'ai vécu & veux mourir dans l'église catholique, apostolique & romaine.* Notez que depuis un mois le vieillard étoit devenu encore plus sourd qu'à l'ordinaire, & on avoit toutes les peines du monde à s'en faire entendre. Je ne lui parlois donc presque plus, mais il me parloit, & son esprit étoit très sain. L'affoiblissement de la tête n'étoit bien sensible qu'à l'égard de la mémoire qu'il avoit presque entièrement perdue. De là quelquefois une apparence de radotage & d'imbécillité. Il fut comme à l'ordinaire les jours suivans jusqu'au 8 janvier qu'il lui prit une foiblesse. On ne s'en alarma pas beaucoup, parce qu'il y étoit sujet depuis longtemps, & qu'il en revenoit très bien, au moyen de quelques légers secours. Cette

fois-ci ils furent inutiles. Il ne revint du moins que très imparfaitement, & mourut le 9 sur les cinq heures du soir. Son agonie fut longue & laborieuse. Il avoit encore des forces, & on les augmenta par des élixirs, qu'on auroit du ne lui point donner, vu leur inutilité certaine, & comme l'avoit déclaré son médecin, M. de la Sône, son confrère dans l'académie des sciences.

M. de Maupertuis, l'antipode de l'A. T. sur le compte de M. de F. m'écrivoit de St. Malo, du 7 mars suivant,

J'ai pris à la lettre les bonnes dispositions dans lesquelles M. de F. est mort. Ce n'est pas seulement sur ses messes & sur sa soif des sacremens qui les lui a fait demander avant qu'on les lui procurât, mais plus d'un an avant sa mort il s'étoit mis entre les mains d'un capucin, & d'ailleurs je ne crois pas qu'il ait jamais été profond ni ferme dans aucuns principes. Je crois donc tout simplement qu'après avoir joui de la petite gloire d'esprit fort pendant sa vie, il a voulu à sa

mort jouir des ressources & des espérances du chrétien. Et *Voltaire* mourra de même & je ne l'en estime pas davantage.“

La prédiction à l'égard de V. n'a pas été justifiée par l'événement. Mais c'est M. de M. qui a voulu être assisté par deux capucins, entre les bras desquels il seroit mort, si les bons pères n'avoient pas été à table, lorsqu'il expira; en sorte que M. *Bernaulli*, à présent Membre ordinaire de l'académie de Berlin, qui n'avoit alors que quinze ans, & qui se tenoit auprès du lit du malade, reçut son dernier soupir. J'ai dit, dans l'article de M. de M. ce que je pensois de sa religion & de sa dévotion.

Ceci me conduit à tirer de la même lettre des considérations sur la nécessité & la nature d'une réforme en fait de religion.

„Je crois bien que nous nous rapprochions fort sur le plan d'une bonne réforme dans la religion. Je pense déjà que ce qu'on appelle *carholicisme*, s'il étoit incompatible avec la sûreté des Rois & le bonheur des

peuples , devroit être aboli , comme ne pouvant être la véritable religion , quoique je pense qu'aujourd'hui en Europe c'est le système le plus consistant. Je pense comme vous , que lorsqu'on a voulu réformer , ce ne devoit pas être en arrachant quelques branches qui ont laissé l'arbre difforme & peu affermi : mais je ne sçai s'il auroit suffi d'étré-
ter l'arbre , & s'il n'auroit pas fallu aller jusqu'à la racine. Je sens pourtant comme vous le péril de faire un peuple philosophe ; mais on aura beau faire ; jamais un peuple ne fera philosophe ; & à quelque simplicité qu'on ait réduit le système , les désirs & les craintes feront bientôt reparoître les anges & les démons. Il ne peut y avoir de durable que le système qui défend de raisonner. Si l'on admet une réforme , il faudra toujours de temps en temps réformer ; le système de la religion étant en cela semblable au système du monde qui de temps en temps a besoin d'être réparé. Cependant une bonne réforme pourroit mettre la religion en état de servir

long-temps au bonheur des hommes : mais ce ne seroit pas un moine, ni un curé de village qui seroient capables de cet ouvrage : ce seroit une assemblée des plus grands esprits du siècle, qui, après bien des années, seroit peut-être un bon catéchisme. Le plan seroit plus complet, s'il renfermoit les loix humaines avec les loix divines ; & qu'on ne crût point qu'il y ait pour régler les devoirs des hommes envers Dieu une autre raison que celle qui doit régler les devoirs auxquels ils sont obligés les uns à l'égard des autres. Ce seroit là l'ouvrage le plus grand & le plus utile qui puisse être fait par les hommes & pour les hommes. Notre monarque est le seul prince de la chrétienté, qui par son grand génie & son ame dégagée de toute superstition eût pu en former & faire exécuter le projet ; & je l'aurois mieux aimé que la conquête de la Silésie."

Il y a dans tout cela bien des notions confuses & des vues chimériques. L'assemblée des notables en fait d'esprit & de savoir seroit

un sabbat, un coupe-gorge. Le Roi de Prusse réformateur ! Il a été plus sage ; il a été tolérant. Un degré de sagesse supérieur encore auroit peut être été de ne pas afficher si décidément son éloignement, son mépris pour la religion.

Si après plus de trente-trois ans écoulés depuis cette correspondance, temps que je n'ai pas passé sans réfléchir, & au bout duquel je ne trouve aucun affoiblissement dans mes facultés intellectuelles, on me demandoit un *conclusum*. je dirois : *laissez aller le monde comme il va*. Dans quelque contrée que vous viviez, quelque religion que vous ayez succée avec le lait, vivez en honnête homme, & que vos deux grands articles, sinon de foi, au moins de pratique soient la *bienveillance* & la *bienfaisance*. Si après cela, comme l'a dit l'abbé Regnier,

L'important de tout

Est le gîte au bout.

Ce gîte ne doit pas causer un moment d'inquiétude à quiconque a bien vécu.

M. l'abbé Trublet ayant été reçu à l'académie françoise le 13 d'août 1761, & les discours prononcés à cette réception ayant été imprimés, il consulta ses amis, s'il lui convenoit d'envoyer ces discours à M. de Voltaire, après les procédés de celui-ci à son égard. L'affirmative ayant prévalu, & l'abbé probablement espérant de se mettre par là désormais à l'abri des sarcasmes du poëte, il fit cet envoi qu'il accompagna d'une lettre fort courte dont il me manda qu'il n'avoit pas gardé de minute. Elle lui valut une très ample réponse, dont il m'envoya d'abord copie. Je ne me rappelle pas qu'elle ait été imprimée, & je vais la mettre ici, parce qu'on y voit tout le talent qu'avoit V. de dorer la pointe des flèches les plus aigues. L'amour propre de T. en fut la dupe, & il prit à la lettre tout ce qui portoit l'empreinte la plus marquée de l'ironie. En me l'envoyant il y joignit des notes que je placerai au bas du texte.

au château de Ferney,

le 27 août 1761.

www.libtool.com/en

Votre lettre & votre procédé généreux, Monsieur, font des preuves que vous n'êtes pas mon ennemi, & votre livre vous faisoit soupçonner de l'être. J'aime bien mieux en croire votre lettre que votre livre. Vous avez imprimé que je vous faisois bailler *),

*) Ceci a rapport à ce qu'on lit dans le tome IV des *essais de littérature & de morale*, Chap. de la *poésie & des poètes*, p. 232, voici le passage entier.

Le *télémaque* est encore plus lu que la *henriade*, non qu'il vaille mieux, mais il est en prose.

La *henriade* en est plus belle, plus admirable, plus étonnante, d'être en vers: le *télémaque* en est plus agréable d'être en prose.

On a osé dire de la *henriade*, & on l'a dit sans malignité. *Je ne sais pourquoi je baille en la lisant.*

On a encore appliqué à ce poème ce mot de la *Bruyere* sur l'opéra: *je ne sais comment l'opéra avec une musique si parfaite & une*

& moi j'ai laissé imprimer que je me mettois à rire. Il résulte de tout cela que vous êtes difficile à amuser, & que je suis un mauvais plaisant; mais enfin, en baillant & en riant, vous voilà mon confrère, & il faut tout oublier, en bons chrétiens & en bons académiciens.

*dépense toute royale a pu réussir à m'ennuyer ;
& l'on a dit : je ne sai pas comme la henriade ,
avec une poésie & une versification si parfaites ,
a pu réussir à m'ennuyer.*

Ce n'est pas le poète qui ennuye & fait
bailler dans la *henriade* : c'est la poésie, ou
plutôt les vers.

Ce ne sont pas les François qui n'ont point
la tête épique, comme le disoit M. de Malezien
à M. de Voltaire : c'est notre versification qui
n'est point épique, parce qu'étant d'une part
très difficile, & de l'autre ennuyeuse à la lon-
gue, du moins dans les vers alexandrins, par
l'uniformité de la mesure & le retour des mê-
mes rimes, elle n'est pas propre aux longs
ouvrages.

Je suis fort content, Monsieur, de votre harangue & très reconnoissant de la bonté, que vous avez eue de me l'envoyer. A l'égard de votre lettre, *nardi parvus onyx eliciet cadum* *). Pardon de vous citer Horace, que vos Héros, Mrs. de Fontenelle & de la Motte ne citoient gueres. Je suis obligé de vous dire en conscience que je ne suis pas né plus malin que vous, & que dans le fonds je suis bon homme. Il est vrai qu'ayant fait réflexion depuis quelques années qu'on ne gaignoit rien à l'être, je me suis mis à être un peu gai, parce qu'on m'a dit que cela étoit bon pour la santé. D'ailleurs je ne me suis pas cru assez important, assez considérable, pour dédaigner toujours certains illustres ennemis qui m'ont attaqué personnellement pendant une quarantaine d'années, & qui les uns après les autres ont essayé de m'accabler, comme si je leur avois disputé un évêché ou une place de Fermier-général. C'est donc par

*) Lib. IV. od. 12. *ad virgilium*.

pure modestie que je leur ai enfin donné sur les doigts. Je me suis cru précisément à leur niveau: *Et in arenam cum aequalibus descendi*, comme dit Cicéron.

Croyez, Monsieur, que je fais une grande différence entre vous & eux; mais je me souviens que mes rivaux & moi, quand j'étois à Paris, nous étions tous fort peu de chose, de pauvres écoliers du siècle de Louis XIV, les uns en vers, les autres en prose, quelques uns moitié prose, moitié vers, du nombre desquels j'avois l'honneur d'être, infatigables auteurs de pièces médiocres, grands compositeurs de riens, pesant gravement des oeufs de mouche dans des balances de toile d'araignée. Je n'ai presque vu que de la petite charlatanerie. Je sens parfaitement la valeur de ce néant, comme je sens également le néant de tout le reste. J'imité le *Vejanus* d'Horace.

Vejanus armis
www.libvni.com.cn

*Herculis ad postem fixis, latet abditus agro *)*.

C'est de cette retraite que je vous dis très sincèrement, Monsieur, que je trouve des choses utiles & agréables dans tout ce que vous avez fait; que je vous pardonne cordialement de m'avoir pincé, que je suis fâché de vous avoir donné quelques coups d'épingle, que bonhommie vaut mieux que raillerie, que votre procédé me désarme pour jamais, & que je suis, Monsieur, mon cher confrère, de tout mon cœur, avec une véritable estime, & sans compliment, comme si de rien n'étoit,

votre très-humble & très-obéissant
serviteur,

Voltaire.

*) Lib. epist. I, ep. 4. Les citations avec leurs indications sont de V. Puérile, ostentation d'une érudition très superficielle.

La bonhomie étoit toute du côté de l'abbé, qui fit d'abord la réponse suivante.

Paris ,
ce 10 mai 1761.

Mille grâces, Monsieur, & très illustre confrère, de la réponse dont vous m'avez honoré. Elle est aussi ingénieuse qu'obligante, & ce qui vaut bien mieux encore, elle est très gaie. C'est la preuve de votre bonne santé, la seule chose qui vous reste à prouver. Puissiez-vous la conserver longtemps, & avec elle tous les agrémens & tout le feu de votre génie ! C'est le vœu de vos ennemis mêmes, & s'ils n'aiment pas votre personne, ils aiment vos ouvrages. Il n'y a point d'exception là dessus, & malheur à ceux qu'il faudroit excepter.

Pour

Pour moi j'aime tout, les écrits & l'auteur, & je suis avec autant d'attachement que d'estime, Monsieur, & très illustre confrère,

votre très-humble & très-obéissant
serviteur,

Trublet.

Ces lettres excitent véritablement l'indignation d'un côté & la pitié de l'autre. Je ne pus m'empêcher de marquer à l'abbé ce que je pensois de la lettre de V. ; mais il ne voulut pas être détrompé, ou le paroître.

M. H E L V E T I U S.

Avant que d'en venir à celui qui doit faire le sujet de cet article, je remonte à son bisayeul, le hasard me faisant rencontrer une anecdote qui le concerne, dans l'ouvrage périodique intitulé *cahiers de lecture*, décembre 1787, p. 349.

JEAN FRÉDÉRIC HELVETIUS, premier médecin de Prince d'Orange, ayeul de celui qui a été premier médecin de la Reine de France, avoit écrit contre la poudre de sympathie du chevalier *Digby*, & dans cet écrit avoit formé des doutes sur la possibilité de la transmutation des métaux. Le 17 décembre 1766, un inconnu vint lui faire visite à la Haye, & lui dit qu'il ne pouvoit décrire la

poudre de projection, sans avoir lu les ouvrages hermétiques, & appris par eux à la connoître. Il ouvrit en même tems une petite boîte d'ivoire, lui montra un morceau très pesant d'une couleur métallique de soufre & friable, en ajoutant qu'il y avoit là de quoi faire vingt tonnes d'or. M. *Helvetius* lui en demanda la grosseur seulement d'un grain de millet, avec lequel il fit lui-même la transmutation sur du plomb, qui fut converti en or extrêmement pur. Aussi se hâta-t-il de retracter tout ce qu'il avoit écrit contre les adeptes, en publiant l'ouvrage intitulé: *vitulus aureus*, où il raconte dans le plus grand détail le fait dont on vient de lire l'abrégé.

ADRIEN HELVETIUS, fils, du précédent, après avoir été reçu docteur en médecine en Hollande, vint à Paris, sans aucun dessein de s'y fixer, & pour y voir les objets les plus dignes de son attention. Il régnoit alors

une dysenterie épidémique : quelques guérisons qu'il opéra firent que tous les malades eurent recours à lui & qu'ils en réchapèrent tous. Louis XIV instruit de ces succès, & connoissant l'importance d'un semblable spécifique pour ses armées, acheta le secret d'*Helvetius* pour mille louis. Depuis lors ce ne fut plus un secret, & l'on sçut que l'*typhacacuanha* possédoit cette vertu. *Helvetius* demeura en France, devint inspecteur-général des hôpitaux de Flandres, & dans la suite médecin du Duc d'Orléans, régent du royaume. Il mourut en 1721, âgé de 65 ans.

JEAN CLAUDE HELVETIUS, son fils, fut conseiller d'état, premier médecin de la Reine, inspecteur-général des hôpitaux militaires, membre de l'académie des sciences de Paris, & de plusieurs autres. Il fut agrégé à celle de Berlin le 28 d'août 1754, & mourut en 1755 à 70 ans. Il étoit aussi re-

spectable par ses vertus que par ses connoissances.

Il adressa un de ses ouvrages à notre académie en 1753, & insinua le desir qu'il auroit d'y être agréé. Je fus chargé de lui répondre en conséquence : sur quoi il m'écrivit la lettre suivante.

„Monsieur, je ne puis assez vous remercier de votre bonté & de votre attention. Votre académie est trop illustre & répand trop de lumière dans toutes les sciences pour que tous ceux qui les cultivent ne lui doivent rendre leurs hommages dans toutes les occasions qui se présentent. C'est dans cette vue seule que j'ay pris la liberté d'offrir cet ouvrage à votre académie, je m'estimerois fort heureux s'il pouvoit mériter son suffrage & le vôtre, & je me croirois fort honoré si je pouvois mériter un jour d'être associé à un corps aussi célèbre.

Je ferai ce que vous me marquez ; j'écrirai à M. de Maupertuis, si je ne puis pas le

voir avant qu'il parte pour St. Malo; car il est encore ici, mais sur son départ.

Je vous remercie d'avance de l'honneur que vous voulez bien me faire en parlant de mon ouvrage dans la *bibliothèque impartiale*: oserois-je vous prier de me faire savoir dans quelle ville elle s'imprime, car cet ouvrage n'est pas connu ici autant qu'il le devrait être, & je veux écrire à l'imprimeur de Hollande pour qu'il me l'envoie toutes les fois qu'il paroît. Je ne doute pas qu'il n'y ait beaucoup de choses instructives, & principalement celles que vous voulez bien y insérer. Je suis avec l'estime la plus singulière & l'attachement le plus respectueux &c.

J. Helvetius.

à Versailles,
ce 16 août 1753.

L'aggrégation de M. Helvetius n'eut lieu que le 28 d'août, 1754. Voici sa lettre de remerciement.

Monfieur,

Je ne puis trouver de termes pour marquer à votre illustre académie ma vive & respectueuse reconnoissance. Sa bonté ne m'a veu glé pas, & ne me fait point penser que je sois digne de l'honneur qu'elle m'a fait : elle m'avertit que je dois redoubler mon travail afin de m'en rendre digne.

Je n'ai point encore pu avoir la bibliothèque impartiale, quoique je l'aye demandée à nos libraires, mais je me suis adressé à un libraire de Strasbourg, qui a promis de me la faire venir,

Je vous remercie d'avance de l'extrait que vous avez bien voulu faire ; mais je crains qu'il ne soit trop flatteur ; il m'excitera à redoubler mes soins pour mériter votre estime que je souhaite ardemment. Je suis &c.

J. Helverius.

à Versailles,
ce 10 septembre, 1754.

CLAUDE ADRIEN HELVETIUS, fils du précédent né en 1715, mort en 1771, est également connu par les excellentes qualités de son cœur, & par l'imprudence qu'il eût de troubler le repos de sa vie, en publiant un ouvrage, qui ne méritoit pas assurément ce sacrifice, où les vérités, s'il y en a, sont présentées sous un faux point de vue, & accompagnées de trivialités & de sarcasmes indécents. Il fut agrégé à l'académie de Berlin, le 5 de janvier, 1754, je le lui notifiai, & il me fit la réponse suivante.

Monsieur,

Je sens tout l'honneur que me fait l'académie en voulant bien me placer au nombre de ses associés. S'il est dans le monde un bien desirable, c'est l'estime des hommes illustres qui la composent, c'est la faveur de l'Auguste protecteur sous les loix desquels ils vivent. Je ne me flattois pas que mes foibles talens eussent mérité l'attention de

l'académie & de sa majesté. Mais elle ne dédaigne rien, parce qu'elle suffit à tout, parce que tout est également présent à ses yeux. Quelque éblouissant que sont l'éclat des talens des ministres & des généraux qu'elle forme, il ne lui cache point le mérite presque ignoré de l'homme de lettres qui n'est pas même né sous sa domination. Le choix d'un tel monarque, celui de l'académie, légitimeroient les prétensions de l'orgueil le plus grand; ils me donnent le droit de penser favorablement de moi. On sçait trop combien ce droit est agréable & cher à notre amour propre, pour ignorer qu'en cet état notre plaisir devient la mesure de notre reconnoissance. La mienne est infinie. En vous priant, Monsieur, de vouloir bien en assurer l'académie, qu'il me soit permis de vous remercier en particulier de l'estime que vous me témoignez, & de vous dire combien j'en suis flatté. Vos ouvrages, la place que vous occupez dans l'académie, le souverain qui vous y a nommé, font assez votre

éloge. Je fais le mien, en vous disant que je crois sentir une partie de votre mérite.

Je suis avec les sentimens de la reconnaissance la plus vive & la plus respectueuse, &c.

Helvetius.

à Paris,
le 23 janvier 1764.

En 1765, M. *Helvetius* vint à Berlin. L'auteur de l'*essai sur sa vie & ses ouvrages* qui est à la tête de l'édition des Deux-Ponts de 1784, raconte ainsi ce voyage. „Il céda l'année suivante aux instances du Roi & de plusieurs Princes qui depuis long-tems l'invitoient à faire un voyage en Allemagne. Depuis qu'on savoit qu'il pouvoit se déterminer à voyager, les instances devenoient plus vives; & il partit à la fin de l'hiver de 1765. Il étoit pressé de se rendre à Berlin & de voir un grand homme. Le Roi de Prusse voulut le loger & ne permit pas qu'il eût une autre table que la sienne. Il l'entretint souvent &

prit pour sa personne & son caractère l'estime qu'il avoit pour son esprit. Il fut accueilli avec la même considération chez plusieurs Princes d'Allemagne, & surtout à Gotha.

En effet M. *Helvetius* séjourna à Potsdam chez le Roi jusqu'au 18 de mai.

Le 20 je fus invité à souper chez Messieurs les deux Princes de Brunswick (*Frédéric & Adolphe* alors vivant), avec Mrs. *Helvetius, Euler, Marggraf, de Cart, Mérian, Toussaint, Lambert, de Castillon, de Beaufobre, Bernoulli & Thiebault*. Le lendemain 21, M. *Helvetius* me rendit visite avec un de M^{rs}. les comtes de *Podewils*; qui avoit fait sa connoissance à Paris. Le 22 je voulus le voir à son auberge, (la ville de Paris), & je ne le trouvai pas. Le 23, je lui écrivis un billet pour lui offrir à dîner chez moi, en le laissant maître du jour. Il accepta pour le 27, & j'invitai avec lui Mrs. *Euler*, le pere & fils, *Toussaint & Thiebault*. Je lui trouvai l'air tout-à-fait blasé, les yeux éteints, la bouche un peu béante, le teint

livide, avec beaucoup d'indices de chagrin & d'humeur, sans qu'il y eût pourtant rien qui dérogeât aux loix de la politesse. Je n'entendis sortir de sa bouche aucun trait saillant, mais il fit quelques récits bien exprimés. Il témoigna de l'aigreur & du ressentiment contre M. de Maupertuis, l'abbé Trublet &c. Cela ne fit pas un repas fort gai. Avant qu'on se mit à table, je l'avois tiré à part pour lui recommander un parent qui étoit employé dans les fermes en France. Il me dit : *je veux bien vous confier une chose qui ne tardera pas à être connue, mais qui ne l'est pas encore, c'est que vous allez avoir des fermes dans votre pays ; & qu'ainsi ce que vous pouvez faire de mieux, c'est d'y appeller votre parent.* Cela prouve assez, ce me semble, que ç'avoit été le motif de son voyage. On l'accusa d'avoir dit au Roi, que les paysans des villages par où il avoit passé, lui sembloient trop à leur aise ; mais je ne l'ai jamais cru capable de ce propos, tant à cause de son caractère humain & bienfaisant, que

parce que cela n'étoit rien moins que vrai, à moins qu'il ne les eût comparés aux paysans de France. Tel est le souvenir que j'ai conservé de son voyage; phénomène rapide, comme tant d'autres dont j'ai été témoin, mais dont les suites ont pourtant été longues & fâcheuses. M. H. partit au commencement de juin.

M. le Chevalier
DE JAUCOURT.

Il fut agrégé à l'académie en même temps que M. *Helvetius*. J'en ai toujours eu l'idée la plus avantageuse; & lors que M. *d'Alembert* étant ici, me fit entendre qu'il n'accepteroit pas la présidence de notre académie, je lui témoignai le desir qu'elle fût conférée à M. *de Jaucourt*.

Voici sa lettre d'aggrégation, je n'ai point eu d'autre relation avec lui. Il est mort en 1780.

à Paris. . .

le 7 février 1764.

„Je vous rends, Monsieur, des remerciemens particuliers pour la lettre dont vous

m'avez honoré le 12 du mois dernier; & quoique je n'aye qu'un filet de voix, je m'efforce de le mêler à basses notes à vos concerts en l'honneur du protecteur de l'académie de Prusse. Tout éclairé que vous êtes, il vous seroit bien difficile d'en trouver un autre dans le monde qui fût comme lui, beau génie, savant, poëte, historien. Mais si tenant les rênes d'un empire, il étoit encore à la fois le législateur, le défenseur, le général, l'oeconome & le philosophe de sa nation, un tel mortel seroit un prodige du dix-huitième siècle. Cet homme miraculeux que vous approchez de près, & que vous avez sous vos yeux, est donc condamné à une renommée éternelle.

Puissiez-vous jouir longues années du bonheur de l'avoir pour maître, vous, Monsieur, surtout, qui sous ses auspices, cultivez les lettres avec tant d'honneur & de célébrité; c'est un bel avantage & qui doit vous les rendre plus délicieuses; mais quant

à moi, ce fera toujours assez *moestas agitare*
inglorius arres. Accordez moi cependant,
Monfieur, la continuation de votre bienveil-
lance. Je la mérite par le cas infini que j'en
fais, par ma vive reconnoiffance & par le
parfait dévouement; &c.

Le chevalier de Faucourt

M. DE LA CONDAMINE.

J'ai dit ci-dessus qu'on pourroit un jour tirer de ma correspondance toutes les lettres qu'il m'a écrites, & qui formeroient, à ce que je crois, un recueil intéressant. Mais, ayant aussi fait mention de la lettre où il me communiquoit un projet de pacification, que je fis mettre sous les yeux du Roi de Prusse, & de ce que ce monarque me fit dire à cette occasion, ces morceaux ne paroissent assez intéressans pour lui donner place ici. La lettre de *M. de la Condamine* étoit de Livri près Paris, le 19 janvier, 1760.

- - - - „S'il ne convient pas à votre correspondance de rouler dans les circonstances présentes sur des réflexions politiques, qui pourroient se ressentir des préjugés nationaux, au moins est-il toujours permis, décent & convenable de faire des vœux pour

la paix. Me feroit-il aussi permis de vous demander tout simplement, si un certain plan de pacification, vrai roman politique, mais qui n'est pas sans mérite, & dont-j'ai entendu le projet il y a plus d'un an, est parvenu jusqu'à vous. Je commence par vous prévenir qu'il ne feroit pas du goût des protestans zélés, mais d'ailleurs il concilieroit presque tous les intérêts des puissances belligérantes, feroit honneur à l'humanité, & feroit très glorieux à S. M. prussienne.

Le gouvernement de Pologne, sa constitution, sa manière de faire les élections, de tenir les diètes, est si absurde qu'elle ne peut subsister. Il faut tôt ou tard que cette constitution change. Ne vaudroit-il pas mieux que ce changement nécessaire fût l'ouvrage de la raison & de la politique que celui d'une révolution funeste que le temps amènera tôt ou tard? Ne vaudroit-il pas mieux que tous les Princes de l'Europe s'accordassent pour remédier au principe du mal? En voici le moyen, qui procureroit en même temps la paix à l'Europe. Il faudroit rendre le royau-

me de Pologne héréditaire, & en assurer la possession à S. M. prussienne & à sa maison, aux conditions suivantes, où tout le monde trouveroit ses avantages, hors quelques grands de Pologne parmi lesquels votre monarque a bien des partisans qui y trouveroient aussi leur compte. La Silésie, la vraie cause de la guerre, retourneroit à l'impératrice Reine; la Saxe feroit restituée comme de raison à son souverain, qui abdiqueroit la couronne de Pologne, en conservant le titre de majesté, & on le dédommageroit d'une partie de sa perte par la cession des districts du Brandebourg les plus à sa bienfaisance, je n'ose dire, par le duché de Magdebourg: mais on n'acquiert pas un nouveau royaume pour rien. La Poméranie retourneroit à la Suède. Pour obtenir le concours de la Russie, la puissance la plus jalouse après l'Autriche de l'accroissement de celle de la maison de Brandebourg, il faudroit bien lui faire quelques avantages par la cession d'une partie au moins de la Prusse royale, Koenigs-

berg &c. Les états éloignés de S. M. Prussienne, à l'Ouest de l'Allemagne, Cleves, Juliers, Embden, feroient, les deux premiers à la convention du Landgrave de Hesse qui aspire à la dignité d'électeur; Embden à celle de l'électeur de Hannover. Pour la France, elle seroit trop heureuse de ne rien donner après une guerre aussi malheureuse pour elle. Tout cela est sujet à réforme, mais vous voyez le projet en gros. S. M. Pr. resteroit Roi de Prusse, électeur de Brandebourg, avec la partie de ses états confinante à la Pologne jusqu'à Berlin & son territoire; il y joindroit le royaume de Pologne devenu héréditaire; il doit être rassasié de lauriers, & il lui resteroit une ample moisson de gloire d'un autre genre, en s'occupant uniquement à faire fleurir les arts & le commerce en Pologne, à cultiver ce royaume si fertile, à policer ses nouveaux sujets, en rendant la liberté à ce peuple, qui, à la honte de l'Europe, est encore esclave, & à s'ouvrir par cela seul une nouvelle route à l'immor-

talité. Je conçois les difficultés qu'on peut opposer à ce projet; mais en est-il, qui, dans l'état présent des choses, puisse concilier des intérêts si opposés, à l'avantage de toutes les parties contractantes? C'est là sûrement le motif le plus pressant; & quand le bien de l'humanité en général, celui de la Pologne en particulier, l'épargne du sang-humain qui reste à verser pour terminer cette guerre, une ligue défensive entre l'Autriche la Pologne & la Russie, pour servir de barrière à l'Europe chrétienne contre les Turcs; quand ce ne seroient pas là les vrais motifs déterminans des parties, ce sont au moins les plus nobles prétextes à prendre pour un plan de pacification où chacun trouve son intérêt. Sans cela la ruine totale d'un des deux partis peut seule faire accepter pour le moment une paix qui ne dureroit qu'autant que son impuissance à renouveler la guerre.

Voici présentement ce que m'écrivit le secrétaire des commandemens du Roi, de Freyberg, le 8 mars, 1760.

„Depuis ma lettre écrite, j'ai été chez S. M. Je lui dis que j'avois une lettre de M. de la Condamine sur un plan de pacification, & qu'elle vous étoit adressée; que vous aviez cru devoir me la communiquer. *Lisez la route*, dit le Roi. Je l'ai lue d'un bout à l'autre, sans en omettre une seule syllabe. On parut content de la lettre: ainsi, Monsieur, quand vous aurez des nouvelles à me communiquer, littéraires & autres, j'en ferai usage, comme de la lettre de M. de la Condamine. Ce doit être un excellent homme que cet académicien.

Ensuite dans une apostille séparée.

„Je vous écris ce petit billet pour vous dire que S. M. m'ordonne de vous marquer, que le plan de pacification ne pourroit pas avoir lieu, qu'il occasionneroit de plus grands malheurs encore, & que d'ailleurs, quoiqu'on eût mauvaise opinion de sa croyance, elle ne voudroit pas renoncer à la foi. Voilà ce qu'elle me dit encoré le lendemain.

M. le Comte
FRANÇOIS ALGAROTTI.
né à Venise le 11 de decembre 1712,
& mort à Pise, le 3 mai 1764.

L'abbé *Michelessi* a écrit en Italien les mémoires de sa vie, imprimés à Venise en 1770. On a imprimé à Berlin une traduction françoise de ses oeuvres, & il s'en est fait diverses éditions en Italien.

Je vis pour la première fois le comte *Algarotti* chez M. *Jordan* le 31 de juillet 1740. Ce fut lui, & non le marquis d'*Argens*, qui accompagna le Roi en Prusse, lorsqu'il alla recevoir l'hommage à Königsberg. Le monarque & le comte étoient tête-à-tête dans la même voiture. Ce n'est point dans cette occasion qu'il a été question de savoir si

Louis XV. représentoit bien. Cette idée de représentation n'a jamais été applicable à Louis XV. qui ne s'en piquoit pas. Mais on sçait à quel point Louis XIV se plaisoit à imposer, non seulement par la splendeur de tout ce qui l'environnoit, mais surtout par son extérieur & sa figure. Comme on l'exaltoit à cet égard dans une conversation avec FRÉDÉRIC II, c'est alors qu'il dit : *représentoit-il mieux que Baron?* Les mêmes mots déplacés & dénaturés n'ont plus ni sel, ni grâce.

Le comte *Algarotti* s'est toujours soutenu à la cour de Prusse par une conduite sage & par cette politique qui fait le fort de la nation, mais qui étoit exempte de toute fausseté. Sa personne étoit aimable & sa conversation spirituelle. Il m'a donné des marques d'estime & d'affection qui ne se sont jamais démenties, & il est le seul des savans & en même-temps courtisans d'alors à qui je puisse rendre ce témoignage. Il venoit souvent chez moi, lorsqu'il faisoit son séjour

à Berlin; & depuis son départ, il m'a écrit très fréquemment. Je donnerai un échantillon de sa correspondance, comme j'ai fait à l'égard d'autres illustres dans les articles précédens.

à Boulogne,
ce 23 février 1760.

Monsieur,

Je me flatte que vous aurez reçu à l'heure qu'il est ma lettre imprimée, dans laquelle je dis la plus petite partie de ce que je devois dire d'un homme qui fait, comme vous, tant d'honneur aux lettres & aux mœurs. M. *Zanotti* vient de recevoir une lettre de M. *Birch*, par laquelle il lui mande qu'il est agrégé à la société royale. Je vous en fais, Monsieur, les plus vifs remerciemens, & de sa part aussi. C'est vous de qui il reconnoit tenir cette grâce-là. Il est vrai que vous avez recommandé à la société un sujet qui en étoit digne. C'est pourquoi je vous prie de

vouloir bien ajouter une seconde grâce à la première; c'est de le faire recevoir à votre académie. Son oncle *M. François Zanotti*, qui est secrétaire de l'institut; & dont vous connoissez tout le mérite par les actes de l'académie qu'il vous a envoyés, mérite bien d'en être aussi, & vous le ferez recevoir sans doute. Oserois-je ajouter à ces deux sujets un troisième, qu'il le mérite bien aussi? C'est *M. Caldani*, professeur d'anatomie à Boulogne. Je ne connois point de plus habile anatomicien que lui. Il a fait dernièrement des leçons publiques d'anatomie avec un applaudissement dont il n'y a point d'exemple. Il est le plus grand défenseur des découvertes de *M. Haller*. Il a même publié des ouvrages sur cela que vous aurez vu traduits en François dans les recueils de *M. Haller* même. Voilà bien des candidats. Mais ils feront plus d'honneur à l'académie que *M. Roncalli* *), que je n'aurois jamais prévu

*) *M. le comte de Roncalli*, président du collège de médecine à *Brescia*, avoit été agrégé

capable d'écrire contre l'inoculation. Pour celui-là j'ai été poussé à le recommander. Ceux-ci, je les propose *motu proprio*, pour l'honneur de l'académie même. Je vous prie de vouloir bien solliciter pour cela de ma part M. Euler, & M. le comte de Redern, à qui je fais les plus humbles complimens, & à tous ceux qu'il faudra pour cela.

Je viens de recevoir une lettre pour vous d'un academicien qui a aussi fait honneur à l'académie; je vous l'envoie. J'envoie à Venise trois exemplaires du livre qui est destiné pour vous; ils partiront la semaine prochaine pour Augsbourg à l'adresse de M. Gullmann, qui prendra soin de vous les faire tenir.

J'ai lu dans les nouvelles publiques que vous avez prononcé l'éloge de M. de Maupertuis: je me flatte que vous voudrez bien

à l'académie le 3 de juillet 1755. Mrs. François & Eustache Zanotti & M. Caldani furent reçus le 3 d'octobre 1760.

me l'envoyer. Est-ce que M. de Fouchy fera aussi un éloge en France? Avait-il été remis dans le catalogue des académiciens de Paris avant sa mort?

Aurons - nous bientôt un nouveau président? C'est-à-dire aurons - nous bientôt la paix? Car je crois bien que l'un n'ira pas sans l'autre. Je souhaite, pour l'honneur de l'académie que le président soit tel qu'il s'entende bien avec le secrétaire.

Conservez-moi votre précieuse amitié, & soyez persuadé de tous les sentimens avec lesquels j'ai l'honneur d'être,

Monsieur,

votre très-humble & très-obéissant
serviteur,

Algarotti.

M. DE LA BEAUMELLE.

Je ne mets point ici son article pour rappeler tous ses démêlés avec *M. de Voltaire*. Je veux indiquer seulement son passage à Berlin. Il y commit plusieurs étourderies qui donnèrent beau jeu à *Voltaire* pour l'insulter. Sa physionomie étoit revetante; elle exprimoit bien & l'on ne peut pas dire qu'il ait eu le dessous dans ses écrits polémiques contre V. Il opposoit à de perpétuelles injures des railleries tranchantes qui redoubloient les fureurs de son antagoniste. C'étoit à-peu-près le cas de *Fréron*. Il vint à Berlin vers la fin de 1751, je reçus sa visite le 14 de janvier 1752; & je me trouvai ensuite avec lui à divers repas, la plupart

chez M. le conseiller privé d'*Arnim*, fils & père des deux ministres d'état de ce nom. Il y avoit aussi alors un M. *Ward*, chargé de quelque commission de l'Espagne qui nous invita avec d'autres, entre lesquels je me rappelle M. l'écuyer de *Brand*.

Après avoir quitté l'Allemagne, il se retira dans les provinces méridionales de France, où, ayant appris la mort de M. de *Maupertuis*, il m'écrivit pour me demander des matériaux qu'il pût employer à la composition de son éloge. Je ne crus pas qu'il fût de la prudence de lui en fournir; & m'étant excusé le mieux que je pus, je reçus de sa part une lettre que je placerai ici, comme un échantillon de sa correspondance.

De Toulouse,
le 3 avril 1763.

Monsieur,

Je ne reçus qu'hier votre lettre du 27 d'octobre. M. de la *Condamine* qui est très

exact, me l'a expédiée de Paris le 20 du passé. Je suis très fâché de ce retardement : on ne peut recevoir trop tôt ce qui vient de vous. Votre commerce est propre à m'instruire comme à m'honorer ; & je vais vous prouver combien je serois ravi de le cultiver.

J'ai lu avec beaucoup de plaisir votre imprimé ; & j'attens avec une extrême impatience votre éloge de *M. de Maupertuis*. *M. de la Condamine* me l'annonce en termes qui me décourageroient du mien, si je n'étois accoutumé à me voir inférieur à tous les grands hommes. Il m'écrit que personne ne le louera plus affectueusement.

J'ai lu votre lettre à *Madame de Calonges*, *Sapho octogénaire*, mais qui n'a jamais eu de *Phaon*, l'ainée de *Montesquieu* & de *Maupertuis* ; l'unique & digne reste du sang de *Calonges*, si noble, si beau, si Huguenot, & du petit nombre des personnes de qualité parmi lesquelles les vérités évangéliques se sont conservées. Elle a été enchantée & des choses & des mots.

J'admire comme elle, votre fermeté au milieu des périls qui vous ont environné & qui vous menacent encore. Comment pouvez-vous écrire dans des temps où il est si difficile de penser ? Il faut que vous ayez autant de courage que d'esprit.

Pour moi, j'ai suspendu l'édition de mon Tacite, depuis nos derniers malheurs. Qui me liroit, tandis qu'on n'est occupé que des gazettes ? Qui m'achèteroit, tandis que les plus riches sont réduits au pour nécessaire. Tous les effets royaux tombent tous les jours ; & j'y ai déjà perdu douze mille francs. Si la guerre continue, je me vois dépouillé de la médiocre fortune que je m'étois faite.

Tous les mois on nous promet la paix, & tous les mois nous sommes, ou menacés, ou accablés d'un nouvel impôt. Nous crions toujours que nous ne pouvons le payer, & nous le payons pourtant. C'est quelque chose d'inconcevable que les ressources de ce royaume. Mon Dieu ! quel malheur pour l'Europe si votre Roi en avoit un pareil !

Nous

Nous avons enfin les oeuvres du philosophe de Sans-souci. Qu'il y a de belles choses! Qu'il y en a de scandaleuses! Qu'il y en a d'inégales! Si je n'étois dans la plus sainte des semaines, je dirois que l'Apollon du philosophe de Sans-souci couche trop souvent avec la muse du philosophe des délices.

Ces ouvrages sont propres à irriter contre lui la nation angloise, l'impératrice de Russie, & l'impératrice Reine. Ce n'est point un de ses amis qui l'a publié.

Je ne doute pas qu'il ne jette quelques fleurs sur le tombeau de M. de Mauperruis, quoique le Sr. . . . ne paroisse pas propre à l'y exciter, lui qui le dispoisoit à protéger M. de Mauperruis à son retour.

Votre correspondance avec lui feroit fort curieuse: il parloit librement dans ses lettres, mais je crois que dans celles qu'il vous a écrites, il y auroit bien des choses à supprimer.

Je n'ai pas encore vu le discours de M. de Pompignan à l'académie françoise: mais on écrit de Paris qu'on n'en a pas été content.

S'il étoit ici, il seroit fort sensible à votre admiration pour ses poésies sacrées; c'est son foible & son fort: il y est au dessus de lui-même & au dessous de *Rousseau*. Avez-vous l'examen qu'en a fait le marquis de *Mirabeau*, l'*ami des hommes* & le sien. C'est une pièce singulière, qui prouve jusqu'où peut aller le fanatisme de l'amitié.

M. l'évêque du Puy recevra sûrement avec reconnoissance vos hommages: je ne les lui laisserai pas ignorer. Il n'a pu réconcilier la dévotion avec l'esprit. Il s'occupe à réconcilier les théatins & les feuillants dans l'assemblée du Clergé. C'est ainsi qu'on appelle les évêques qui sont de l'avis de feu *Boyer*, théatin, évêque de Mirepoix, & ceux qui tiennent pour la cour, ayant en perspective la feuille des bénéfices.

Mon éloge funèbre de votre illustre ami ne paroîtra qu'après tous les autres. Je veux qu'il soit le plus complet, puisqu'il ne peut pas être le plus beau.

Je n'ai pas encore vu celui de M. de Trefsan, qui paroît pourtant à Paris, & qu'il m'avoit promis de m'envoyer.

M. l'abbé Trublet travaille aussi; mais il ne se pressera point: sa maxime est: *sat cito, si sat bene.*

J'ai fait en dernier lieu quelques petites poésies dont la plus longue est de vingt vers. J'aurai l'honneur de vous les envoyer, si votre réponse m'apprend que vous continuez quelque ouvrage périodique.

La famille de Bonafous subsiste encore à Toulouse, & celle de Graverol à Nismes *), ainsi que celle de Rapin Thoyras à Montauban. Mais les Graverols ont changé de religion, au moins la plus considérable partie; il y en a actuellement un qui a possédé pendant quelque temps la charge d'avocat-général du Roi à la cour des Monnoyes de Paris.

P 2

*) Ma première épouse appartenoit aux familles Bonafous & Graverol.

Les Rapins sont encore bons Huguenots & ouvertement.
www.libtool.com.cn

A propos de Huguenots, je vous prie, Monsieur, si vous avez occasion d'envoyer quelque chose à Paris de vouloir bien y joindre la brochure de feu M. de Beausobre sur la révocation de l'édit de Nantes. Je vous en aurai une véritable obligation. Je rédige actuellement quelques mémoires sur cette matière, que le ministre avoit agréé que je lui adressasse.

Tout ce qui concerne les protestans de France y est approfondi. Vous avez sans doute vu, Monsieur, avec indignation comment l'abbé de Caveirac les a traités. Je suis bien fâché pour M. l'évêque du Puy qu'il ait un pareil protégé: il n'a pourtant pu encore lui faire donner une pension par l'église de France.

Oserois-je bien vous supplier, Monsieur, de m'envoyer la liste des églises françoises, qu'on appelle les églises de la dispersion? Caveiras assure qu'il ne sortit de France que

cinquante-mille Huguenots avec un louis d'or dans la poche.

Où est actuellement Madame de Maupe-
rui? Elle répondit à toutes mes condoléan-
ces: elle a laissé sans réponse la lettre où je
lui demandois des matériaux pour l'éloge
de son mari. Ce que j'ai reçu de Madame
Magon & de Madame de la Primaie est bien
peu de chose. Je suis perdu, si vous ne ve-
nez à mon secours.

Le petit d'Arnal ne donne point de ses
nouvelles, nous craignons qu'il ne soit mort.

Je suis avec tout le respect possible,

Monsieur,

votre très-humble & très-obéissant
serviteur,

La Beaumelle.

Comme personne ne fournit à M. de la B.
les secours qu'il demandoit, il ne fit point
l'éloge de M. de M. Je l'ai perdu de vue
depuis ce temps-là.

Voici des anecdotes également curieuses & authentiques sur le passage & le séjour de *M. de la Beaumelle* à Gotha, après avoir quitté Berlin. Elles constatent à la vérité les accusations que *Voltaire* a tant répétées, mais on y voit d'un autre côté, que la vengeance de *Voltaire* le poursuivait par tout. L'avidité de *Voltaire* pour obtenir ou plutôt pour mendier des pensions s'y manifeste également. Une autre manœuvre bien singulière dans ce genre, & que je tiens de source, c'est que se rendant ensuite à Munich, il se proposa d'y placer des sommes considérables à un intérêt exorbitant. Pour réussir, il mit tout son art à se rendre agréable à l'électeur, & entr'autres choses, il commença la composition de *Candide*, dont il lisoit les chapitres à ce Prince, à mesure qu'ils étoient faits. Après avoir bien bataillé pour les intérêts qu'il exigeoit, & les avoir obtenus, il trouva tout de suite un prétexte pour s'en aller, laissant-là l'électeur, & emportant ce qu'il avoit fait de *Candide*. C'est ce que m'a

raconté & certifié l'envoyé de Saxe qui étoit alors à la cour de Munich, & qui étoit encore plein de vie, lorsque j'écris ceci. Quel *Micro-mégas* que *Voltaire* dans tout le cours de sa vie; mais toujours *micros* en effet, & jamais *mégas* qu'en apparence! Passons aux lettres que j'ai promises,

à Gotha,

le 1 juillet 1732.

. . . . M. de la Beaumelle est ici depuis plusieurs semaines. L'idée avantageuse qu'il s'étoit faite d'une cour où l'on cultive les sciences & les belles-lettres lui avoit fait espérer d'être bien accueilli; mais la réception qu'on lui a faite n'a pas répondu à ses espérances. La cour qui a cru qu'il ne venoit que pour recevoir un présent, ne s'est pas fort empressée à lui faire politesse; l'étiquette qui règne ici, n'a pas permis qu'on lui accordât ce qu'on accorde ordinairement aux gentils-hommes, de sorte que se voyant

sur un pied équivoque, il a pris le parti de passer la plupart du temps enfermé dans son auberge où il s'occupe continuellement à écrire. Il nous a fait l'honneur de nous venir voir souvent & de nous lire plusieurs morceaux de ses ouvrages, entr'autres de celui qui est intitulé *mes pensées*, qui est écrit assez librement & hardiment, & qui pourroit bien en France faire mettre son auteur à la bastille. Il l'a considérablement augmenté; & il l'auroit bien voulu faire imprimer ici; mais on lui en a refusé la permission, parce qu'il n'a point voulu se soumettre au jugement de quelques censeurs qu'on prétendait lui donner. Il travaille aussi à la vie de Zoroastre & à un recueil des sentimens de ce philosophe. Il dit avoir trouvé dans notre bibliothèque des secours qu'il n'avoit pas trouvés dans celle de Copenhague, ni dans celle de Berlin. Ce qu'il m'en a lu m'a paru bien écrit, mais le style, comme dans tous ses autres ouvrages est épigrammatique, & rempli d'antithèses. Il a aussi deux ou trois

cents lettres de Madame de Maintenon qu'il veut faire imprimer. Je lui ai demandé s'il ne fourniroit point de preuves de leur authenticité, & il m'a répondu que les faits qu'on y liroit & le style même prouveroient suffisamment qu'elles étoient de cette Dame. Il se propose de joindre aux siennes les 60 lettres qu'on imprime en Hollande. Il nous a lu de ses poésies, entr'autres sa tragédie du comte *Julien* qu'il fera représenter dès qu'il arrivera à Paris. Comme c'est un homme à projets, il a conçu celui de donner au public une édition des auteurs classiques françois dans laquelle il ne fera entrer que ce qu'il y a d'excellent, par exemple, quatre des meilleures pièces de *Corneille*, la *Henriade*, &c. &c. Il compte que, si cela lui réussit, cela lui rendra 30000 livres, mais comme il lui faut 4000 écus pour faire les avances, je crains bien que ce projet ne s'en aille en fumée comme tous les autres. Il a présenté à Madame la duchesse le poème de

toire de l'esprit humain. L'auteur a déjà poussé le dernier ouvrage jusqu'au temps de *Charles-quin*, & il en a envoyé le manuscrit à Madame la duchesse. Dans une de ses dernières lettres il a insinué qu'il ne feroit pas fâché d'être attaché à cette cour par quelque pension. Je ne sais ce qu'on lui a répondu, ni ce qu'on lui a envoyé en présent, mais je sais bien qu'on en étoit fort embarrassé.

Gotha,

ce 29 juillet 1753.

- - - Une veuve, nommée *Sch.* . . . qui a fait quelque séjour à Berlin, vient d'être chassée d'une des meilleures maisons de Gotha, où elle étoit sur un excellent pied, pour avoir volé quelques bijoux, & pour s'être conduite comme une misérable qui n'avoit aucun sentiment d'honneur. *M. de la Baumelle* s'est associé à cette avanturière, de

sorte qu'il est parti d'ici avec une mauvaise réputation, très justement méritée. Il a laissé des créanciers qui crient beaucoup contre lui. C'est un homme d'esprit à la vérité, mais qui n'a ni mœurs, ni conduite.

Je viens d'entendre lire des vers de *M. de Voltaire* au cardinal *Querini*, qui m'ont bien fait rire.

Mr. D' A L E M B E R T,
né en 1717, mort le 28 d'octobre 1783.

M. *d'Al.* a tenu un rang distingué parmi les savans illustres de son siècle. M. *de Maupertuis* qui avoit vu son entrée dans le monde, & ses premiers pas dans la carrière qu'il a fournie, m'a dit qu'il étoit extrêmement facétieux, & qu'il amusoit beaucoup les compagnies par le talent de contrefaire. S'il a pris depuis plus de gravité personnelle, il a au moins conservé le caractère facétieux dans ceux de ses écrits qui en étoient susceptibles, & surtout dans les éloges lus dans les assemblées publiques de l'académie des sciences. Il remporta le prix de l'académie de Berlin sur la question des vents, & il lui fut adjugé dans l'assemblée publique de juin 1746, où M.

de *Maupertuis* fut déclaré président. Sa correspondance avec le Roi a duré pendant une longue suite d'années; & le public en jouira dans peu par l'édition qu'on exécute des oeuvres posthumes de FRÉDÉRIC II. Il y a eu quelques temps nubileux dans cette correspondance, mais sans aller jusqu'à la rompre. M. d'*Alembert* montrait trop à tout venant les lettres qu'il recevoit, en donnoit des copies, où même les laissoit transpirer par la voie de l'impression. Il y avoit aussi dans l'encyclopédie des articles où se trouvoient des personnalités qui avoient déplu au Roi; mais elles avoient été mises sur le compte de *Diderot*; ce qui avoit fort prévenu le Roi contre lui.

Lorsque la *France littéraire*, parut pour la première fois, l'ordre alphabétique plaçoit M. d'*Alembert* à la tête. J'étois chez M. de *Maupertuis*, quand il la reçut. En lisant d'*Alembert* (*Jean le Rond*) il dit avec sa vivacité singulière, *Le Rond, le Rond*, pour-

quoi pas le *Quarré*, le *Quarré*. Cela ne demande point d'explication.

Il y eut entre M. d'Alembert & M. Euler des controverfes géométriques poussées jusqu'à l'aigreur. Lorsqu'en 1758 l'académie de Berlin proposa la question: *si la vérité des principes de la statique & de la mécanique est nécessaire, ou contingente*, M. d'Alembert envoya un mémoire au concours. Le prix fut renvoyé jusqu'en 1760, & ne fut point adjugé. Effet de l'*odium geometricum*, qui vaut bien les autres espèces.

J'ai passé une journée de ma vie avec M. d'Alembert. Il vint voir le Roi dans l'été de 1763. Le 14 juillet au matin, je reçus sa visite: il étoit accompagné de M. de Coss & de M. Micheler, négociant chez qui il logeoit. De chez moi nous allâmes chez M. Euler & Marggraf. Pour mettre la journée à profit, je dis à M. Micheler que je viendrois dîner chez lui. M. d'Alembert ne s'ouvrit pas beaucoup en conversation, & si je n'avois pas sçu avec qui j'étois, je l'aurois pris

pour un commis du négociant. Ensuite à l'académie: puis en voiture avec M. *Gleditsch* au jardin botanique. A sept heures nous étions à la porte de Berlin, où M. *d'Alembert* nous quitta pour aller à Charlottenbourg, où étoit le Roi.

Avant ce temps-là & depuis nous avons été en correspondance dans des occasions relatives aux affaires académiques, & j'ai toujours eu sujet de me louer de ses procédés, réservés à la vérité, mais polis. J'ai vu avec peine l'acharnement de quelques critiques contre lui, mais il faut avouer qu'il y donnoit prise par son despotisme académique, & par ses manoeuvres contre la mémoire de J. J. *Rousseau*, dont les zélés partisans prirent feu, surtout depuis *l'éloge de Milord Maréchal*, où il n'y avoit ni justice, ni justice. Je donnerai ici une de ses lettres pour échantillon de notre correspondance.

Mon-

Monfieur,

Vous avez bien voulu me faire offre de services, en voici un que je vous prie de me rendre, s'il est possible. Un de mes amis, M. le chevalier *Turgot*, très versé dans l'histoire naturelle, desireroit avoir des morceaux des différentes mines d'or, argent, cuivre, fer, étain, plomb, cobalt, des mines du haut & bas Hartz, du pays de Hesse, de la Misnie, de la Lusace, de la Saxe, de la Silésie, & des autres états de S. M. Prussienne, ainsi que de la Bohème & de la Hongrie, & du sel fossile de Pologne. Il desireroit aussi avoir, outre les métaux, les différentes pierres qui les accompagnent dans les mines, telles que le quartz, spath, fluor, ainsi que des grenats & des topazes, dans leurs matrices. Il desireroit enfin, s'il étoit possible, qu'on put y joindre certains fossiles, tels que les cornues changées en mines de fer, le lapis encrinus, des empreintes de poisson du comté de Mansfeld, du succin & autres bitumes. M. le chevalier *Turgot* croit

Tom. II

Q

qu'on ne peut mieux s'adresser pour avoir ces différentes pièces d'histoire naturelle, qu'à M. *Jean Gottlob Lehmann*, conseiller des mines de S. M. le Roi de Prusse, & docteur en médecine à Berlin. Dans le cas où M. *Lehmann* désireroit des productions naturelles de France ou de Malte, M. le chevalier *Turgot* seroit à portée de lui en procurer... *).

Pardon, Monsieur, de la peine que je vous donne; mais je serois charmé d'obliger M. le chevalier *Turgot*, à qui l'encyclopédie a beaucoup d'obligation. Vraisemblablement elle n'en aura plus à lui, ni à d'autres, car les sept volumes viennent d'être supprimés, & le privilège retiré. J'attens toujours la paix pour avoir l'honneur de vous voir & de vous réitérer les assurances de la parfaite considération avec laquelle &c.

D'Alembert.

à Paris,

ce 19 mars, 1759.

*) Ce sont des détails sur la manière de faire l'envoi & sur les précautions à prendre.

Je placerai ici la remarque suivante. M. d'Alembert n'a eu aucune part à l'envoi de M. le Begue de Villiers à Berlin, pour être lecteur du Roi. Il étoit mort quelques mois avant qu'il en fût question. La négociation s'est faite par le canal de l'envoyé de Prusse, M. le Baron de Goltze. M. le Begue vint à Potsdam au commencement de l'été de 1784, & y passa quelques mois. Le Roi le faisoit appeler tous les jours, il passoit une couple d'heures avec S. M. en conversation de littérature, sans faire aucune lecture. Le Roi ne lui a jamais montré ses appartements, encore moins le portrait de l'empereur *Joseph*, en disant le mot qu'on rapporte, & qui peut avoir été dit à quelque autre dans une autre occasion. Ainsi c'est pure calomnie que tout ce qu'on rapporte des prétendues indiscretions de M. le Begue, & du tort que les Italiens lui ont fait auprès du Roi. Il n'a jamais reçu d'eux que des témoignages non équivoques de leur estime & de leur amitié. Il se loue surtout de M. le marquis *Lucchesini*

qui n'a pas peu contribué par ses bons offices à déterminer la générosité du Roi, à assurer au dit *le Begue* le fort honnête de mille écus de pension, que son auguste successeur lui a gracieusement confirmé. Cela n'annonce point un mécontentement causé par des indiscretions. *M. le Begue* vit à Berlin, estimé & chéri de tous ceux qui le connoissent: ce qui le met bien au dessus de tous les assauts de la malignité.

Je viens d'apprendre qu'il a pris des arrangemens pour se retirer en France avec l'agrément de S. M. & en conservant l'équivalent de la pension que le feu Roi lui avoit accordée.

ACHMET EFFENDI,
internonce de la porte à Berlin.

J'ai conservé un souvenir trop distinct de cette singulière ambassade pour ne lui pas donner place ici. Cet envoyé avec sa suite arriva en octobre 1763. Il s'arrêta d'abord pendant quelque temps à Weissenfee, où les curieux se rendoient en foule, toujours prêts à s'écrier: *comment peut-on être Turc?* Il fit son entrée à Berlin, le 9 de novembre. Je la vis des fenêtres de M. le Baron de Gœn-der, qui logeoit sous les arbres de la ville-neuve. Rien de plus en désordre que tout le train des chariots qui formoient cette marche: il s'en exhaloit même une assez mauvaise odeur. Achmet & ses satellites firent des visites dans toutes les grandes maisons, avec fort peu de décence. Ils deman-

doient, ou même prenoient ce qui se trouvoit à leur bienfaisance. Je me suis convaincu dans cette occasion que les peuples imparfaitement policés sont au dessous des sauvages ; parce que ce qu'ils ont d'acquis leur sert à exercer d'autant mieux leurs manoeuvres insolentes & leurs pillages. Sous ce point de vue j'adopterois le paradoxe de *Rousseau*, & je serois disposé à quitter bien des contrées de l'Europe & de l'Asie pour aller en Amérique, ou dans les isles de la mer du sud.

Mais ce que je veux principalement raconter ici, c'est l'assemblée extraordinaire de l'académie que le Roi fit indiquer pour le 31 décembre 1763, afin de régaler *Achmer* de tout ce qui pourroit l'intéresser ou l'amuser. *S. E. M. de Hertzberg* vint en prescrire le cérémonial. Il ne s'y trouva de la maison royale que *M. le Marggrave HENRI*, depuis de Schwedt, qui exigea qu'on ne fit aucune attention à lui.

Trois académiciens allèrent recevoir *Achmer* à la descente du carrosse : deux autres

l'attendirent à la porte de la sale. J'étois l'un de ceux-ci, & au moment qu'il entra, je lui fis un compliment d'une minute, sachant qu'il n'entendoit pas la langue dans laquelle je parlois. Sa réponse fut de m'appliquer deux doigts sur le front. C'est ce qui me fit dire à M^{sr}. l'évêque de *Warmie*, qui, en badinant, vouloit me mener à l'église catholique, pour recevoir la confirmation qu'il alloit y administrer, que j'avois déjà été confirmé par *Achmet*.

Cet envoyé qui avoit une belle tête & une heureuse physionomie, s'avança dans le parquet, & s'assit dans un fauteuil qu'on lui avoit préparé. Mais un moment après, il sauta fort agilement sur la table, & s'y assit vis-à-vis de moi. M. le directeur *Marggraf* commença par des expériences de chymie. Celles où par le mélange de deux liqueurs froides, on produit des effervescences & des détonations, firent voler quelques étincelles sur la fourrure qui doubloit l'habillement d'*Achmet*, de sorte qu'il recula en poussant

son derrière plus loin. Mrs. *Meckel & Sulzer* firent ensuite diverses expériences de physique, en particulier avec la pompe pneumatique. *Achmet* ouvroit de grands yeux, tout cela étoit également nouveau, & probablement insipide pour lui. Son interprète, qui ne s'y connoissoit guères mieux, lui en rendoit raison comme il pouvoit. Mais l'attention d'*Achmet* fut réveillée par la petite phiole qu'on appelle *le diable de Descartes*. Il vit monter & descendre la petite figure d'émail, comme un enfant verroit un jouet; & cela l'occupa si long-tems, à proportion de son importance, que je conseillai à voix basse qu'on lui en fit un présent qu'il accepta de grand coeur. On lui annonça ensuite les expériences d'électricité que M. *Euler* le fils devoit exécuter. La machine électrique étoit à l'autre bout de la salle. *Achmet* se leva & trotta le long de la table jusqu'à ce qu'il fut à portée du spectacle. On procéda aux expériences, mais on s'attacha à tirer des étincelles d'un turc qui servoit de bouffon à

l'envoyé. Celui-ci faisoit toutes sortes de grimaces & de contorsions qui divertissoient singulièrement son maître. Enfin M. *Gleditsch* le mena dans le cabinet des curiosités naturelles qui fut bientôt vu. L'assemblée avoit commencé après dix heures & finit vers une heure. L'envoyé fut reconduit avec le même cérémonial.

Dans l'assemblée ordinaire suivante, du 12 janvier 1764 un académicien qui parloit ordinairement avec emphase dit: *il faut que cette famille des effendi soit bien nombreuse: en nom revient souvent.* On peut juger de l'effet que cela produisit.

M. GRESSET,
fut aggregé à l'académie le 2 de novembre
1747.

Il avoit été question de l'attirer à Reinsberg, avant l'avènement du Roi au thrône; mais cette négociation ne réussit pas; & le chante de *Ververt* auroit assurément été déplacé au milieu de la cour orageuse de Sans-souci. *Voltaire* lui a décoché dans l'éloignement quelques traits, qui auroient été bien plus acérés s'ils avoient été dans quelque rivalité.

Je mettrai ici une lettre qu'il m'écrivit, d'Amiens le 25 de fevrier, 1750.

Monsieur,

L'honneur que j'ai d'être de l'académie royale de Prusse autorise aujourd'hui ma

confiance, & excusera près de vous cette importunité. On m'a mandé dans une solitude où je suis depuis long-tems que vous avez bien voulu parler de moi dans un ouvrage, intitulé: *conseils pour former une bibliothèque choisie*. Recevez, Monsieur, tous mes remercimens de l'honneur que vous m'avez fait, & permettez-moi de vous demander où je dois m'adresser pour avoir un exemplaire de ce livre, aussi bien que de votre ingénieuse dissertation sur les songes *).

J'ai eu l'honneur d'envoyer, il y a quelques jours, une épître en vers à S. M. le Roi de Prusse, & j'ai supplié très humblement S. M. de permettre que cette pièce soit lue dans une séance de son académie royale, au cas

*) Ce mémoire inséré dans le premier volume de ceux de notre académie, eut un succès fort supérieur à mon attente. M. de Buffon m'en écrivit dans les termes les plus obligeans, & au bout de près de 40 ans, M. l'abbé Raynal, lorsqu'il est venu à Berlin, m'en a encore parlé sur le même ton.

que ce foible ouvrage, si fort au dessous du
sujet, soit honoré du suffrage de S. M.

*Quis dignum possit pollenti pectore carmen
Condere pro rerum majestate.*

Il ne m'est point donné de partager les
travaux de votre célèbre compagnie; je me
range du moins à ses premières vues, & je
partage sa reconnoissance en chantant son au-
guste protecteur. Permettez-moi, Monsieur,
de joindre ici mes complimens & mes hom-
mages pour M. de Maupertuis, notre illustre
président.. J'ai l'honneur d'être &c.

Gresset.

Je ne trouve dans les registres de l'aca-
démie aucune mention de la lecture de cette
épître.

M. DE FONTENELLE,
né en 1657, & mort en 1757.

J'ai toujours été à son égard dans les mêmes dispositions où Erasme étoit à l'égard de Socrate lorsqu'il disoit : *sancte Socrates, ora pro nobis*. Ce Socrate moderne n'auroit point bu la cigue s'il avoit vécu à Athènes ; au lieu d'irriter les Sophistes & les prêtres par des disputes sans fruit, il auroit joui tranquillement des douceurs de la vie, cultivant son esprit, déployant ses talens, mais ne s'engageant dans aucune controverse, & laissant tomber à ses traits les pieds que l'envie & la malignité lui décochoient. Voilà mon saint : ne pouvant l'égaliser par d'autres endroits, je me le suis constamment proposé pour modèle dans les différentes situations où j'aurois eu d'injustes & violens adversaires à combattre. Je

ne sai si cette conduite a contribué à prolonger ma carrière fort au delà de mon attente; mais je sai bien que je n'en changerai jamais.

M. de Fontenelle n'étoit assurément pas le Saint de Maupertuis, il n'a peut-être jamais existé de caractères plus opposés. Tout ce qui tenoit de l'imitation de M. de F. déplaisoit à M. de M. qui avoit pourtant fait la tentative manquée de l'imiter dans sa *Venus physique* & dans sa *lettre sur la comète*. Lorsque je composai & publiai le premier volume des mémoires de notre académie, pour l'année 1745, avant l'arrivée de M. de Maupertuis, j'avois mis à la tête l'histoire; mais le président fit aussi tôt discontinuer cet usage, que j'ai repris avec les *nouveaux mémoires*, commencés en 1770.

Quoiqu'il en soit, M. de Maupertuis fit agréger M. de Fontenelle à son académie, le 4 de décembre 1749, avec Milord Macclesfield & l'abbé de Condillac. C'étoit proprement une petite niche qu'il faisoit à ce Nestor, alors dans sa 93 année. En faisant ma

fonction de secrétaire, je profitai de cette occasion pour exprimer de mon mieux les sentimens dont mon coeur étoit pénétré depuis si long-tems : & voici la réponse.

Monsieur,

La lettre dont vous m'avez honoré est pour moi une circonstance bien glorieuse & bien agréable de la grâce que votre académie m'a faite. Il y a long-tems que je connois votre nom illustre dans la littérature, la grande étendue & la grande variété de vos connoissances, & enfin ce qui dit tout, le choix qu'un Roi, grand connoisseur en tout genre, & qui est en grande vénération à toute l'Europe, a fait de vous pour être un acteur principal dans une académie dont il est le père & un père très tendre. Il est vrai que cette lettre qui me touche tant est beaucoup trop obligeante & trop flatteuse, ma vanité même ne peut s'empêcher d'en convenir; il faut en rabattre, & j'en rabats en effet, bien persuadé cependant que je n'en

rabats pas assez. Il y a au contraire un article que je voudrois grossir en ma faveur, c'est celui où vous me faites voir de l'estime pour les gens de lettres qui auroient des moeurs. J'avoue que je serois très flatté de n'être pas tout à fait indigne de la vôtre par cet endroit-là; mais comme vous auriez raison de la tenir à un haut prix, je serois peut-être trop téméraire d'y aspirer: du moins ferai-je toujours avec beaucoup de reconnoissance & de respect, Monsieur, &c.

Fontenelle.

à Paris,

le 11 janvier 1730.

On voit qu'il n'est fait aucune mention de M. de Maupertuis dans cette réponse: aussi n'eus-je garde de la lui montrer.

M.

M. le Président
DE MONTESQUIEU.

Il fut agrégé à l'académie le 30 juin 1746.

Je ne reçus sa réponse que l'année suivante, sans doute à cause de son séjour en province, lorsque la notification lui parvint.

à Paris,

le 3 juin 1747.

L'honneur infini que l'académie m'a fait, Monsieur, augmente beaucoup par l'idée que c'est de vos mains que je le reçois. Je vous aurai une véritable obligation, si vous voulez bien témoigner à l'académie, & ma sensibilité & ma reconnaissance. J'espère que parmi toutes les marques d'amitié que M. de Mauperruis m'a toujours données, il voudra bien y ajouter celle de me procurer la

vôtre ; & je ne suis point assez étranger pour ignorer les choses qui doivent me le faire desirer. Comme je voudrois fort répondre, autant qu'il est en moi, au choix qu'a fait une académie que je nommerois *illustre*, si je n'en étois pas membre, & que je ne puis le faire qu'en envoyant quelque ouvrage, j'espère que vous, ou M. de *Maupertuis*, aurez la bonté de me faire sçavoir en quel genre je dois envoyer, quoiqu'il n'y en ait qu'un dans lequel je puisse faire quelque chose qui soit digne de vous ; je ne pourrois guères donner que quelque morceau de belles-lettres, ou quelques petites observations que j'ai faites dans mes voyages. J'ai l'honneur d'être avec un respect infini,

Monsieur,

votre très-humble & très-obéissant

serviteur,

Montesquieu.

Lorsque je fis dans la *bibliothèque impartiale* des extraits de son *esprit des loix*, il en fut si satisfait, qu'il m'honora d'une lettre que je ne saurois me résoudre à supprimer, convaincu cependant qu'elle est trop flatteuse & que j'en fus principalement redevable à sa politesse.

Je n'ai, Monsieur, lu que très tard le bel extrait de l'*esprit des loix* qui est dans la *bibliothèque impartiale* que j'ai fait venir de Hollande sur la seule réputation de votre nom, ayant toujours recherché vos écrits, comme l'on a coutume de chercher la lumière. Il y a long-tems que je desirois l'honneur de votre amitié, & ce n'étoit pas assez pour moi que celui d'être votre confrère. Or, Monsieur, j'ai cru voir dans cet extrait que vous aviez de la bonté pour moi; & je me suis flatté que vous n'auriez pas tant dit de bien du livre, si vous n'aviez pas eu quelque sentiment de bienveillance pour

l'auteur. Voilà, Monsieur, ce qui me détermine à vous écrire : les grands hommes comme vous sont recherchés : on se jette à leur tête. J'ai l'honneur d'être, Monsieur, avec les sentimens de la plus parfaite estime,

votre très-humble & très-obéissant
serviteur,

Montesquieu.

à Bordeaux.

ce 30 septembre, 1751.

M. BARBEYRAC (*Jean*),

Né à Beziérs en 1674, & mort à Groningue en 1729. Il peut être placé parmi mes souvenirs, puisque je l'ai vu avec sa famille à Berlin en 1724, lorsqu'il vint encore voir son beau père, M. le professeur *Etienne Chauvin* & les autres parens de sa femme. Cependant j'étois trop jeune alors pour avoir aucune relation personnelle avec lui; & ce que je vais en dire est fondé sur ce que j'ai appris de contemporains bien instruits. M. *Barbeyrac*, après avoir fait de bonnes études, se destinoit au S. ministère; & avoit pris en attendant une place de régent au collège françois. Après avoir fait ses classes; il se rendoit ordinairement chez M. *Chauvin*, qui avoit plusieurs filles aimables, dont il de-

manda & obtint l'une. Là il continuoit à lire ou à méditer, dans des appartemens fort resserrés où les dames s'amusoient au jeu, d'une manière fort bruyante, & avec toute la vivacité de leur terroir natal. Il s'élevoit souvent des disputes sur le jeu, & l'on consultoit M. *Barbeyrac*, qui interrompoit sa lecture, ou sa méditation, pour juger & décider. Ces petites circonstances ne sont rien moins qu'indifférentes, puis qu'à force de réfléchir sur les coups qui étoient soumis à sa décision, il conçut le dessein de son *traité du jeu*, par lequel il a posé les premiers fondemens de sa réputation, & qui lui a valu dans la suite les vocations à Lausanne & à Groningue.

Cependant il ne pensoit pas alors à quitter Berlin : au contraire il se préparoit toujours au ministère, & quand il se crut en état de subir les examens, il se présenta : sa capacité étoit assurément plus que suffisante, mais on lui fit des difficultés sur l'orthodoxie, & l'on exigea des signatures qui le rebutèrent,

& lui firent prendre la résolution de chercher ailleurs un meilleur sort. Ces mêmes difficultés rebutèrent alors divers autres aspirans, entr'autres M. *Godefroy* & M. *Demissy*, morts l'un & l'autre dans un âge fort avancé, le premier à Dresde, le second à Londres. M. *Barbeyrac* se rendit d'abord à Lausanne, dont il fit fleurir l'académie par ses Harangues, par ses leçons & par ses ouvrages.

Il y demeura depuis l'année 1710, jusqu'à l'année 1717, où il accepta la vocation de professeur en droit à Groningue. C'est là où il a tenu un rang distingué parmi les jurisconsultes d'alors, & a été employé dans des ouvrages de droit public qui lui ont valu des récompenses considérables & honorables, de sorte qu'il a laissé une fortune à ses héritiers. Il avoit un grand fond d'érudition & travailloit avec facilité: mais son style étoit dur, & cette dureté se faisoit aussi sentir dans la manière dont il traitoit les controverses. Ses traductions de *Grotius* & de *Puffendorf* qui ont eu un grand cours, sont

aujourd'hui beaucoup moins recherchées, parce que les auteurs même qu'il a traduits, ont perdu de leur crédit. Sa *morale des pères* est intéressante par la réunion des passages qui prouvent combien ces anciens docteurs étoient peu judicieux & raisonnoient mal. Tout cela ne fait plus aucune sensation aujourd'hui.

M. *Barbeyrac* étoit fort laid & faisoit beaucoup de grimaces. Cela frappoit au premier abord. Il fit un voyage à Genève; & M. *Alphonse Turretin* lui fit les honneurs de l'académie & de l'église avec toutes les attentions dont la réputation qu'il avoit acquise, le rendoit digne. Comme ils traversoient ensemble l'église de St. Pierre, M. *Turretin* s'aperçut que les étudiants suivoient en foule, & se moquoient de la figure de M. *Barbeyrac*, sur quoi il leur fit un signe très impérieux, qui contint leur pétulance.

Il avoit à Groningue les auditoires les plus nombreux donc il exigeoit le silence & le respect. Un jour il s'aperçut que les étudiants n'étoient pas tranquilles & que plusieurs rioient. Il se fâcha, & voyant que cela continuoit, il se leva pour descendre de chaire. Alors l'un d'eux lui fit signe de tâter sa perruque dans un tel endroit. Il le fit & y trouva une souris morte : sur quoi il prit la perruque & la jeta au milieu de l'auditoire. On peut juger qu'il fut alors permis de rire & qu'on s'en donna au coeur joie.

Quand il fortôit du style didactique pour prendre celui des complimens, comme dans les dédicaces, il écrivoit alors, non seulement pitoyablement, mais risiblement.

Le nouv. dict. hist. place sa mort à l'année 1747, c'est un anachronisme de 18 ans.

M. *Barbeyrac* avoit un frère pasteur à Tornov, près de Freyenwalde, où il mourut

en 1732, & une sœur mariée à M. *Theremin*, pasteur de Groszieth, dont le fils né en 1710, dessert encore actuellement la même cure. Nous sommes liés de l'amitié la plus étroite depuis le mois de mars 1727, où nous fûmes reçus ensemble à la communion par M. *Forneret*. Je me fais un devoir & un plaisir d'immortaliser cette amitié, autant que j'en suis capable, en l'associant à mes plus chers souvenirs.

M. CHRISTOPHLE LOUIS
DE STILL.

Il étoit général-major de cavalerie & devint curateur de l'académie, en même tems que M. de Keith, lorsque S. E. M. de Viereck, résigna cette place, & que S. E. M. de Borcke mourut. M. de Maupertuis notifia ces nominations dans l'assemblée du 13 d'avril 1747. M. de Still mourut le 19 d'octobre 1752, à 56 ans. Le Roi fit son éloge. Mais il ne faut pas dissimuler, qu'il lui avoit en quelque sorte donné le coup de mort par des paroles désobligeantes qu'il lui avoit dit à la face des troupes dont il faisoit la revue. *Ce n'est pas le tout*, lui dit-il : *d'étudier ; il faut avoir soin de son régiment &c.* C'étoit un de ces momens d'humeur auxquels le monarque n'étoit que trop sujet & qui, dans cette

occasion étoit très déplacé, les études de M. de *Sill* ne le détournant point de ses devoirs militaires. En faisant son éloge, le Roi crût apparemment dédommager les manes de ce digne officier de l'affront sensible qu'il avoit reçu. Il m'avoit accordé son estime & son amitié, dont j'ai des témoignages touchans dans plusieurs de ses lettres. En voici une qui servira d'échantillon.

Monfieur,

Excusez de grace le retardement de ma réponse à votre obligeante lettre du 27 du mois passé. L'exercice que nous avons été obligés de faire pendant tout l'été & une manoeuvre solennelle que le Prince d'Anhalt a fait exécuter à Magdebourg par plusieurs régimens, tant de cavalerie que d'infanterie, m'ont dérangé de façon à interrompre tout autre commerce. A présent que je commence à respirer, je ne remets point à vous remercier, Monfieur, de vos soins à me communiquer les productions ultérieures de l'académie, & plus sensiblement encore des

marques que vous voulez bien me donner de votre estime & bienveillance.

J'ai une haute considération, Monsieur, pour vos talents, mais je révère surtout vos sentimens à l'égard de la religion & de la vertu qui en est le plus beau fruit. Votre *philosophe chrétien* m'a appris les idées que vous en avez. Une troisième lecture que j'en fais actuellement ne m'a rien ôté du goût qui j'y trouve. Jugez après cela si je ne dois pas être flatté des sentimens que vous me témoignez, & si je ne suis pas en droit de briguer & de cultiver l'amitié d'un philosophe aussi estimable. Aussi ferai - je tout pour y réussir, étant avec un attachement inviolable &c.

de Stoll.

Achersleben, ce 22 août 1751.

Ce sont probablement ces sentimens religieux, dont M. *de Stoll* faisoit une profession déclarée, qui l'avoient exposé à des traits dont il auroit du mépriser l'atteinte. Mais un coeur honnête est en même tems sensible.

M. M A T Y.

M. *Maty*, D. en med. à Londres, Garde du cabinet de Sloane, fut reçu à l'académie de Berlin le 15 janvier 1755. C'étoit un des hommes les plus estimables, & dont la correspondance m'a fait le plus de plaisir. Il l'entama dès l'année 1751 à l'occasion d'un écrit de son père qu'il me fit parvenir. Ce père avoit été ministre catéchiste à Amsterdam & avoit fait imprimer une explication du mystère de la trinité, qui lui attira la persécution des théologiens, & particulièrement de *M. de la Chapelle*. Il se retira auprès de son fils à Londres, où il est mort dans un âge très avancé. Voilà la lettre sus-mentionnée.

Monfieur,

Il y a long-tems que je fouhaitois de vous connoître autrement que par vos ouvrages; & je fuis charmé qu'il fe préfente une occafion d'entamer le premier avec vous un commerce dont je recueillirai tout le fruit. La lettre & le mémoire que j'ofe vous prier de vouloir bien remettre à M. *Euler* me la fourniffent. C'eft en lifant l'excellent journal qu'on vous attribue, & que nous ne manquons pas de nous procurer ici, que mon père fe fentit porté à apliquer à la belle découverte de votre favant ami, un calcul qu'il avoit employé avec fuccès en d'autres occafions, & qui lui a procuré encore la démonftration de la propofition trouvée par M. *Euler*. Il a cru lui en devoir la première communication, & je me fuis flatté qu'en qualité de confrère dans la même carrière, il m'étoit permis de faire paffer ce petit paquet par vos mains. Les expreffions obligeantes & peu méritées dont vous vous êtes fervi à mon égard dans vos lettres à M.

Deschamps m'ont inspiré une nouvelle confiance, & j'ai cru que vous ne refuseriez pas le commerce de celui à qui vous avez accordé quelque estime. Ami des lettres & surtout de l'humanité, j's'il suffit pour devenir le vôtre de joindre aux sentimens du coeur l'envie la plus sincère de se rendre utile, j'ose me flatter, de pouvoir prétendre à ce titre malgré l'éloignement des situations & des circonstances. Rapprochons, s'il se peut, les unes & les autres, & en me fournissant les moyens de pouvoir vous rendre ici quelque service, permettez-moi de vous prouver combien je suis, &c.

Mary.

Londres,
ce 20 d'août 1751.

Lorsque M. *Mary* fut aggrégé à l'académie de Berlin, il m'écrivit la lettre suivante.

De

De Londres,
ce 22 février 1755.

Monsieur,

Je voudrois qu'il me fût possible de vous exprimer combien je suis sensible à la grâce que l'académie de Berlin vient de me faire, & aux témoignages de cordialité, que vous me donnez dans votre lettre. Si jamais la vanité fut excusable, c'est lorsqu'un corps respectable daigne sans sollicitation accorder ses honneurs. Le plaisir le plus pur, c'est celui qu'on goûte en étant loué d'un homme qui l'est de toute l'Europe. J'ai besoin de me tenir en garde contre des sentimens aussi flatteurs, & de me dire incessamment que ce qu'on m'accorde est plutôt un engagement à mieux faire qu'une récompense de ce que j'ai fait. Du côté du zèle & des efforts, je me crois moins en défaut que de celui des talens & des forces. Le travail auquel je suis engagé ne me permet pas d'acquiescer ce qui me manque; & je passe les années de la vie

où l'on peut apprendre dans une succession rapide d'objets qui amusent l'ame sans la nourrir. Ne me souhaitez de grâce, Monsieur, ni un esclavage durable, ni une vie poussée au dernier période. Si j'avois des desirs à faire, ils seroient d'un autre genre ; & au lieu de l'art d'Esculap^{us} que, Dieu merci, je tâche d'exercer *parcissime* sur moi-même, j'aurois recours à celui des fées. Souvent je me mets en possession de leur baguette, & je vole de lieu en lieu pour quelques instans du commerce & des lumières de ceux qui veulent bien me lire. Mes nouveaux confrères seroient les premiers que je voudrois visiter. Vous seriez mon introducteur aux séances académiques. Ici j'admirerois ce génie vaste qui parcourt d'un coup d'oeil la nature, & dont la route marquée comme celle de la messagère des dieux par des éclairs, illustre & embellit tous les objets qu'elle touche. Là le mathématicien se proportionnant à ma foiblesse, m'apprendroit, sinon les mystères & les finesse de

l'analyse, du moins l'esprit de ce calcul & la hardiesse de l'employer aux sujets qui paroissent le plus s'y refuser. Le physicien me prêtant ses microscopes ou plutôt sa patience & ses mains me découvreroit de nouveaux mondes dans les moindres atomes, & les opérations les plus secrètes de l'économie animale dans des vaisseaux infiniment déliés. Le littérateur, remontant de siècle en siècle & de peuple en peuple, me dévoileroit leur relation, leur consanguinité & leur origine. Interprète commun de tant de savans, vous m'instruiriez à les entendre. J'aurois recours à vos lumières & à votre expérience pour m'apprendre à soutenir un fardeau que je trouve si pesant & qui vous pèse si peu. Vous me diriez comment, au milieu de tant de charges, d'occupations & d'honneurs, vous avez pu fournir une carrière aussi variée & aussi vaste. Philosophe, critique, littérateur, vous avez montré dans tous les genres l'art d'être exact sans sécheresse, & aimable sans légèreté. L'atelier du maître seroit

ouvert au disciple; il vous presseroit, pour l'intérêt du public & pour le sien, de ménager votre santé & vos efforts, vous l'exhorterait à redoubler les siens. *Disce a me virtutem verumque laborem*, lui diriez-vous: & dans le sentiment de ma foiblesse, je vous répondrois avec deux poëtes: *parce, precor, quid enim contendat hirundo cygnis?*

Pardon, Monsieur, si je me suis laissé aller à une aussi douce illusion. La correspondance dont vous me flattez sera, je l'espère, une réalité. Ce sera avec un plaisir véritable que j'embrasserai les occasions de vous être utile dans nos quartiers; & je prendrai la liberté de m'adresser à vous pour apprendre des nouvelles de ce qui m'intéresse le plus dans le nord, je veux dire, de l'académie.

Fourni depuis long-tems des volumes qu'elle publie, j'en attens impatiemment un nouveau. Celui de 1752 est je crois, le dernier qu'elle ait publié. Quand celui de 1753 doit-il paroître? En quel nombre de volumes

confiste le recueil des pièces pour les prix ?
 J'espère que ceux qui ont travaillé pour le
 nouveau, je veux dire sur le *tout est bien* de
 Pope, ont lu les essais posthumes de son phi-
 losophe & de son guide. C'est, quoi qu'en
 dise *Warburton*, le meilleur commentaire
 de *l'essai sur l'homme*. Le titre de la pièce
 lue à votre dernière séance publique, sur
 l'exagération des plaintes qu'on fait contre le
 cuivre, a fort piqué ma curiosité. Il y a
 long-tems que je crois qu'on pousse sur ce
 sujet les craintes à l'excès. Cette disserta-
 tion paroîtra-t-elle séparément & bientôt.
 J'ai quelques informations à vous demander
 sur notre mathématicien *Maire* qui, avant
 sa mort, m'avoit prié d'écrire sa vie, & qui
 m'avoit promis des mémoires dont il n'a pu
 me dicter que le commencement. Il étoit
 de votre académie : quand y fut-il admis ?
 A-t-il donné quelque mémoire. Si à votre
 loisir vous daignez m'honorer d'une réponse
 sur ces diverses questions, vous me fourni-

riez de nouveaux motifs de reconnaissance & d'attachement.

J'ai écrit à mon libraire de la Haye d'envoyer incessamment trois exemplaires de mon journal reliés à Berlin & de vous les adresser. L'un est pour l'académie, le second pour le président, daignez accepter le troisième.

Je n'ai pas manqué, Monsieur, de m'acquitter des commissions que vous m'avez données pour vos amis de Londres. Tous sont extrêmement sensibles à votre souvenir & aux marques de tendresse que vous leur donnez. Tous m'ont prié de vous assurer des leurs. *M. des Champs* a été un peu indisposé cet hiver, mais se porte actuellement bien. *Minerve* & *Vénus* partagent ses instans; je ne fais quelle des deux divinités emporte la balance. Son épouse est très aimable; il a déjà un fils; & sa famille pourroit bien s'augmenter dans peu. *M. Demissy* est du plus aimable caractère qu'on puisse souhaiter. Il vit sans ambition, tout entier à la littérature. Quelques singularités relè-

vent la bonté essentielle de son caractère. Le D. *Birch*, avec lequel *Mon Demissy* j'ai une société hebdomadaire, est un homme infiniment instruit de toutes les parties de la littérature, & surtout de la moderne. M. *Durand* . . . mais vous le connoissez par ses écrits & par ses lettres. Je lui ai envoyé votre lettre, & la lui aurois portée moi-même, sans l'espace prodigieux qui nous sépare. Adieu, mon cher Monsieur, pardonnez-moi le longueur de cette épître. Je ne saurois finir sans vous témoigner ma reconnoissance de ce que vous me dites au sujet d'un père à qui je dois tout. Je lui ai fait part de ce qui le regarde, & il me charge de vous témoigner combien il honore vos talens & a de reconnoissance de votre manière de penser. Que les gens de votre robe ne vous ont-ils ressemblé! Mais je m'oublie; adieu, encore un coup, Monsieur, je suis sans réserve avec les sentimens d'une respectueuse estime &c.

M. Mary.

P. S.

www.libtool.com.cn

J'ai appris par les nouvelles qu'on avoit commencé à inoculer à Berlin. Oserois-je vous demander, si l'opération a pris, & si l'on a dessein de la reprendre au printems? Quel a été le plus grand froid chez vous? Quelques observateurs ont trouvé 14 par le Therm. de Fahrenheit, & l'on parle même de 7. Je n'ai eu que 20 le 8 de février.

Les éloges que M. M. me donne sont une effusion de son amitié, qui ne s'est jamais démentie à mon égard, & que j'ai payée d'un parfait retour. Les particularités littéraires sur mes correspondans de Londres sont intéressantes. M. Mary, après M. de la Condamine, a été le champion le plus zélé de l'inoculation. Quoique père de famille, il osa s'inoculer lui-même, ayant déjà eu la petite verole, pour vérifier si l'on pouvoit l'avoir deux fois. Les succès de l'inoculation à Berlin ont toujours été fort équivoques. Le feu Roi n'en étoit pas partisan, & a perdu

par la petite vérole le frère cadet du Roi régnant. Après avoir eu la douleur de perdre six enfans par la petite vérole, je me crus obligé de faire inoculer mes deux fils, les cadets de la famille. M. *Mockel* se chargea de l'opération, dont le succès n'a rien laissé à désirer.

Je n'ai pas noté l'année de la mort de M. *Mary*, je cherche son article dans le *nouveau dictionnaire historique*, & je ne l'y trouve pas. Il auroit pourtant bien valu celui de *Me-chusalem*.

www.libtool.com.cn

M. D E M O N C R I F,

(François Augustin Paradis.)

L'un des XL de l'académie françoise &c.
Né en 1687, mort en 1770, il fut agrégé
à celle de Berlin, le 4 de mai 1747. Je ne
trouve pas son remerciement dans ma corre-
spondance. J'ai mis dans l'article de *Vol-*
taire, la tracasserie qu'il me fit à son occa-
sion & l'espièglerie par laquelle il se tira d'af-
faire. Voici une lettre de M. de *Moncrif*
qui n'est pas indigne d'être conservée.

à Compiègne,

le 9 juillet 1752.

M. de *Maupertuis*, Monsieur, vient de
m'envoyer une feuille où vous faites mention

de mes ouvrages. C'est me donner une preuve bien marquée de l'intérêt qu'il prend à ma satisfaction que de me confirmer dans la confiance que vous avez bien voulu m'inspirer sur les jugemens très flatteurs que vous portez de ces mêmes écrits. Agréez que j'aye l'honneur de vous renouveler mes remerciemens très sincères. Nous avons appris par les papiers publics tout ce que votre dernière assemblée publique a eu d'auguste, & combien le discours que vous avez prononcé a attiré les éloges unanimes. J'ai ici un garant de la sensibilité avec laquelle j'ai vu la continuation de vos succès. Mylord *Maréchal* que je vois presque tous les soirs chez la Reine *) étoit présent, quand sa

*) M. de *Montrif* étoit lecteur de la Reine. Le discours dont il parle est celui que je lus dans l'assemblée publique de janvier 1752 sur l'obligation de se procurer les commodités de la vie. Mylord *Maréchal* est le frère du maréchal de *Keith*, qui est mort à Sans-souci dans

Majesté a lu la feuille qui concerne notre illustre président & moi. S. M. a été extrêmement contente de l'esprit dans lequel cet ouvrage périodique est composé. La lettre de M. de *Maupertuis* à M. de *Velaer* lui a beaucoup plu aussi. Je vous prie d'être persuadé que, parmi tous vos confrères, aucun ne desire plus que je fais de mériter l'honneur de votre amitié, & ne vous a voué un attachement plus sincère que celui avec lequel &c.

de Moncrif.

P. S.

Monsieur le chevalier de la *Touche* a compté venir ici avant son départ pour Berlin. Je lui remettrai deux médailles frappées à l'occasion du mariage de Monseigneur

un âge très avancé, & dont M. d'*Alémbert* a fait l'éloge.

le Dauphin. Je ferai bien aise que vous
partagiez le tribut qu'on paye à l'académie
françoise, en distribuant ces fortes de mé-
dailles à chaque membre.

La feuille que M. de Maupertuis avoit
envoyée à M. de Moncrif étoit le No. XXIII,
du tome V, de l'ouvrage périodique que je
publiois alors sous le titre *l'Abeille du Par-
nasse*. Cette feuille étoit pour le samedi
5 de juin 1752.

www.libtool.com.cn

M. COURT, (fils,)

depuis si connu à Paris sous le nom de
Court de Gebelin.

Il vivoit à Lausanne avec M. son père, ministre réfugié, & m'a écrit alors plusieurs lettres, dont je vais donner cet échantillon.

Monfieur,

Monfieur *Keipp*, ministre prussien, qui retourne dans sa patrie, pour remplir une vocation qu'il en a reçue, ne peut se résoudre à passer à Berlin, sans avoir l'honneur de vous rendre ses devoirs, & vous témoigner le respect & le parfait attachement que vos vertus & votre nom excitent chez tout le monde. J'ose me flatter, Monfieur, que le mérite personnel de M. *Keipp*, & les services qu'il a eu occasion de rendre à la religion

par l'emploi qu'il vient de quitter en France, vous engageront à le recevoir avec votre bonté ordinaire. Je lui envie le bonheur de vous assurer de son dévouement.

J'espère, Monsieur, que vous aurez reçu favorablement un exemplaire du premier volume des *mémoires de physique* que les éditeurs m'avoient chargé de vous faire parvenir, il y a quelque temps, par la voie de Mrs. Haude & Spener, avec prière de vouloir bien donner à cet essai quelque place dans vos excellens journaux. Ils attendent avec beaucoup d'impatience le jugement que vous en aurez porté. S'il est favorable, ils s'en tiendront bien glorieux.

Nous ne languissons pas moins de voir ce que vous aurez dit de la nouvelle édition du *patriote* : mais nous sommes dans des climats si éloignés que les livres demeurent fort long-tems en chemin : c'est ce qui nous prive de l'avantage de vous témoigner notre reconnaissance sur ce dernier article.

Mon cher père me charge, Monsieur, d'avoir l'honneur de vous présenter les assurances de son respect & de son dévouement: nous adressons sans cesse à Dieu les prières les plus ferventes pour la conservation d'une santé aussi précieuse que l'est la vôtre.

J'ai l'honneur d'être avec un profond respect, &c.

Court, fils.

à Lausanne,

le 21 juillet 1757.

M. Court, père & fils, tous deux ministres du St. évangile ont passé quelques années à Lausanne. Ils étoient connus par leur zèle pour les réformés de France, & par les bons ouvrages que ce zèle leur avoit dicté, surtout par le *patriote françois & impartial* dont on fit deux éditions. Ils se proposoient de donner une *histoire des églises réformées de France: depuis la révocation de l'édit de Nantes*, & pour pressentir le goût des lecteurs, ils avoient publié le prospectus d'un livre moins étendu: c'est l'*histoire des troubles*
des

des Cévennes, ou de la guerre des Camisards sous le règne de Louis le Grand, dégagée des ténèbres & des erreurs, - où l'ignorance, le préjugé, la partialité & la fiction l'avoient en-sévelie jusqu'ici en 3 vol. in 12. M. Courte fils, depuis qu'il est allé à Paris, où il a fini sa carrière, s'est occupé de tout autres objets; son monde primitif est marqué au coin de l'érudition la plus profonde: & c'est peut-être le grand travail qu'il a exigé, qui a vers la fin affoibli l'esprit de l'auteur, & l'a jetté dans les chimères du magnétisme animal, dont il a été la dupe & la victime.

M. l'abbé
DE CONDILLAC.

Il avoit été agrégé à l'académie, le 4 de décembre 1749. Je n'ai pas la lettre qu'il écrivit en conséquence. Il est mort en 1780. Mais voici deux de ses lettres qui me paroissent assez intéressantes pour leur donner place ici.

I.

La sagacité, Monsieur, avec laquelle vous traitez les matières philosophiques enrichit l'encyclopédie, assure la réputation de vos ouvrages & le succès de ceux que vous approuvez. C'est le suffrage d'un petit nombre de philosophes que j'ambitionne. La multitude ne frappe par son approbation qu'autant qu'elle est l'écho des esprits qui jugent comme vous. J'ai lu avec d'autant plus

de plaisir ce que vous dites du *traité des sensations*, que cet ouvrage est plus à une amie que je regrette qu'à moi; car je desirer bien plus de rendre la mémoire de Mademoiselle Ferrand respectable à toutes les personnes qui pensent & qui sentent, que de m'approprier une gloire à laquelle je ne serois point parvenu sans elle.

Je vous fais même beaucoup de gré, Monsieur, d'avoir rendu justice aux sentimens que je partage avec vous pour M. de Maupertuis. J'espère que cette façon de penser qui nous est commune pourra commencer entre nous une liaison qui me donnera occasion de mériter un jour votre amitié.

Les réflexions que vous avez faites sur le moi sont très justes, très fines & très bien développées. Il seroit bien à souhaiter que les journalistes fussent comme vous, ajouter de nouvelles lumières aux matières dont ils rendent compte. Il ne manque aux éloges que vous me donnez, Monsieur, que de

communiquer les observations critiques que vous avez sans doute faites sur un ouvrage dont les défauts n'ont pas du vous échapper. C'est une marque de confiance à laquelle je ferai très sensible, & vous ne devez pas vous en faire une peine; car vous pouvez vous appercevoir que je ne tiens pas à mes opinions. Je suis avec reconnoissance & respect, &c.

Condillat.

à Paris,
le 2 août 1755.

H.

Je souhaite fort, Monsieur, qu'un ouvrage que je viens de faire imprimer, mérite votre suffrage. *M. de Maupertuis* à qui je l'envoyé, vous en remettra un exemplaire: je me flatte que vous voudrez bien l'agréer. J'en ai aussi joint un pour *M. de Beausobre* *);

*) *M. Louis de Beausobre*, né en 1730, que le Roi avoit fait voyager à Paris, & qui fut en-

je suis infiniment reconnoissant de son souvenir. L'estime personnelle dont il m'honore me flatte plus que celle qu'on peut avoir pour mes ouvrages, & je sens tout ce que je lui dois, puisqu'elle vous a déterminé à étendre sur moi l'estime que vous avez pour mes écrits. J'espère qu'il contribuera de plus en plus à notre liaison.

Je vous suis très obligé du nouvel extrait que vous avez envoyé à la *bibliothèque impartiale*; je n'ai pas encore eu occasion de le voir, mais je ne doute pas qu'il ne soit parfaitement bien.

Vous avez de la peine à croire que le développement d'un seul sens puisse mener à des opérations intellectuelles. Cependant il me semble que la statue bornée à l'odorat est capable d'attention; elle a de la mémoire, elle compare, elle juge; elle a tout cela avec

T 3

suite membre de l'académie, & conseiller privé, mort en 1783.

un seul sens, comme elle l'a avec les cinq ensemble. En ajoutant les autres sens à l'odorat, on ne donne pas ces facultés à la statue; on donne seulement à ces facultés un exercice plus étendu. Je crois que, puisque les cinq sens nous rendent capables d'opérations intellectuelles, ils y contribuent chacun, & que par conséquent ces opérations auroient lieu, quand même nous serions bornés à l'odorat; mais vous pensez que le concours de quatre sens, & surtout de l'ouïe, y sont nécessaires; je vous avoue que je n'en vois pas la raison *).

M. l'abbé *Trublet* m'a donné de vos nouvelles. Je suis inquiet de votre santé, Monsieur, & je desirer fort d'apprendre qu'elle

*) Je ne vois encore actuellement dans tout cela que pétition de principe. Une statue humaine bornée à l'odorat ne me parôitroit pas supérieure à une huître. M. *Bonnet* a proposé d'une autre manière l'hypothèse de la statue, & en a poussé plus loin l'analyse.

soit meilleure. Il me paroît que votre tempérament demande beaucoup de ménagement; mais je compte beaucoup sur votre philosophie, & sur la gaité qui vous est naturelle. J'ai l'honneur &c.

Condillac.

Paris,

le 20 septembre 1755.

J'ai eu encore quelques lettres de l'abbé de *Condillac*; mais, outre qu'elles sont difficiles à déchiffrer, je n'y trouve que des controverses stériles.

Le bruit courut en 1764, qu'il étoit mort de la petite vérole; l'abbé *Trublet* & *M. Bonnet* me l'écrivirent; mais ils me mandèrent, ensuite sa résurrection.

M. ETIENNE CHAUVIN.

M. du St. Ev. & professeur de philosophie au collège françois, est mort en 1725. Il a été le second professeur dans ce collège, ayant succédé à M. *Sperlette*, qui fut appelé à Halle où il mourut. M. *la Croze* a remplacé M. *Chauvin*, & j'ai succédé en 1739, à M. *la Croze* dont j'avois été le disciple. J'ai vu plusieurs fois M. *Chauvin*, étant chargé comme écolier de messages chez lui. C'étoit alors un vieillard également aimable & respectable, qui m'accueilloit toujours avec la plus grande affabilité. Il avoit toutes les connoissances philosophiques qu'on pouvoit acquérir de son temps. S'étant attaché au Cartésianisme, qui étoit dominant à la fin du siècle passé, il en faisoit la base de ses leçons, & pendant le séjour qu'il fit en Hollande,

après la révocation de l'édit de Nantes, il y fit imprimer un dictionnaire philosophique, en latin, *in folio*, en 1692, qui fut assez bien accueilli, pour qu'on en fit une seconde édition, à Leuwarden, qui est véritablement splendide. A Berlin il donna des leçons de physique expérimentale aux princes de la maison électorale, depuis royale, & publia quelques volumes d'un journal des savans. Il faisoit aussi soutenir de temps en temps des thèses; & je me souviens encore de celles de 1720, dont le répondant se nommoit *Guiraud*. Voici une anecdote assez singulière à son sujet. En avançant en âge, sa vue avoit souffert l'affoiblissement ordinaire, auquel il avoit remédié par l'usage progressif des lunettes. Un jour, un de ses amis, entrant chez lui, trouva que, contre son ordinaire, il avoit l'air morne. *Qu'avez-vous*, lui dit-il? *Ah! se suis désolé: les lunettes me sont désormais inutiles; & il faudra que je me passe de lire & d'écrire le reste de ma vie.* — *Comment cela?* — *Voyez,*

Là dessus il baissa sonnés & ses lunettes sur un livre, où il ne voyoit en effet rien, mais en les baissant par hazard encore davantage, il s'écria : *est il possible ? Je lis sans lunettes.* Il étoit arrivé un changement dans ses yeux qui en rétablissoit ainsi la vision.

A la mort, un docteur en médecine, nommé *Pascal*, obtint sa place & fit sa Harangue inaugurale dans l'auditoire, en présence du ministre d'état de *Knyphausen*, alors chef du département françois, du comte de *Rathembourg*, envoyé de France, & d'autres personnes de distinction. On trouva moyen de le débusquer, sous prétexte qu'il avoit été Moine, & de donner la place à *M. la Croze*, autre Moine, & assurément moins versé dans la philosophie que lui. *M. Lenfant* se prêta aux manœuvres faites dans cette occasion, & s'attira des chagrins qui rendirent le reste de sa vie fort amer.

M. l'abbé B A T T E U X.

Né en 1713, il est mort en 1782. J'ai une lettre de lui qui peut tenir place dans mes *souvenirs*.

Monfieur ,

La grande & excellente réputation que vous vous êtes faite dans la république des lettres , & les témoignages flatteurs dont vous avez bien voulu m'honorer dans différentes occasions, m'avoient inspiré, il y a long-tems, la pensée de vous écrire , pour vous faire des remercimens & pour vous dire combien j'applaudis à votre manière de dire & de penser. Les gens de lettres devraient être tous comme les lettres elles-mêmes ; vrais, simples, honnêtes, uniquement occupés de verser dans la société de l'agrément

& des vertus. C'est toujours sous cet aspect que je vous ai vu dans vos ouvrages. Vous devinez sans peine, Monsieur, quels sentimens doivent tenir à cette idée. Je vous prie d'en recevoir l'hommage.

J'ai été infiniment flatté de la lettre obligeante que vous avez bien voulu m'écrire & du présent qui l'accompagnait. J'aurois eu l'honneur d'y répondre sur le champ; mais je voulois y joindre une bagatelle qui devoit être finie de jour en jour, & qui, par les embarras survenus à l'imprimeur, a été retardée jusqu'en juillet. Je puis vous assurer, Monsieur, que depuis ce temps-là vous avez été ma pensée de tous les jours. J'ai prié M. l'abbé *Trublet* de vous le dire & de vous faire agréer mes excuses.

J'ai lu la traduction de nos deux anciens philosophes avec autant de plaisir que de profit. Etudiant ces auteurs par état, je les avois traduits moi-même l'un & l'autre. L'*Ocellus* étoit même imprimé dans les mémoires de l'académie des belles-lettres, lorsque je reçus

l'exemplaire de la traduction publiée par M. le marquis d'Argens; si je n'avois, pas fait le premier pas, je ne ferois pas le second. Les deux traductions sont exactes, fidèles, & aussi aisées que le comportoient la nature & le texte. On auroit désiré dans ce pays-ci que les notes fussent plus réduites & moins chargées d'une érudition dont le texte n'a pas toujours besoin. Je prierai de temps en temps M. l'abbé *Trublet* d'être mon interprète auprès de vous & de vous assurer de l'estime singulière, & du respect avec lequel je serai toujours, Monsieur &c.

Bastoux.

Je ne me rappelle pas quel est l'ouvrage que j'avois fait parvenir à cet abbé. Je reçus de sa part le traité *de la construction oratoire.*

M. LOUIS RACINE.

Ce fils du grand *Racine*, est connu par divers ouvrages de poésie & de prose, qui lui ont acquis de la réputation. Il étoit de l'académie des inscriptions. Né en 1692, il mourut en 1763. Je mettrai ici la lettre qu'il m'écrivit, de Paris, le 4 de juillet, 1752.

M. *Heerkens*, médecin à Groningue, m'a adressé, Monsieur, quelques exemplaires d'un poëme latin qu'il' vient de faire imprimer, & m'a recommandé de vous en envoyer un, si j'en trouvois l'occasion. J'en trouve une d'autant plus favorable que M. *Lohmann* qui part pour Berlin est charmé de se charger d'une commission qui lui procurera l'honneur de saluer une personne aussi célèbre que vous & sera très empressé de vous

remettre le poëme de son compatriote, dans lequel vous vous trouverez nommé à la page 49 avec les éloges que vous méritez.

A cet ouvrage j'ose en joindre un des miens qui vient d'être imprimé: je l'aurois fait relier si le départ de M. *Lohmann* m'en avoit laissé le temps. Je serois bien glorieux, si mes ouvrages étoient goûtés de vous, comme je goûte les vôtres. Mais celui-ci roule sur des matières qui méritent peu de distraire un homme toujours occupé de plus grands objets.

On vient d'imprimer le mémoire que *Boindin* a laissé en mourant, dans lequel il a révélé le mystère d'iniquité des fameux couplets dont *Rousseau* a été la victime. Le temps, comme dit *Sophocle*, est un vengeur lent, mais à la fin il découvre la vérité.

Je voudrois pouvoir vous être utile ici à quelque chose & avoir des occasions de vous prouver, Monsieur, le respectueux attachement, &c.

Racine.

J'ai encore deux lettres de M. L. Racine du 20 & 24 août 1757. Il avoit eu le malheur de perdre un fils tendrement chéri, lorsque la chaussée de Cadix fut submergée pendant le tremblement de terre de Lisbonne. Il m'écrivit le 20: „depuis la perte que j'ai faite, la vie m'est devenue très ennuyeuse. J'ai perdu courage pour tout; & je n'attens point du temps ma consolation, puisqu'au contraire plus j'avancerai en âge; plus je regretterai le secours qui manquera à ma vieillesse. . . le 24. A l'âge où je suis, & surtout après la perte que j'ai faite, je me trouve dans cet état appelé par Caton dans le traité de la vieillesse, *ſarieras vitæ*, & je desire, comme il le dit encore, *ad meliora proficiſci*. Je suis heureux de trouver une occasion de confier mes sentimens à un ami honnête homme, & de lui adresser une lettre, qui est comme mon testament littéraire.

M. l'abbé COYER.

Il est connu par divers ouvrages ingénieux, & plus avantageusement encore par l'histoire du Roi *Sobieski*. Il eut une occasion de m'écrire, qui mérite de trouver place dans mes *souvenirs*. Je placerai, avant sa lettre, celle que m'écrivit M. *Darget* pour me recommander la demande de l'abbé. La mémoire de M. *Darget* m'est chère; je l'ai toujours mis au nombre de ces vrais amis, dont le nombre est si petit; & il n'y a pas eu l'ombre de variation dans ses procédés à mon égard. Ayant quitté le service du Roi en 1752, il m'écrivit la lettre suivante.

à Paris,

www.libtool.com le 24 octobre 1762.

Monsieur mon cher & ancien ami,

Je me flatte qu'un éloignement de plus de dix ans ne m'a pas banni de votre souvenir & de votre amitié. Vous m'avez marqué trop de sensibilité pour la mienne dans les temps où j'étois assez heureux pour vous en donner des témoignages, pour que je ne compte pas encore solidement sur tous les sentimens qui ont été entre nous.

Permettez, Monsieur & cher ami, que je les reclame, & de la manière la plus pressante, pour vous engager à procurer, & à donner vous même, si cela est possible, les renseignements les plus exacts & les plus détaillés sur le mémoire que M. l'abbé Coyer vous envoie. Il intéresse une maison très considérable, à laquelle j'ai voué, ainsi que ui, le plus respectueux attachement.

Je l'ai fort assuré que vous feriez honneur à la société toute naturelle qui exist,

entre deux hommes aussi célèbres que vous. Il a d'ailleurs un droit singulier à votre attention, c'est qu'ayant bien des choses de vous dans la gayeté, la facilité & la tournure de l'esprit, il vous ressemble encore de physionomie autant qu'un frère peut vous ressembler. Mon cher beau frère *César* que j'embrasse le plus tendrement, pourra vous le dire : je crois qu'il l'a vu dans un voyage ici.

Mon Dieu ! cette vilaine guerre ne finira pas ! Et me fera-t-elle toujours trembler pour des têtes qui me seront éternellement chères & précieuses !

Assurez, je vous en prie, Monsieur & cher ami, de mon souvenir, de mon amitié & de mon attachement le plus véritable toutes les personnes qui veulent bien m'en conserver encore. J'attens avec bien de l'impatience que la correspondance soit rouverte pour m'y rappeler moi-même ; & cela autant que mes mauvais yeux pourront le permettre. Ils sont menacés de cataractes, le gauche même en est déjà affecté, & je n'écris

plus de ma main que les choses absolument indispensables. J'ai mis de ce nombre les assurances les plus sincères que cette occasion me procure de vous donner de tous les sentimens d'attachement, d'amitié & de respect avec lesquels j'ai l'honneur d'être

Monfieur,
votre très-humble & très-obéissant
serviteur,

Darget.

Voici présentement la lettre de l'abbé.

à Paris.

le 26 octobre 1762,

Je suis charmé, Monfieur, qu'un mémoire à consulter me procure l'honneur de vous assurer de la haute estime que j'ai depuis long-tems pour vos connoissances & vos talens. L'académie de Berlin a bien sçu ce qu'elle faisoit lorsqu'elle vous a choisi pour son grand ressort: vous justifiez son choix aux yeux de toute l'Europe.

Je ne vous dis rien, Monsieur, du mémoire en question, puisque le mémoire lui-même & la lettre de notre ami commun M. *Darget* vous instruisent suffisamment. En réfléchissant sur cet ami commun, je voudrois bien être à portée de gagner l'amitié de ses amis, de ceux surtout qui ressembleroient à l'illustre secrétaire de l'académie de Berlin: le nombre en est bien rare. Avant cette maudite guerre, j'ai eu l'honneur d'être le correspondant littéraire du Prince HENRI, peut-être que cette correspondance m'auroit procuré un jour le plaisir de voir Berlin & les personnages qui s'y distinguent. Dieu nous donne la paix!

Je n'ajoute qu'un mot touchant le mémoire, comptant que vous voudrez bien prendre la peine de cette perquisition à cause de M. *Darget*; c'est d'adresser votre réponse à M. *Teluffon*, banquier, rue *Michel le comte*, pour remettre à M. l'abbé *Coyer*, à l'hôtel.

de Bouillon. J'ai l'honneur d'être, en admirant votre plume, &c.

l'abbé Coyer.

C'est quelque chose de singulier que le tortillage de style des écrivains néologues, parmi lesquels cet abbé s'est distingué.

Mémoire à consulter.

On a vu dans les journaux qu'un homme âgé de 28 ans, mélancolique au point d'être insensible aux coups de fouët, aux piquures d'éguilles, toujours immobile, ne répondant à aucune question, qui ne mangeoit que lorsqu'il y étoit contraint, & qui avoit le poulx foible & lent; fut guéri par M. M. . . . à l'hôpital de Berlin, par l'inoculation de la galle.

M. M. . . qui avoit employé inutilement les remèdes les plus irritans, fit faire aux

bras & aux jambes du malade des incisions profondes, & les remplissant de la matière exprimée de pustules scabieuses, les serrent fortement avec des bandes. Quelques jours après, la fièvre vint; le pouls battoit avec vitesse; le malade eut des inquiétudes, une respiration gênée; les sueurs succédèrent à la fièvre; des pustules rouges parurent sur la peau: le neuvième jour la parole & la raison revinrent au malade, qui, depuis deux ans qu'il étoit à l'hôpital, n'avoit vu ni entendu; il en étoit sorti parfaitement guéri.

Les faits copiés mot-à-mot des journaux ayant frappé des personnes considérables qui sont intéressées à en savoir la vérité, on desireroit qu'on fit à Berlin les recherches les plus exactes & les plus scrupuleuses, pour savoir,

- 1) Si le fait est vrai?
- 2) Si le malade étoit dans cet état depuis sa naissance?
- 3) S'il étoit tombé dans cet état après une maladie?

4) S'il y étoit tombé tout d'un coup, ou par gradation ? Comment cela a commencé, & à quel âge ?

5) Si M. M. . . qui a fait la cure vit encore, il seroit plus en état que personne de répondre à toutes les questions.

On desireroit d'autres témoignages pour constater la vérité du fait.

J'envoyai tout de suite ce mémoire à M. M. en le priant instamment d'y répondre, & lui alléguant toutes les considérations qui pouvoient l'y engager. Cependant il garda le silence ; & tout se réduisit, au bout de quelques semaines, à un billet dont voici la teneur.

Monsieur,

Il y a déjà quelques semaines que mon beau frère, le professeur M. . . me donna la commission de vous dire à la première oc-

occasion, qu'il ne pourroit point présentement travailler à la description du cas médical que vous lui avez demandée. Il est occupé à faire imprimer la seconde partie de ses observations, & il ne manquera point d'insérer le même cas & d'en instruire le public. J'ai l'honneur d'être &c.

F. W. Sz.

J'avoue que je fus extrêmement sensible à un refus aussi dur. Il fallut cependant que j'en rendisse compte à mes correspondans, après avoir fait encore quelques autres démarches pour obtenir des renseignements.

Au bout d'un temps assez considérable, le hazard fit tomber entre mes mains une dissertation qui auroit pleinement satisfait aux questions sus énoncées. C'étoit la thèse inaugurale d'un jeune médecin Suisse, (*Jean Ulris Teggenger*), soutenue à Strasbourg, le 6 août 1760. Ce médecin s'étoit trouvé à Berlin en 1756, & y avoit exactement

suiwi le traitement du malade en question, dont il rend compte. J'ai été d'abord tenté de copier ce morceau, dans la pensée qu'il pourroit être utile dans des cas semblables; mais sa longueur m'en a empêché; & la thèse doit encore se trouver à Strasbourg, où elle fut imprimée chez le libraire de l'université, *Jean Henri Heitz*.

L'abbé *Coyer* me témoigna sa reconnaissance des peines que j'avois prises, par la lettre suivante.

A Paris,

le 19 janvier 1763.

Il y a long-tems, Monsieur, que je vous devois de l'estime & de l'admiration; je vous dois à présent de la reconnaissance & bien des remerciemens pour tous les soins que vous vous êtes donnés. Les personnes de la plus haute considération que la consultation regarde, quoique peu contentes du docteur consulté, le sont infiniment de vous. Votre supplément que je viens de recevoir marque

bien votre zèle à suivre l'objet. Votre docteur muet n'auroit jamais servi d'oracle à Esculape : il me semble vous voir le presser, le conjurer, *Stat marpesia cautes*. On prend le parti de lui faire donner la question par un ministre. Si, en attendant, Monsieur, vous croyez pouvoir le faire accoucher de toutes les réponses relatives au mémoire, nous nous recommandons encore à votre bonne volonté. Le certificat ne suffit pas, & la lettre du professeur en chirurgie, au lieu de donner du goût pour tenter l'aventure, en éloigne; même en se souvenant du *figulus figulum odit*.

J'ai fait remettre exactement toutes vos lettres à leur adresse; & puisque vous êtes en commerce réglé avec M. l'abbé Trublet, vous pourrez employer cette voie, si vous m'honorez encore de quelque épître.

Je dînai avanthier avec notre ami Dargès sur son théâtre militaire; nous parlâmes beaucoup de vous; & plus nous en parlions, plus il me donnoit d'envie de vous connoître.

Bien des choses assurément m'attireroient à Berlin; & ce ne seroit pas un petit plaisir que de voir un auteur, que j'ai lu avec envie de le relire.

Dois-je prendre à la lettre cette phrase si obligeante de votre lettre; que mettre mon nom dans la liste de votre académie, seroit une des plus agréables fonctions de votre secrétariat. Sans cette malheureuse guerre qui a suspendu la correspondance littéraire dont l'autre héros de la Prusse m'avoit honoré, j'aurois peut-être osé demander la couronne dont vous me parlez. Je ne lui serois pas tout à fait étranger, puis que j'ai l'honneur d'être connu du Prince Henri & du Roi lui-même. Je conserve leurs lettres comme des monumens précieux qui m'enorgueilliroient, si je ne connoissois leur zèle à encourager les moindres talens. Je m'en rapporte à vous pour me proposer à votre académie dans le temps que vous le jugerez à propos, si vous êtes assez hardi pour cela. Voir mon nom à côté de tant de noms illustres seroit

un des plus beaux jours de ma vie; & la satisfaction d'être votre confrère ajouterait encore aux sentimens avec lesquels je finis &c.

L'abbé Coyer.

On jugera de l'ardeur avec laquelle l'abbé aspirait à l'aggrégation susdite par cette dernière lettre.

Monseigneur,

La dernière lettre dont vous venez de m'honorer, en date du 18 mars, me fait douter si vous avez reçu ma dernière par la voie de M. l'abbé Trublet que vous m'aviez indiquée. J'y répondois à une phrase obligeante de votre première lettre dans laquelle vous paroissez m'inviter à demander l'honneur d'être reçu dans votre académie. Je vous disois, Monsieur, que j'en serois infiniment flatté; que je vous priois de me proposer; & j'ajoutois que je ne devois pas être tout à fait inconnu, ni au grand Prince

HENRI, ni au grand Roi : La correspondance dont le Prince m'a honoré, & une lettre du monarque que je conserve précieusement, me le font croire. Après cet exposé, je m'attendois que dans votre réponse vous me parleriez académie relativement à moi. Pas le mot, ni en bien, ni en mal.

Permettez-moi de vous demander, si la phrase obligeante de votre lettre qui m'a inspiré cette belle ambition n'a été qu'un compliment à la françoise que j'aurois pris bonnement pour trop bon. J'aime mieux ceux qui se sentent de la franchise allemande. J'imagine que les places ne sont pas comptées dans votre académie, & qu'il n'est pas besoin d'attendre une mort comme dans la nôtre. Je me flatte que vous me ferez savoir le plutôt qu'il vous sera possible, si vous aurez agréable de me proposer, ou non, & de me donner vos conseils là dessus.

Je suis touché des souhaits que vous me faites pour l'académie françoise; mais, quand même je serois un des XL, je n'ambitionne-

sois pas moins d'être associé à tant d'illustres
qui composent la vôtre.

Voulez-vous savoir qui remplace *Mari-
vaux*, c'est un abbé que vous ne connoissez
assurément pas; l'abbé de *Rodonvilliers*, sous-
précepteur de M. le Duc de *Berry*. Vous
voyez que cela est dans la règle.

La scène comique de votre médecin muet
m'a amusé comme vous. J'imaginois bien
que le maréchal d'Ecosse (*Milord Maréchal*)
y feroit moins que vous; mais on a recours
à tout pour n'avoir rien à se reprocher, & je
suis bien aise que vous n'en jettiez pas en-
core votre bonnet par dessus les moulins.
On ne s'en rapporteroit pas à ce qui diroient
nos Hippocrates de Paris, on voudroit l'ora-
cle de celui qui a opéré & le procédé.

Je comprens à merveille que vous devez
vous soupirer après le retour de votre grand
Roi. Quelle longue absence! Et quelle
gloire! Que fera-t-il s'il est aussi grand dans
la paix! Je m'en rapporte bien à lui.

J'ai l'honneur d'être &c.

l'abbé Coyer.

J'avois fait très sincèrement à l'abbé le compliment que je ferois charmé de l'inscrire dans la liste de notre académie; mais ce n'étoit pas une raison de me prendre à la gorge tout de suite pour m'obliger à l'y faire entrer; droit d'ailleurs qui ne m'appartenoit pas. La grande cause de ma réticence, c'est que le Roi avoit déjà fait insinuer plusieurs fois à l'académie par le marquis d'Argens qu'il étoit mécontent du grand nombre des élections, jusqu'à ce que l'année suivante, 1764, il défendit positivement d'en faire aucune, se réservant le droit de nommer à toutes les places d'académiciens tant ordinaires qu'externes.

L'abbé Coyer est mort en 1782.

S. Em. M. le cardinal PASSIONEL

Ce prélat, l'un des plus illustres qui ait été décoré de la pourpre fut aggrégé à l'académie royale de Prusse, le 16 d'octobre 1755. Voici d'abord la réponse qu'il fit à la lettre par laquelle je lui notifiai cette aggrégation.

Rome,

ce 16 décembre 1755.

J'ai reçu, Monsieur, ces jours passés, & dans un temps où une incommodité assez considérable me retenoit au lit, votre lettre du 16 d'octobre, avec l'acte de mon aggrégation à votre illustre compagnie. Je suis si pénétré de l'honneur qu'elle vient de me faire, que les termes me manquent pour lui exprimer toute l'étendue de ma reconnoissance, & que je crois ne pouvoir rien faire

Tom. II.

X

de mieux que de vous prier, Monsieur, de vouloir bien être auprès d'elle l'interprète de mes sentimens, auxquels je suis sûr que vous donnerez une énergie que je ne saurois leur donner moi-même. Je sens tout le poids qu'elle vient de m'imposer, mais je sens encore mieux combien j'ai besoin de son indulgence à mon égard; & je me flatte d'autant plus de l'obtenir, que les occupations continuelles & inséparables de ma charge de secrétaire des brefs ne me permettent pas de donner aux lettres tout le temps que mon goût & mon inclination me porteroient à leur consacrer. Cependant je ne m'en regarderai pas comme moins comptable de mes occupations littéraires envers l'académie; & c'est en conséquence que vous trouverez ci-joint un prospectus imprimé, qui lui donnera une idée des arrangemens que j'ai pris pour que les écrivains de la vaticane donnassent quelques ouvrages au public. J'y en ajoute confidentement un second qui n'est que msépt. (n'étant pas d'usage d'imprimer ceux-

là) qui indique le travail assigné à chacun des écrivains de la bibliothèque. Ce prospectus est en Italien, langue que je me persuade ne vous être pas étrangère. Il ne dépendra, ni de moi, ni de mes soins, que la vaticane, qui avoit été un peu négligée, ne soit remise sur un bon pied; & je serai bien charmé si la place de bibliothécaire, me met à même d'être utile à d'illustres confrères, dont je chercherai toujours à cultiver l'amitié, ainsi que la vôtre en particulier que je vous demande, Monsieur, avec empressement, & dont vous ne sauriez me donner de plus flatteuses marques qu'en me donnant de vos nouvelles, lorsque vos occupations vous le permettront. Je compte sur cette attention de votre part avec autant de confiance que je suis du meilleur de mon coeur, & avec une estime distinguée, Monsieur, entièrement à vous.

D. card. *Passionei*.

Je vais à présent insérer ici les lettres dont ce cardinal m'a honoré pendant la durée de notre correspondance.

I.

à Rome,
le 21 février 1756.

Je serai toujours bien flatté, Monsieur, quand vous voudrez me faire le plaisir de me donner de vos nouvelles, & me faire part en même temps de vos travaux littéraires, comme vous faites par votre dernière du 9 janvier, qui contenoit votre prospectus de la réduction du grand dictionnaire encyclopédique. Je ne doute pas que le projet s'exécutant sous vos yeux, l'exécution ne réponde à vos intentions. Vous mettrez effectivement, comme vous l'observez très bien, une infinité de personnes à portée de se procurer un ouvrage qu'elles n'auroient pu se procurer sans la réduction que vous en faites,

& la modicité du prix que vous y mettez, qui leur en rendront l'achat facile *).

Comme je ne sers point, ou presque point depuis long-tems, & que je ne suis pas en situation de recevoir les personnes qui se présentent chez moi, soit à cause de mes occupations ou des attaques de goutte & de gravelle auxquelles je suis sujet, cela m'a empêché de voir M. *Marschall* **) depuis très long-tems; mais je ne manquerai pas de lui faire part de vos sentimens la première fois que je le verrai; & je serai toujours très

X 3

*) Ce projet ne fut point exécuté; & j'avoue que je n'aurois du, ni le concevoir, ni le répandre. Les encyclopédistes, auteurs & libraires, se soulevèrent fortement contre ce dessein, & je l'abandonnai.

**) M. de *Marschall*, fils & gendre de ministres d'état Prussiens, agrégé à l'académie le 11 juin 1750, avoit été obligé par le dérangement de ses affaires à quitter Berlin, & s'étoit retiré à Rome; où je crois qu'il vit encore.

charmé quand j'aurai des occasions de vous
témoigner l'entier & sincère dévouement
avec lequel je suis du meilleur de mon coeur,
Monsieur, très parfaitement à vous.

D. card. Passiari.

II.

à Rome.

ce 17 juillet 1756.

Les bontés que vous m'avez fait l'amitié
de me témoigner, Monsieur, à l'occasion de
mon aggrégation à votre illustre compagnie,
font que je m'adresse à vous avec confiance
pour vous prier de vouloir bien vous infor-
mer, si M. *Martin Kake* à qui j'écrivis au
mois de décembre dernier à Berlin, a reçu
ma lettre & une note de quelques livres qui
y'étoit incluse. Comme je n'ai reçu aucune
réponse de lui, je crains que ma lettre ne se
soit égarée, & ne soit pas parvenue à sa des-
tination. Je vous serai très obligé de vou-

loir me donner quelque éclaircissement là dessus; si en revanche vous me croyez bon ici à quelque chose pour vous témoigner mon dévouement, je vous prie de compter sur moi, & d'être bien persuadé qu'on ne peut rien ajouter aux sentimens d'estime avec lesquels je suis du meilleur de mon cœur, Monsieur, très parfaitement à vous, & sans aucune réserve,

D, card. *Passionei*.

III.

Rome,

le 4 septembre 1756.

Je suis toujours également sensible, Monsieur, aux nouvelles marques d'attention que vous voulez bien me donner, puisque je vois par votre lettre du 9 août, datée de votre retraite, l'empressement que vous avez eu d'écrire à M. *Kahle* pour me donner aussi promptement que vous avez fait quelque

réponse sur ce que je vous avois demandé. Je suis tranquille maintenant sur la lettre que j'avois écrite à M. Kahle, & je me flatte que, lorsque les affaires le permettront, il voudra bien me donner un mot de réponse.

Je suis fâché que vous trouviez autant d'obstacles au projet que vous aviez formé de nous donner une *encyclopédie réduite*, qui n'auroit pu qu'être bien exécutée; mais j'espère qu'il n'y aura rien de perdu, & que l'exécution de cet ouvrage, pour être différée, ne sortira de votre plume que plus parfaite. En attendant, je vois que vous dédommages la république des lettres par deux ouvrages qui ne peuvent être reçus qu'avec plaisir, & que je verrai en mon particulier avec satisfaction, je veux dire *le triomphe de l'évidence*, & votre *dictionnaire des auteurs françois vivans*. Je vous suis infiniment obligé de la manière gracieuse dont vous m'offrez l'un & l'autre, & je vous prie de me les envoyer le plutôt que vous pourrez, pour contenter l'avidité que j'ai de lire tout ce qui

fort de votre plume. Vous adresserez, s'il vous plaît, ces ouvrages à Monseigneur *Bran-*
cliffe, archevêque de Thessalonique, nonce à Venise, que je prévienrai sur cela, & qui me les fera passer d'abord qu'il les aura reçus. Je serois bien flatté si en revanche vous me mettiez à même de vous être utile ici à quelque chose, soit pour vous, soit pour vos amis; mon zèle à vous y obliger vous convaincroit de l'étendue de mon dévouement.

J'attends incessamment de Paris les deux nouveautés dont vous me parlez, & que vous me dites être intéressantes. Je suis en relation avec l'auteur de la *vie de Pirhou*, qui s'appelle M. *Grosley* de Troyes en Champagne, qui même m'a écrit dernièrement, pour me marquer qu'il m'envoyoit cette vie, & pour me prier en même temps de faire des recherches dans nos archives touchant les lettres d'URBAIN IV, qui étoit de Troyes aussi, & dont il voudroit nous donner la vie. Je lui ai envoyé une notice de

es qu'on avoit trouvé dans les archives secrètes de la vaticane.

Je finis, Monsieur, en vous assurant de l'estime distinguée, avec laquelle je suis du meilleur de mon cœur, très parfaitement, entièrement à vous, sans aucune réserve *).

D. card. *Passionei*,

Avant que de passer à la quatrième lettre, je dirai ici qu'ayant fait à M. l'archevêque de Thessalonique l'envoi dont j'avois été chargé par le cardinal, j'en reçus à cette occasion la lettre suivante,

Monsieur,

J'ai reçu les livres que vous m'avez adressés, & j'ai envoyé à M. le cardinal *Passionei* les deux brochés en carton, & ai fait tenir les autres à M. le comte *Algarotti*.

*) Les mots *sans aucune réserve* à la fin des lettres, étoient toujours *propria manu*.

Pendant le peu de jours que les premiers
font restés dans mes mains, j'ai parcouru
quelques pages de votre *triomphe de l'évi-*
dence, & j'y ai trouvé tant de raison & d'es-
prit que je ne saurois me refuser au plaisir
d'en avoir un exemplaire. Je me flatte,
Monsieur, que vous voudrez bien me l'en-
voyer, & m'en marquer tous les fraix, afin
que je puisse les acquitter. Je souhaite que
vous suiviez mon exemple, & me fournif-
fiez des occasions à vous prouver que c'est
avec toute l'estime qui est due à votre mé-
rite, que je suis,

Monsieur,

vosre très-humble & très-obéissant
serviteur,

A. Archev. de Thessalonique.

à Venise,

ce 29 décembre, 1756.

Ayant envoyé à ce prélat ce qu'il me de-
mandoit; j'en reçus le remerciement dans une

lettre du 30 mars 1757, dont je ne ferai pas usage, parce qu'elle ne contient que des expressions de politesse.

IV.

à Rome,

le 8 décembre 1756.

Je reçus hier au soir, Monsieur, la lettre que vous m'avez fait l'amitié de m'écrire, en date du 22 d'octobre dernier, & les deux ouvrages qui l'accompagnoient. J'ai jetté avidement les yeux sur votre *triomphe de l'évidence*, ce que j'en ai pu lire jusqu'à présent m'a satisfait infiniment; il est écrit avec force & avec clarté, & je continue de le lire avec plaisir. La *france littéraire* me paroît d'un grand secours pour connoître les auteurs de plusieurs ouvrages, & ne peut que faire beaucoup de plaisir aux amateurs de la littérature. Je vous suis très obligé, Monsieur, de m'avoir procuré ces deux ouvrages sortis de votre plume, qui ne démentent point vos

autres productions littéraires. Je voudrois bien pouvoir vous témoigner les sentimens de reconnoissance que je dois aux marques de votre attention, trouver les occasions de vous obliger, & de contribuer à vos travaux littéraires. Je vous offre donc comme bibliothèque de la vaticane tout ce qui peut dépendre de moi pour votre service & celui de vos amis; & je desiré également dans toute autre conjoncture de vous convaincre de mon dévouement.

Vous eûtes la bonté de me dire par votre pénultième lettre que M. *Kahle* devoit me donner quelque nouvelle touchant les livres que je lui avois demandés; mais, comme je n'en ai plus entendu parler, je vous serai très obligé, si vous voulez bien lui renouveler mes instances à cet égard.

Je suis (avec les formules accoutumées)

D. card. *Passionei*.

Rome.

le 27 février 1757.

Je ne fais que rendre justice à vos productions littéraires, Monsieur, lorsque je leur donne les louanges qu'elles méritent, & surtout quand je vous assure que je les lis avec plaisir. J'attendrai avec impatience celles que vous m'annoncez : je suis persuadé qu'elles ne démentiront point celles qui sont déjà sorties de vous. Je vous suis très obligé de l'attention que vous avez eue de parler à M. Kahle ; j'attendrai maintenant sa réponse à sa commodité, & que des circonstances plus favorables lui permettent de reprendre ses correspondances au dehors ; je vous prie de l'assurer de mes sentimens de reconnaissance de toutes les peines qu'il s'est données pour mes commissions.

Je vous offre de nouveau ici, Monsieur, tout ce qui peut y dépendre de moi pour vous donner des marques du dévouement

sincère & de l'amitié distinguée avec lesquels
je suis, www.libtool.com.cn

Monsieur,

vosre très humble & très-obéissant
serviteur,

D. card. *Passionei*.

VI.

à Rome,

ce 26 mars 1757.

Au moment même d'après la reception
de votre lettre, Monsieur, j'ai écrit en drola-
ture à M. le professeur *Frisius*, pour lui don-
ner avis de ce que vous me marquez au su-
jet de la médaille d'or, qui lui fut adjugée
l'année passée par l'académie royale de Prusse,
& lui dis qu'à la prochaine foire de Francfort
elle sera remise à M. *Millo* & compagnie,
négocians de Turin à qui il n'aura qu'à la
faire demander quand il le jugera à propos.
La lettre lui sera remise par un de mes amis
intimes, & des premiers sujets de l'état de

Florence, que je ne doute pas que vous n'ayiez connu pendant son séjour à Berlin, M. le marquis *Nicolini*. Je souhaite de tout mon cœur qu'il se trouve dans la suite des occasions plus convenables de vous témoigner toute l'étendue de mon dévouement à vous obliger.

Madame du Boccage m'avoit depuis quelques mois envoyé un exemplaire de son poëme de la *Colombiade*, dont j'ai porté le même jugement que vous; & je suis également de votre avis touchant les deux poëmes de la *Pucelle de Chapelain* & de V., ce sont de ces ouvrages, le dernier surtout, qui doivent être ensevelis dans l'oubli, l'un comme ridicule, l'autre comme digne d'un opprobre éternel.

Nous sommes effectivement à la veille des grands événemens; mais il seroit encore plus à désirer que ces grands préparatifs nous produisissent une bonne paix, & qu'en cela Dieu exauçât nos vœux, sans quoi il y aura bien du sang répandu.

Sa

Sa sainteté n'est point parfaitement rétablie ; & quoique la belle saison puisse lui être d'un grand secours pour se remettre, néanmoins son grand âge & l'affoiblissement de son tempérament ne nous donnent pas de grandes espérances. Cependant elle peut encore aller loin, s'il n'arrive rien de nouveau.

Je vous répète, Monsieur, que vous pouvez toujours disposer de moi en tout ce que vous me croirez propre pour vous témoigner & vous convaincre que c'est du meilleur de mon cœur que je fais

Monsieur,

votre très-humble & très-obéissant

serviteur,

D. card. *Passionei*.

VII.

à Rome,

le 9 juillet 1757.

Ce n'est que dans le moment, Monsieur,
& à mon retour de la campagne où j'ai passé

Tom. II.

Y

tout le mois de juin & plus, que je reçois la
 lettre que vous m'avez fait le plaisir de m'é-
 crire en date du 3 juin, par laquelle vous me
 donnez une bien petite occasion de vous té-
 moigner mon zèle & mon empressement à
 vous obliger. Et c'est en conséquence que
 j'écris dès aujourd'hui en deux endroits diffé-
 rens pour avoir quelque notice de ce livre :
 vous pouvez compter que s'il existe vous l'au-
 rez, ou il sera introuvable. J'en ai envoyé
 le titre en entier, tel que vous me l'avez en-
 voyé vous même, savoir: *Battera recensio*
fungorum agri ariminensis, in 8vo. Je n'é-
 pargnerai aucune recherche pour que vous
 soyiez satisfait; & si je trouve cet ouvrage,
 comme je l'espère, je ne manquerai pas de
 vous l'envoyer par la voie que vous m'in-
 diquez.

Vous me donnez une nouvelle qui me
 fait beaucoup de plaisir, puisqu'elle m'ap-
 prend que j'aurai le plaisir de voir M. de
Maupertuis, président de notre académie;
 vous devez être bien persuadé que je n'ou-

blierai rien pour rendre son séjour ici le plus agréable qu'il me sera possible; vous aurez souvent part à nos conversations, & je me flatte qu'il vous en rendra compte dans le temps *).

Je n'ai point encore vu les volumes historiques de *Voltaire*, mais je m'en rapporte bien à ce que vous me dites; & il y a apparence qu'il est trop occupé de ses *Délices* pour donner son temps à l'histoire. J'entens par ses *Délices* sa maison de campagne qu'il nomme ainsi dans une lettre qu'il a écrite ici & que j'ai vue il y a deux jours.

J'ai beaucoup connu *Rousseau* autrefois en Suisse, & je puis dire que ce fut moi qui le plaçai auprès du prince *Eugène* où il auroit pu se comporter avec plus de prudence qu'il ne fit. Je suis bien aise que vous preniez le parti de le justifier autant que l'équité le

Y 2

*) *M. de Maupertuis* m'avoit écrit de St. Malo, qu'il pensoit à aller passer l'été en Italie

demande, & je verrai avec plaisir ce nouvel ouvrage fortir de votre plume *).

Je vous prie, Monsieur, de compter sur mes sentimens pour vous & d'être persuadé qu'on ne peut rien ajouter à l'estime distinguée avec laquelle je suis, &c.

D. card. *Passionei*.

VIII.

à Rome.

le 23 juillet 1757.

Je suis bien flatté, Monsieur, d'avoir réussi dans la première & petite commission que vous m'avez donnée. Je viens de recevoir dans le moment l'ouvrage que vous desirez, & qui a pour titre: *Functorum agrariminensis historia a Johanne Antonia Baz-*

*) J'avois formé le projet de tirer du *dictionnaire de Chauspié* les articles *Rousséau* & *Savarin*, & de les fondre ensemble avec quelques additions.

tara Sc. Faventiae 1755, in 4to de 80 feuilles, avec XL planches. Je l'envverrai à Venise cette semaine; je l'adresserai à Monseigneur Branciforte, archevêque de Thessalonique & nonce apostolique à Venise, avec avis de le remettre à qui le lui demandera de votre part. Ce sera maintenant à vous de prendre vos mesures pour l'avoir de là. J'ai pris ce parti, parce qu'il y a quelques années que j'adressai un paquet à peu près semblable à M. le comte de Gotter à Berlin; & ce paquet a demeuré deux ans en route; on a été longtemps qu'on l'a cru perdu, & c'est ce qui m'empêche de vous l'adresser en droiture par la voie de Nurenberg. Comme il y a un résident de Berlin à Venise, on pourra prendre des mesures plus justes que celles que je prendrois moi-même.

Je serai bien charmé si dans la suite vous me fournissez quelque occasion plus propre à vous témoigner tout mon zèle & tout mon empressement à vous obliger, étant &c.

D. card. *Passionei*.

P. S.

www.libtool.com.cn

Je n'ai jamais reçu la moindre nouvelle
de M. Kahle.

EX.

à Rome,

le 24 septembre 1757.

Je suis bien aise, Monsieur, que vous
ayiez agréé la petite marque d'attention que
j'ai eu occasion de vous donner en faisant les
recherches nécessaires pour vous procurer
l'ouvrage de *Battara*, qui reste toujours à
votre disposition entre les mains de M. l'ar-
chevêque de Thessalonique, à qui j'ai écrit
de nouveau pour qu'il le retint jusqu'à ce
que vous lui indiquiez une voie sûre pour
vous le faire passer.

Je recevrai avec plaisir le nouvel ouvrage
que vous me destinez: & je suis persuadé
d'avance que la préface & les notes répon-
dront à l'idée que j'ai de vous, Monsieur,

& ne pourront que faire honneur à l'ouvrage
de M. Hume.

M. de Maupertuis n'a point encore paru
ici, quoiqu'on ait dit qu'il s'étoit mis en
route, mais je n'ai pas de nouvelle bien cer-
taine qu'il soit en Italie. Je l'attends cepen-
dant avec impatience; pour avoir la satisfac-
tion de le voir, de faire connoissance avec
lui, & de lui témoigner mes sentimens d'es-
time: il fait très bien de venir en Italie, sur-
tout pour y passer la saison de l'hiver, qui
est plus favorable aux personnes dont la santé
est altérée; car la douceur du climat ne peut
que lui faire du bien. Dès qu'il sera ici, je
ne manquerai pas de vous en donner avis,
sachant l'intérêt que vous prenez à ce qui ré-
garde un si digne académicien.

Je vous répète, Monsieur, que je ne fe-
rai jamais plus flatté que quand vous me
donnierez des occasions de vous convaincre
de toute l'étendue de mes sentimens pour
vous; étant &c.

D: card. *Passionei.*

à Rome,

ce 11 de mars 1758.

Je suis toujours très sensible, Monsieur, au plaisir de recevoir de vos nouvelles, & vous ne sauriez m'obliger d'avantage qu'en m'en donnant souvent. Je fais partir dans le moment même la lettre que vous m'avez adressée pour Madame la comtesse de Somaglia, & vous pouvez compter qu'elle la recevra très sûrement.

Je ferai écrire de nouveau pour être informé si le père *Frisi* de Pise a enfin la médaille que vous avez remise pour lui au nommé *Milla* négociant de Turin, & dès que j'aurai eu la réponse je vous en ferai part.

Il faut sûrement que M. *Algarotti* n'ait pas fait demander à M. le nonce de Venise le paquet qui vous est destiné, contenant l'ouvrage qui a pour titre: *recensio fungorum agri ariminensis*. M. le nonce l'a toujours entre les mains, comme je le lui avois

recommandé, & il ne manquera pas de le remettre au premier avis qu'il aura de votre part par la voie de M. *Algarotti* : & j'écris aujourd'hui à M. le nonce pour qu'il prenne lui-même des mesures pour que l'ouvrage vous parvienne par la voie que vous indiquez.

J'eus, il y a quelques semaines, des nouvelles de M. de *Maupertuis*, qui m'écrivit de Toulouse où je lui ai répondu, en lui envoyant même une lettre de sa sainteté à laquelle il avoit écrit & à qui j'avois remis la lettre. Je suis véritablement mortifié que la santé de cet illustre académicien ne lui ait pas permis de pousser jusqu'en Italie où je l'attendois avec impatience; je lui ai bien marqué de ne pas renoncer à son projet, attendu surtout que notre climat étoit plus propre à contribuer à un plus prompt rétablissement de sa mauvaise santé.

Je suis très flatté de l'attention que vous voulez bien avoir de m'envoyer vos productions littéraires, à mesure qu'elles paroissent. Je les lis toujours avec satisfaction & avec

profit. La voie la plus sûre pour me les faire parvenir est celle de Venise, quand vous aurez quelque occasion favorable pour cela, en les adressant à M. le nonce *Branciforte*.

Je vous prie, Monsieur, de compter toujours sur la sincérité de mes sentimens pour vous, & sur le desir que j'ai de pouvoir vous convaincre de l'estime distinguée avec laquelle je suis,

D. card. *Passionei*.

XL

à Rome,

le 19 mai 1758.

Je me flatte, Monsieur, que le traité de *fingis* dont j'avois fait un paquet qui étoit entre les mains de M. le nonce *Branciforte* à Venise, sera parvenu à l'heure qu'il est entre vos mains, puisque M. le comte *Algarotti*, qui vous est très bien connu, l'a par votre ordre retiré des mains de M. le nonce,

je vous ferai très obligé de vouloir bien m'en donner avis quand vous l'aurez reçu.

Comme je suis sur le point de me renfermer au conclave, ce ne sera qu'après que j'en serai sorti que je prendrai la liberté de profiter de vos bontés, pour vous prier de faire faire la recherche de quelques ouvrages, qui sont imprimés dans des villes fort peu éloignées de Berlin.

Je vous offre toujours ici, Monsieur, tout ce qui peut y dépendre de moi pour votre service, n'ayant rien plus à coeur que de pouvoir vous témoigner &c.

D. card. *Passionei*.

XII.

à Rome,

le 22 juillet 1758.

Je viens de recevoir dans le moment, Monsieur, la lettre que vous m'avez écrite en date du 29 avril avec l'exemplaire de vo-

tre recueil d'éloges qui m'a été envoyé par le comte Algarotti. Je vous suis mille fois obligé, Monsieur, des marques d'attention dont vous me comblez, & j'ai été extrêmement sensible aussi à la manière flatteuse dont vous vous exprimez sur mon compte à la p. 320 du premier tome de votre ouvrage.

Nous n'avons aucune nouvelle intéressante pour le présent, si ce n'est l'élection d'un nouveau pontife, dont les nouvelles publiques vous auront appris toutes les particularités.

On attend d'un moment à l'autre des nouvelles bien intéressantes, soit de la Moravie, soit du Rhin. Dieu veuille que les opérations de la campagne soient un achèvement à la paix qu'on ne sauroit trop désirer.

Je compte que vous aurez reçu à présent le petit traité de *fungis*, & je serai bien aise d'apprendre qu'il vous soit parvenu.

Je suis avec des sentimens que je ne saurois assez vous exprimer &c.

D. eard. *Passionei.*

XIII.

à Rome,

ce 30 septembre 1758.

J'ai reçu, Monsieur, la lettre que vous m'avez fait l'amitié de m'écrire le 8 de ce mois, qui est l'unique par laquelle j'aye appris que vous ayiez reçu le petit traité de *fungis*; dont je suis très aise; car c'est une misère quand on doit envoyer quelque chose dans un endroit aussi éloigné que Berlin l'est de nous.

J'ai fait partir ce matin les deux lettres que vous m'aviez adressées, & elles arriveront sûrement à leur destination.

Il y a déjà quelques semaines que nous possédons ici M. l'avocat *Grosley*, qui est un homme de mérite & que j'estime beaucoup.

Il est ici présent & vous fait mille tendres complimens.

Vous avez bien raison de dire qu'il nous faudroit une bonne paix ; elle est à desirer pour tout le monde , & nous faisons des vœux bien sincères pour cela.

Je ne sai pas pourquoi je n'ai plus entendu parler de M. *Kahle*, quoique vous m'eussiez dit depuis plus d'un an que j'aurois de ses nouvelles.

Je vous prie, Monsieur, de compter toujours sur l'étendue de mon dévouement &c.

D. card. *Passionei*.

XIV.

à Rome,

ce 10 février 1759.

Je suis trop persuadé de vos sentimens, Monsieur, pour n'être pas sensible, comme je le dois, aux marques de souvenir que vous me donnez & aux vœux que vous avez l'attention de faire pour moi. Je les mérite

assûrément par le cas que je fais de votre amitié, & par l'attachement bien sincère que je vous ai voué, & qui me fait partager la juste douleur que vous ressentez de la perte de vos deux enfans, & surtout de l'aînée. Le détail domestique dans lequel vous entrez à cette occasion, bien loin de m'être indifférent, n'a servi qu'à me toucher davantage, & à augmenter mes regrets. Je souhaiterois bien que cela pût diminuer les vôtres & vous persuader combien je vous estime & vous honore, & combien mon amitié me rend sensible à tout ce qui regarde mes amis. Je souhaite que la nouvelle année, & celles qui la suivront vous soient plus favorables & ne vous fassent éprouver aucune de ces disgrâces qui soient capables de répandre la moindre amertume sur vos jours qui doivent être chers à vos amis & à la république des lettres que vous ne cessez d'enrichir tous les jours par vos travaux littéraires.

Je sens tout le prix du projet que vous m'avez fait passer, & votre ouvrage ne peut

qu'être goûté. Je souscrirai volontiers pour avoir cette feuille périodique, & j'en ferai remettre le prix à Venise à qui vous voudrez bien m'indiquer. Si vous me faites passer quelques uns de vos avertissemens, je les communiquerai & distribuerai à une vingtaine de nos savans à Venise, Florence, Milan &c. J'en parlerai aussi à quelques amis qui ont du goût pour la littérature, mais ils sont en très petit nombre.

Je suis très flatté de ce que vous voulez bien penser à m'adresser une de vos *lettres sur l'état présent des sciences & des moeurs*; & je l'accepte avec bien du plaisir.

On ne peut être l'ami des hommes sans desirer bien sincèrement, comme vous faites, qu'il plaise à Dieu de nous accorder une paix solide & durable: nos vœux doivent être des plus ardens pour cela.

M. Grosley doit vous paroître suspect dans ce qu'il vous a écrit de moi; & il aura donné trop d'éloges aux attentions que je me fais un plaisir d'avoir pour ceux qui cultivent
les

les lettres: il est de ce nombre, & a mille autres bonnes qualités qui lui captivent l'amitié de ceux qui, comme moi, connoissent tout ce qu'il vaut & tout ce qu'il mérite; c'est une justice que je lui dois & que je lui rends de bon coeur.

Je vous prie, Monsieur, de compter toujours sur mes sentimens pour vous, & de me donner des occasions où je puisse vous convaincre de leur étendue, ainsi que de l'estime distinguée & de l'entier dévouement avec lesquels je suis du meilleur de mon coeur, inviolablement à vous, & sans la moindre réserve.

D. card. *Passionei*.

XV.

à Rome,

le 9 d'octobre 1759.

Je viens, Monsieur, de recevoir dans ce moment votre lettre en date du 12 septem-

bré & je n'ai rien de plus pressant que d'y faire réponse sur le champ, pour ne point différer jusqu'à mon retour de la villégiature d'octobre, pour laquelle je pars demain, & d'où je ne reviendrai que dans les premiers jours de novembre.

J'ai eu un vrai plaisir de recevoir de vos nouvelles, dont je commençois à être inquiet, n'en ayant point reçu depuis longtemps. J'ai une vraie satisfaction de savoir, *Monsieur*, que le trouble de votre capitale n'ait altéré en rien la tranquillité de votre ame, & que le bruit des armes, loin de vous distraire, vous ait laissé toujours la même liberté d'esprit pour pouvoir penser & réfléchir, aussi sérieusement, & aussi utilement que je vois que vous l'avez fait. Votre ouvrage sur les lettres de Pline en est une preuve bien convainquante, & je m'attens à le lire avec une véritable satisfaction. Il suffit, *Monsieur*, qu'il sorte de votre plume pour avoir toute la solidité & toutes les grâces que l'on peut souhaiter dans un

auteur, non seulement pour se faire lire, mais pour se faire lire avec fruit & avec plaisir.

On ne peut être plus sensible que je le suis à l'offre gracieuse que vous me faites d'un exemplaire de cet ouvrage, & je vous en fais de tout mon cœur mes sincères remerciemens. Puisque vous avez donc si bonne intention, la distance des lieux ne doit pas être un obstacle ; & vous devez compter que je recevrai sûrement cet exemplaire en donnant ordre de le faire remettre à M. *Blondel* à *Utrecht* ; il est mon correspondant en Hollande, très honnête homme de la dernière exactitude, & je ne puis assez m'en louer.

La république des lettres a réellement fait une perte & une perte considérable dans la personne de M. de *Mauperruis* ; j'y ai été très sensible en mon particulier, & l'éloge que vous en faites avec tant de justice dans votre lettre périodique, renouvelle en moi tous les sentimens d'estime & d'amitié que

j'avois pour une personne qui en est si digne.
Continuez moi la vôtre, je vous prie, &
croyez-moi, Monsieur, entièrement à vous
& sans aucune réserve.

D. card. *Passionei*.

P. S.

Je ne dois pas oublier de vous marquer,
Monsieur, que j'ai fait remettre votre lettre
sur le champ à M. Bayard *).

XVI.

à Rome,

Le 28 juin 1760

Une personne de votre mérite, Monsieur,
ne doit pas craindre de m'importuner; & ce

*) M. Oſave Antoine de Bayard, prélat à Rome
avait été agrégé le 5 d'avril, 1759. S. E. M.
le comte de Podewils s'étoit intéressé à cette
aggrégation & m'avait requis de la procurer.
Ce prélat m'écrivit une lettre latine de huit.

sera toujours avec un vrai plaisir que je lirai les lettres qu'il lui plaira de m'écrire; pensant sur cet article à votre égard de même que M. le comte *Algarotti*, dont j'ai lu la lettre imprimée avec une entière satisfaction. N'usez donc pas, je vous prie, à l'avenir de tant de discrétion, lorsque vous le pourrez sans rien déranger de vos occupations; elles sont trop utiles à la république des lettres pour que je souhaitasse que l'intérêt public cédât à ma satisfaction particulière; mais il se trouve de temps en temps quelques momens de loisir; & je serai bien aise de voir que vous ne m'oubliez pas entièrement.

Puisque votre libraire de Leyde vous manda l'année passée qu'il avoit fait remettre à M. *Blondel* d'Utrecht un exemplaire de votre *philosophe payen*, je ne manquerai pas de

Z 3

pages. grand in 4. menu caractère & sans marges, qui peut reposer dans ma correspondance.

le recevoir, & je vous en fais d'avance de tout mon coeur mes très sincères remerciemens. M. *Blondel* est un homme d'un vrai mérite, & dont je ne puis trop louer l'exactitude. Il me fait le plaisir de se charger de l'achat de différens livres, dont je lui donne la commission; & comme il a du en faire partir une caisse pour moi que j'attens avec bien de l'impatience, il aura sans doute voulu profiter de l'occasion pour m'envoyer en même temps le livre que votre libraire lui a remis. Je suis fort tranquille sur cet article, & vous pouvez compter que je le recevrai infailliblement, de même que ceux de vos ouvrages dont vous voudrez bien me faire part, & pour lesquels je vous promets dans ma bibliothèque une place distinguée, tant pour leur propre mérite que pour celui de leur auteur, dont on ne peut trop estimer & louer les rares talens.

Je connois, Monsieur, l'édition des *oeuvres du philosophe de Sans-souci*, je les ai même en ma possession; mais je ne connois

point celle des *poësies diverses* imprimées à Berlin, je crains qu'il ne me soit bien difficile de l'avoir: si vous me la pouvez procurer, je vous en serai très obligé.

Je suis très sensible aux vœux que vous voulez bien faire pour la conservation de ma santé; je vous en fais mes plus tendres remerciemens, & prie également le seigneur pour qu'il vous accorde la même grâce, & toutes celles dont vous avez besoin; c'est dans ces sentimens, Monsieur, que je suis entièrement à vous, du meilleur de mon cœur, & sans aucune réserve,

D. card. *Passionei*.

Le cardinal *Passionei*, né en 1682, est mort en 1761. Voyez son article dans le *nouveau dictionnaire historique*.

SUR QUELQUES QUESTIONS
proposées pour les prix de notre
académie.

Je crois avoir déjà fait mention de tracasseries excitées à cette occasion ; mais comme je retrouve des détails curieux à ce sujet , je vais en faire usage.

On proposa en 1749 la question suivante.

Les événemens de la bonne & de la mauvaise fortune dépendant uniquement de la volonté ou du moins de la permission de Dieu.

On demande,

Si ces événemens obligent les hommes à la pratique de certains devoirs, & quelle est la nature & l'étendue de ces devoirs?

Il est certain que cette question étoit fort singulière, pour ne rien dire de plus. Feu *M. Heinius*, directeur de la classe de philosophie spéculative, l'avoit fournie ; & j'ai soupçonné un peu de malice dans *M. de Maupertuis* de l'avoir agréée. Quoiqu'il en soit lorsque le programme fut répandu en 1749, on écrivit de France que l'on ne comprenoit rien à cette question & l'on demanda des éclaircissemens. *M. de Maupertuis* me chargea d'en fournir à *M. d'Alembert*, & je ne savois de bonne foi que lui dire. J'écrivis cependant, & comme je ne garde point de copie de mes lettres, je ne sçai comment je satisfis à la demande. Mais voici ce que *M. d'Alembert* m'avoit écrit, & qu'on ne fera peut-être pas fâché de lire ? Je mets ici la lettre entière, qui renferme bien d'autres choses intéressantes.

à Blancmesnil, près Paris.

www.libtool.com le 19 septembre 1749.

Monsieur,

Je suis très sensible à votre souvenir & aux soins que vous avez bien voulu prendre pour me faire parvenir le nouveau volume de vos mémoires. Je ne l'ai point encore reçu: peut-être est-il arrivé; mais il y a déjà quelques jours que je me suis réfugié à la campagne pour prendre un peu de repos, & je m'en trouve très bien. Je compte retourner bientôt à Paris, & mon premier soin sera de vous lire si le volume est arrivé. Je serai bien charmé de voir comment vous avez traité une matière aussi importante & aussi négligée que celle qui fait le sujet de vos deux mémoires. Il y a long-tems que je suis persuadé comme vous, Monsieur, qu'on ne fait point assez d'attention aux notions communes, & au parti qu'on pourroit en tirer pour jeter de la lumière sur une grande quantité de questions métaphysiques. Je dis

plus ; il me semble , que toutes nos connoissances se réduisent là ; remontez aux premiers principes des choses ; vous verrez que le philosophe n'en sçait pas plus là-dessus que l'homme du peuple : tout l'avantage que le philosophe peut avoir , c'est de savoir réduire les notions à un petit nombre , d'y mettre de l'ordre , & de faire voir comment les autres en découlent. La nature du mouvement , par exemple , l'impénétrabilité , l'essence de la matière , la force d'inertie , &c. sont pour tous les hommes des énigmes inexplicables ; l'idée qu'un philosophe a de toutes ces choses n'est pas plus nette que celles d'un homme qui ne les connoit que parce que ses sens lui en ont appris : mais le philosophe fait pourtant un heureux usage de ces notions , tout imparfaites qu'elles sont. Enfin l'avantage des notions communes se fait voir , ce me semble , dans l'examen d'une infinité de questions purement métaphysiques , comme celles qui concernent l'entendement humain , la liberté &c.

A propos de liberté, permettez-moi, Monsieur, ~~de vous témoigner~~ mon étonnement & celui de tous les gens de lettres de Paris, sur la question de morale que votre académie vient de proposer pour le prix de 1751. D'un côté, la question du bien & du mal moral suppose, ce me semble, la liberté; de l'autre la volonté divine, maîtresse absolue de tous les événemens, semble rendre tout nécessaire; c'est pourquoi il me paroît que votre question bien entendue se réduit à celle-ci: *attendu qu'il est fort douteux que nous soyons libres, on demande si nous le sommes?* En un mot, la dépendance où nous sommes de la volonté divine, formant une objection très forte, & peut-être insoluble contre la liberté & la question du bien & du mal, il me semble que cette dépendance ne devoit pas servir de donnée pour traiter cette question: c'est tourner le dos où l'on veut aller. L'impression que votre programme a fait ici, a été si générale, qu'il me semble qu'il est de la dernière nécessité que

l'académie l'explique clairement par un programme nouveau que je vous conseille de répandre le plus qu'il vous sera possible. J'en ai déjà écrit à M. de *Maupertuis*, mais je n'entens plus parler de lui. Vous pouvez, Monsieur, faire l'usage qu'il vous plaira de cet endroit de ma lettre, & le lire même à l'académie, si vous le trouvez bon. Quoi qu'il en arrive j'attens une réponse de vous sur ce sujet. Il me paroît impossible de faire quelque chose de raisonnable sur la question dont il s'agit, de la manière dont elle est proposée, à moins que vous ne laissiez la liberté de dire qu'il n'y a ni bien ni mal moral; & je ne crois pas que ce soit là votre intention.

La détention de M. *Diderot* est devenue beaucoup plus douce; cependant elle dure encore, & l'encyclopédie est suspendue. Je n'ai jamais prétendu me mêler que de ce qui regarde la partie de mathématique & d'astronomie physique; je ne suis en état de taire que cela, & je ne prétens pas d'ailleurs me

condamner pour dix ans à l'ennui de 7 à 8
in folio. Je compte que dès que M. Diderot
sera libre, (& ce sera bientôt selon toutes
les apparences), on travaillera au prospectus,
& qu'on ne sera pas long-tems sans mettre
sous presse. J'espère, Monsieur, que vous
voudrez bien quelquefois continuer notre
commerce, & me croire avec la plus grande
considération,

Monsieur,

votre très-humble & très-obéissant
serviteur,

d'Alembert.

De semblables incidens se renouvelèrent
à l'occasion de la question que la classe de
philosophie spéculative proposa en 1777 pour
le prix de 1779. En voici l'énoncé.

Dans toute la nature on observe des ef-
fets: il y a donc des forces.

Mais ces forces, pour agir, doivent
être déterminées; cela suppose qu'il y

à quelque chose de réel & de durable, susceptible d'être déterminé; & c'est ce réel & durable qu'on nomme *force primitive & substantielle*.

En conséquence l'académie demande.

Quelle est la notion distincte de cette force primitive & substantielle, qui lorsqu'elle est déterminée, produit l'effet? Ou, en d'autres termes: quel est le FUNDAMENTUM VIRIUM.

Or, pour concevoir comment cette force peut être déterminée, il faut, ou prouver qu'une substance agit sur l'autre, ou démontrer que les forces primitives se déterminent.

Dans le premier cas, on demande en outre :

Quelle est la notion distincte de la puissance passive primitive? Comment une substance peut agir sur l'autre? Et enfin, comment celle-ci peut pâtir de la première?

Dans le second cas , il faudra expliquer distinctement.

D'où viennent à ces forces les bornes qui limitent leur activité ? Et pourquoi la même force peut tantôt produire un effet, & tantôt ne le peut pas ? Comment, par exemple, quelqu'un peut concevoir distinctement ce dont un autre l'instruit, & qu'il n'a pas pu l'inventer lui-même ? Pourquoi on ne peut pas reproduire dès qu'on le veut les idées qu'on a oubliées, quoi qu'on ait pu les produire autrefois, & que l'axiome subsiste toujours, que du vouloir & du pouvoir réunie l'action doit suivre ? Ou enfin, quelle différence réelle il y a, si la force primitive tire tout de son propre fond, entre se représenter distinctement une musique savante d'un grand compositeur à laquelle on assiste, la solution d'un problème difficile, trouvée par un géomètre du premier ordre ; & être soi-même l'auteur de cette musique, de cette solution ; ou du moins être

être capable de composer une musique, de résoudre un problème de la même force, dès qu'on le voudra bien sérieusement?

Dès que ce programme fut répandu, il n'y eut qu'un cri à Paris sur son obscurité & sur son inutilité. On le regarda comme un vrai grimoire, un pur galimathias. Cela paroissoit en effet tel à ceux qui en portoient ce jugement: cependant ceux qui avoient proposé la question, y attachoient des idées très distinctes; & tout ce qu'on pouvoit leur reprocher, c'étoit d'avoir cru que la solution pourroit être utile. Mais il en est ainsi de presque toutes les questions de métaphysique. Quoiqu'il en soit, M. d'Alembert en écrivit au Roi, de manière à lui faire croire que l'académie se deshonoroit en proposant de pareilles questions.

En conséquence S. M^e écrivit une lettre que le secrétaire perpétuel lut dans l'assemblée du 23 d'octobre 1777, par laquelle il étoit enjoint à l'académie de proposer,

comme une question de la classe de philosophie spéculative.

Est-il utile au peuple d'être trompé, soit qu'on l'induisse dans de nouvelles erreurs, ou qu'on l'entretienne dans celles où il est ?

Cet ordre jetta d'abord dans un assez grand embarras ? Falloit-il retirer la question précédente, pour y substituer celle-ci ; ou les proposer toutes les deux ? On obtint la permission de conserver la première question , & les choses allèrent ensuite leur train.

Le prix sur la force primitive fut adjugé dans l'assemblée publique du 31 mai 1779, à une dissertation latine qui le méritoit , & qui fut imprimée sous le titre de *dissertatio de vi substantiali, ejus notione, natura & determinationis legibus ; auctore Josepho Pap de Fagaras, H. L. M. philosophiae doctore, & ecclesiae reformatae saxopolitanae V. D. M., in Hah - Waros , urbe Transylvanias. Ce*

l'avant s'étant fait connoître avantageusement de cette manière, fut promu à une place de professeur de philosophie & de mathématique à Vafushely dans sa patrie, mais il n'en jouit pas long-tems, la mort l'ayant enlevé peu d'années après.

Le prix sur l'autre question fut adjugé le 1 de juin, 1780.

Comme, parmi les pièces qui avoient été envoyées, il s'en trouvoit qui satisfaisoient également à la question en l'envisageant sous des points de vue différens, l'académie jugea que chacune de ces deux sortes de pièces avoient un droit égal au prix, & en conséquence le partagea, en couronnant la meilleure de chacune de ces deux espèces.

De cette manière, *M. Frédéric de Castillon*, professeur en mathématiques à l'académie royale des gentilhommes, obtint la moitié du prix, relative à la décision affirmative : & *M. R. Z. Becker*, gouverneur

de M. le baron de *Daschenroede* à Erfurt en Thuringe, eut l'autre moitié relative à la décision négative.

Le souvenir de ces tracasseries, qui eussent beaucoup de fermentation dans leur temps, n'est plus qu'un songe amusant, comme le souvenir de vicissitudes beaucoup plus importantes sur la scène variée de ce monde.

www.libtool.com.cn

L E T T R E S
occasionnées par la bataille de Rosbach.

I.

Monsieur & très illustre confrère,

Une aussi belle âme que la vôtre, un cœur aussi sensible, connoit toute la force de l'amitié; j'implore le secours de la vôtre, mon cher confrère, pour me rendre le service le plus touchant pour moi.

Un de mes meilleurs amis, un des plus vertueux hommes & des plus aimables qui respirent, a été criblé de coups à la bataille de Rosbach: c'est M. le marquis de *Montjouvan*, lieutenant-colonel du régiment de cavalerie de *Lameth*. Mon cher & malheureux ami est resté sans connoissance sur le champ de bataille & compté parmi les morts:

A a 3

ce n'est qu'au bout de 36 heures qu'on l'a transporté à Mersebourg, où il a été plus d'un mois paralitique de tout le côté gauche. On craignoit que cette paralysie ne provint d'un affaiblissement dans le cerveau; mais cet accident mortel étant dissipé, on commence à en avoir quelque espérance.

Dès que je le fis à Mersebourg, j'écrivis à mon confrère M. *Meckel*, pour le supplier d'aller voir mon ami, ou de lui envoyer un chirurgien habile; je n'en ai point eu de réponse; mais j'apprens aujourd'hui que mon ami va mieux, & qu'un très habile chirurgien de S. M. Prussienne en prend des soins infinis & en espère beaucoup.

Je vous supplie, mon cher & illustre confrère, de recommander encore M. le marquis de *Montjouvent*; j'aimais vous ne pouvez faire rien de si touchant pour moi que de rendre service à cet ami que j'adore, & qui réunit tout ce qui peut mériter l'amour, & j'ose le dire, la vénération des honnêtes gens.

M. son frère, comte de Lyon, est fort en peine, si son frère a reçu des lettres de change qu'il lui a envoyé sur Leipzig; il vient de m'envoyer une lettre pour un capitaine du régiment de Piémont, qui est prisonnier de guerre, & qui est resté à Mersebourg pour prendre soin de M. de Montjouvan.

Comme j'ai peur que cette lettre & celle que j'ai l'honneur de vous écrire ne puissent pas passer par une autre voie, je prens la liberté de vous adresser celle pour M. le chevalier de Rachais, ouvrez-là, & comme je suis persuadé que vous n'y trouverez rien que de très-circonspect, je vous prie de la faire passer, & de recommander mon ami au chirurgien qui en prend soin & au commandant de Mersebourg.

Ce n'est pas que je ne sache tous les soins qu'on prend de nos blessés: & comment une nation aussi brave, aussi éclairée, ne seroit-elle pas généreuse? Conservez-moi votre

amitié, & soyez persuadé de l'attachement
inviolable avec lequel j'ai l'honneur d'être,

Monsieur,

votre très humble & obéissant
serviteur,

le comte de Tressan.

Lieutenant-général des armées de France,
membre de l'académie royale de Berlin,

trois évêchés,

a Tout,

ce 27 décembre 1757.

II.

Monsieur,

Vous ferez avec raison étonné de voir
que j'aie osé écrire celle ci à un que je n'ai
pas l'honneur de connoître; mais si vous ré-
fléchirez, Monsieur, que vos ouvrages vous
ont fait connoître de la plus grande partie du
monde, vous ne vous étonnerez plus voyant
qui écrit. Il est vrai que je ne suis que un

petit moucheiron de ce beau monde qui vous estime & respecte ; mais ceux-là y ont aussi leur place ; ainsi que je prétens pouvoir aussi vous le dire, & faire savoir que je suis pleine de vénération pour votre mérite & pour vos sublimes connoissances. Je jouis de cette occasion pour vous prier de faire avoir la lettre ci-jointe à l'officier de ce nom qui est devenu prisonnier de S. M. le Roi votre auguste maître. Voilà encore ce qui m'a fait oser à vous écrire après tant de tems que je le souhaitois, & que je ne savois comment m'y prendre. Oui, Monsieur, le plaisir de faire avoir & d'avoir des nouvelles d'un ami, m'a aussi fait celui de pouvoir vous présenter mes respects, & l'assurance de la vénération la plus parfaite avec laquelle je me dis,

Monsieur,

votre très-humble servante,

Antoinette Somaglia, née de Belgiojoso.

à Milan,

ce 14 janvier 1758.

de Mersbourg,
le 15 janvier 1758.

Monsieur,

J'ai reçu hier la lettre que vous m'avez fait l'honneur de m'écrire avec celle dont vous avez bien voulu vous charger pour moi. Mon respectable ami, le marquis de Montjouvent est mort depuis le 1^{er} du mois dernier, mes soins & mon attachement n'ont pu lui rendre la vie; ses blessures étoient trop considérables. J'ai fait part de ce triste événement à sa famille; & M. le comte de Tressan doit en être instruit maintenant. Je suis sensible comme je le dois à l'intérêt qu'un homme comme vous veut bien prendre à mes malheurs. La manière obligeante dont vous me le témoignez me donne de la confiance, & j'ose m'adresser à vous pour obtenir de la générosité & de l'humanité du Roi de Prusse la liberté d'aller en France vaquer à des affaires essentielles qui souffrent beau-

coup de mon absence, & dont la tournure bonne ou mauvaise fait toute ma fortune. D'ailleurs m'étant dévoué ici au soulagement de mes camarades blessés, ma santé déjà mauvaise par elle-même est détruite à un point qu'il n'y a que l'air natal qui puisse me remettre de l'avis même des médecins du pays. J'espère que si un homme de votre considération veut bien déduire & appuyer mes raisons auprès d'un Roi qui commande à nos coeurs & à nos sentimens, il sera touché en ma faveur. Si vous ne trouvez pas, Monsieur, de l'indiscrétion à ma demande, permettez - moi d'y en joindre une seconde pour un autre moi-même. J'ai ici un parent & un ami, capitaine dans mon régiment, qui a eu cinq blessures dont deux mortelles & une troisième dont il reste estropié. Consultez en notre faveur la bonté de votre coeur; sollicitez notre liberté; que ne vous devons-nous pas? Cet ami & ce parent est M. de Marigny: il est connu très particulièrement de M. le comte de Tressan.

Mes tristes occupations ne me rendant plus utile ici, je compte partir pour Leipzig dans deux jours; je serai bien flatté, si vous voulez me faire l'honneur de m'y écrire: j'y ferai sûrement des connoissances utiles, si vous avez la bonté de m'y en procurer.

J'ai l'honneur d'être avec respect,

Monsieur,

votre très-humble & très-obéissant
serviteur,

le chev. de *Rachais*,
capit. au rég. de Piémont.

IV.

Leipzig,
le 2 février 1758.

Monsieur,

Vous m'avez enhardi par la bonté que vous avez eue d'envoyer la lettre que j'ai eu l'honneur de vous écrire à S. E. M. le comte de *Finckenstein*. Je souhaite vivement qu'à

vosre recommandation il daigne avoir égard à ma juste demande, & j'ose d'autant mieux l'espérer que les circonstances paroissent être favorables pour nous. Son altesse royale, en nous faisant partir pour Berlin, a bien voulu se charger de demander en faveur de quelques uns de nous la liberté que nous désirons tous. Mon séjour à Mersebourg m'ayant privé de l'honneur de lui faire ma cour, il ne m'a pas été possible de me faire insérer dans son mémoire, ses bontés sur cet article n'ayant été sues que fort tard. J'ai recours à vous, Monsieur, & peut-être ne me refuserez-vous pas d'en écrire derechef à Monsieur le comte de Finckenstein. Je ne doute pas que si mes raisons eussent été connues de S. A. R. Elle n'eut étendu ses bontés jusqu'à moi. Je ne vous répéterai point ici les motifs que j'ai eu l'honneur de vous déduire dans ma première lettre, j'y ajouterai seulement que je viens de perdre un oncle qui me servoit de père, & qui me laisse des discussions d'intérêt qui souffrent tou-

jours quand on les néglige. Je compte de partir le 4 de ce mois pour me rendre à Berlin : mon premier soin en y arrivant sera d'aller vous assurer de toute ma reconnaissance & de cultiver de mon mieux, pendant le séjour que j'y ferai, la connaissance d'une personne de votre considération & de votre mérite.

J'ai l'honneur d'être avec respect,

Monfieur,

votre très humble & très-obéissant
serviteur,

Rachais.

S. E. M. le comte de *Finckenstein* me fit l'honneur de répondre à la lettre que je lui avois écrite en faveur des officiers susdits. Sa réponse étoit datée de Breslau le 8 février, & renfermoit ce qui suit . . . Je suis mortifié, Monsieur, de ne pouvoir pas être utile aux personnes pour lesquelles vous vous intéressez. Les mauvais procédés de Mes-

seurs les François ont tellement irrité le Roi, qu'il n'a plus voulu entendre parler de demandes pareilles : il dépendra cependant de M. le chevalier de *Rachais* de faire une tentative. Mais il faudroit en ce cas qu'il s'adressât à Monseigneur le Prince HENRI par le canal duquel ces sortes d'affaires doivent passer. C'est le meilleur conseil que je puisse lui donner, en vous renvoyant, Monsieur, la lettre qu'il vous a écrite. . .

V. *)

Monsieur & cher & illustre confrère,

J'ai lu à sa Majesté polonoise la lettre admirable que vous m'avez fait l'honneur de m'écrire. Ce Prince en est extrêmement touché, & me charge de vous en faire ses tendres remerciemens. La providence nous l'a toujours conservé dans la meilleure santé,

*) Tout le contenu de cette lettre me paroît assez intéressant pour n'en rien supprimer.

& nous espérons le conserver encore longtemps pour le bonheur de ses sujets & pour l'exemple des souverains.

J'ai eu l'honneur de le suivre à Versailles l'année passée. En revenant il versa dans sa chaise : la mienne suivoit la sienne immédiatement. J'eus le cruel spectacle de voir sa chaise renversée, j'entendis les glaces se briser ; & je ne peux vous exprimer ce qui se passa dans mon âme. Je volai à lui & je le trouvai riant & plaisantant de sa situation gênée, d'où nous le tirâmes avec peine, mais sans une égratignure. Cet accident sans doute aura fait courir le bruit qui est parvenu jusqu'à vous, mais il n'a été suivi d'aucune incommodité.

J'ai reçu, il y a quelques jours une lettre de notre cher & illustre président ; il m'écrit de Toulouse où il s'ennuie beaucoup, & où il lutte continuellement contre la fièvre & contre l'hiver. Il espère partir dans le printemps prochain pour Berlin, & me promet de passer par la Lorraine & de me donner quelques

ques jours. Je vous avoue que je le verrai repartir avec bien de la douleur, & je crains pour lui le premier hiver passé à Berlin; sa poitrine ne peut se faire aux froids de Prusse, & son coeur, sa reconnoissance & son attachement à ses devoirs & à ses amis, tels que que vous, mon cher & illustre confrère, l'y rappellent tous les jours de la vie & le rendent encore plus malheureux, éloigné de son bienfaiteur, de sa femme & de ses amis.

Je suis bien touché de toutes les marques de bonté que vous, & notre cher confrère *M. Meckel*, avez bien voulu donner à mon malheureux ami, le marquis de *Montjouvent*. Vous aurez appris sa mort pour réponse aux offres de service que vous avez bien voulu lui faire, & qui m'ont pénétré de reconnoissance. Cet ami manquera toujours au bonheur de sa vie. Hélas! c'eût été sa dernière campagne, & tout se décidoit en sa faveur pour le placer auprès de Monseigneur le Duc de Bourgogne.

Je reçois souvent des nouvelles de nos prisonniers. Que ne disent-ils pas de la générosité avec laquelle ils sont traités : ils sont étonnés sur les louanges qu'ils donnent à S. A. R. Monseigneur le Prince HENRI : ils admirent en lui le héros, le grand Prince, & l'homme. Puisse cette cruelle guerre se terminer ! Puisse naître nos anciennes alliances. *Utinam*, & par trois fois *utinam* !

Je n'ai pas l'indiscrétion de vouloir abuser de vos bontés, & je serois bien fâché que votre amitié pour moi vous compromît à faire une démarche hasardée : j'ai vu revenir plusieurs de nos prisonniers sur leur parole, & la bonté immense de Monseigneur le Prince HENRI a trouvé des ressources & des prétextes pour leur procurer la liberté.

Ne seroit-il pas possible d'obtenir un congé de quelques mois pour le petit marquis de Tana, qui est encore à Mersebourg au lit, de ses blessures ; & M. d'Alonville, capitaine dans le régiment de Lameth, cavalerie, qui a reçu quinze coups de sabre

à Rosbach. *M. de Tana* est neveu de M. l'évêque de *Langres*, homme de bien & de grande qualité; il est fils unique, & sa malheureuse mère se desespère. J'en ai reçu des lettres pour m'engager à solliciter le retour de son fils: ma position ne m'a pas permis de le demander à S. M. Prussienne. Voyez, mon cher & illustre confrère, s'il seroit possible de faire quelque chose en faveur du jeune marquis de *Tana* & de M. d'*Alonville*, que j'aime comme un de mes enfans & qui m'est allié. Je vous supplie aussi d'accorder vos bontés à M. de *Balthazard*, capitaine d'une compagnie entière dans le régiment Suisse de *Diesbach*, il me mande qu'il va à Berlin; je vous prie de le protéger & de l'honorer de vos conseils: c'est encore un de mes enfans par l'amitié qui est entre sa famille & moi; notre cher président connoit sa mère & sa soeur & doit aussi vous le recommander.

J'ai bien peur que l'encyclopédie ne souffre beaucoup du parti que M. d'*Alembert*

à pris de ne plus travailler à cet ouvrage : ses amis ont fait l'impossible pour le dissuader d'interrompre son utile travail ; nous n'avons pu rien obtenir , & la dernière lettre que je reçus avanthier de lui me confirme toute la fermeté du parti qu'il vient de prendre. Il est vrai qu'il doit avoir le cœur blessé de toutes les noirceurs qu'on lui a faites , & des libellés atroces qu'on a laissé courir avec trop d'impunité ; mais d'un autre côté il doit penser que ses ennemis vont triompher de sa retraite , & qu'il court risque de voir imparfait un ouvrage auquel son travail assuroit l'immortalité.

Je suis bien aise , dans tous ces temps de trouble , de me trouver au milieu de ma famille , de mon cabinet & de mes jardins : j'espère pouvoir dire dans quelque temps : *redeunt spectacula mane*. Je compte réunir dans les beaux jours mon ménage avec ceux de mes amis , *Buffon & d'Aubenton*. Tous trois mariés , par inclination , nous aimons nos femmes comme le premier jour ; elles

s'aiment entr'elles; & tous les six ensemble nous jouissons dans ce siècle de fer des plus beaux jours de celui de Rhés. Votre amitié, Monsieur & illustre confrère, ajoute beaucoup à ce bonheur; le commerce des amies a quelque chose de divin, & les sentimens de la vôtre me le font goûter avec plus de vivacité & de pureté que jamais. Soyez persuadé du tendre & fidèle attachement avec lequel je suis

Monsieur,

votre très-humble & très-obéissant
serviteur,

de Tressan.

à Toul,

le 10 février 1758.

.VI.

Monsieur,

Je ne saurois assez vous marquer, Monsieur, combien je suis sensible à l'honneur que vous me faites par le moyen de votre

gracieuse lettre du douzième du courant, en me faisant avec tant de bonté parvenir celle de Madame la comtesse *Somaglia*. Je profite très volontiers, Monsieur, de vos offres très généreuses en vous remettant la réponse pour la dite dame; & comme je compte de passer une couple de jours à Berlin, puisque je suis à portée de voir une si grande & belle ville, je me ferai un véritable plaisir de connoître en effet une personne aussi distinguée que vous, & de pouvoir vous remercier de bouche pour les bontés & politesses dont vous me comblez, & de ce que vous voulez bien faire à mon égard, comme aussi de vous convaincre du respect avec lequel je suis,

Monsieur,

Votre très-humble & très-obéissant
serviteur,

J. comte *d'Origo*,
major de *Sprecher*.

à Francfort sur Oder,

le 13 février 1798.

www.libtool.com.cn & Berlin,

le 21 mars,

Monsieur,

Je me suis présenté, Monsieur, deux fois à votre porte, sans avoir eu l'honneur de vous trouver. Je n'ai pas le temps d'y aller aujourd'hui, parce que c'est jour de poste, & que je suis très occupé à écrire. Voulez-vous bien avoir la bonté de me faire dire, si vous avez quelque espérance pour mon congé, pour lequel je vous supplie de renouveler vos efforts? La circonstance est favorable, Sa Majesté se relâche, & vient d'en accorder six à des personnes qui n'en ont pas autant de besoin que moi. On m'a assuré que M. de Tana avoit eu le sien directement de Monseigneur le Prince HENRI. Je vais écrire à M. le comte de Tressan, & lui rendre compte de la bonté que vous avez de travailler pour moi. Je suis sûr de la reconnaissance de ce Seigneur envers vous: je vous supplie d'être

bien persuadé de la mienne & du sincère attachement avec lequel &c.

d'Alonville.

VIII.

Je vous supplie, Monsieur, de me faire l'honneur de me faire dire, si vous avez reçu réponse à la lettre que M. le comte de Redern a écrit à son Altesse royale, & si vous en espérez quelque chose. Voilà le moment de redoubler vos efforts. J'écris à M. le comte de Treßan, auquel je voudrois mander quelque chose de positif. J'arrive de Charlottenbourg, & je n'ai que le temps de m'habiller pour aller à l'assemblée. J'assure Madame de mon respect, & je vous renouvelle les sentimens les plus vifs de reconnaissance, &c.

d'Alonville.

à Berlin,
le 4 avril.

Monsieur,

Je ne saurois vous exprimer à quel point est ma reconnoissance de ce que vous voulez bien vous intéresser pour mon mari auprès de S. M. Prussienne pour lui obtenir la permission de passer en France. Ah ! Quelle obligation ne vous aurois-je pas si vous pouvez me faire accorder cette consolation ; je n'oublierai de ma vie cette marque de bonté que je vous demande avec toute l'instance possible, ainsi que votre estime pour le chevalier *de Boislambert* mon mari, qui sera bien enchanté de vous faire sa cour, autant qu'il pourra avoir cet honneur. J'ai celui d'être avec les sentimens les plus respectueux &c.

la chevalière *Boislambert*,

née *Richard*.

www.libtool.com.cn

CONCLUSION.

Je m'arrête, malgré le grand nombre de *J'ai vu* qui s'offrent encore à ma mémoire, & que je pourrois offrir à mes lecteurs, comme aussi dignes d'attention que ceux dont j'ai fait usage. Mais il faut laisser de quoi glaner, ou plutôt moissonner dans ma correspondance, lorsque ceux à qui elle tombera en partage voudront en faire l'examen & le triage. J'ai déjà dit quelque part qu'on trouveroit des suites entières propres à faire plusieurs volumes. *M. de Haller* a été de bonne heure & pendant long-tems en relation avec moi. *Mrs. Trublet & de la Condamine* ont eu une correspondance réglée de plusieurs années, où l'on trouve les anecdotes littéraires les plus curieuses. *M. Bonnet* m'a écrit quantité de lettres remplies de cette philosophie qui lui a fait tant d'hon-

neur, & qui le place aujourd'hui à la tête des plus profonds penseurs du siècle. Comme il est encore, Dieu soit loué, plein de vie, je souhaite que la collection de ses lettres ne paroisse que le siècle prochain; car je ne connois guères d'infidélité plus criante que celle de publier les lettres d'une personne vivante. *M. de Haller* ne fut pas si scrupuleux; & il donna une suite de volumes épistolaires, où il fit entrer sans distinction toutes les lettres qu'il avoit reçues sans l'aveu de ceux qui les lui avoient écrites. Cela mit entr'autres *M. Meckel* dans une grande perplexité. Il avoit fait ses études à Göttingen sous *M. de Haller*, & le regardant également comme son patron & son ami, il lui écrivoit avec confiance de Berlin, ce qu'il remarquoit au sujet de *M. de Maupertuis*, de l'académie & des autres objets qui étoient à sa portée. Sa consternation fut incroyable, quand il vit tous ces détails, innocens dans le fonds, mais qui n'étoient pas faits pour le public, imprimés & répandus. Je pourrois citer un autre

exemple, mais qui concerne deux personnes encore vivantes : on les devinera, si l'on peut.

Je ne saurois trop répéter que, depuis que la presse roule sur cet ouvrage, les circonstances propres à m'accabler, se sont tellement accumulées, qu'à la fin je n'ai pu y donner aucune attention. J'aurois sans cela fait encore un choix de morceaux plus intéressans pour terminer le second volume ; & je vois à regret dans les matériaux qui me restent, de quoi en former un troisième, & même un quatrième. J'en laisse le soin à ceux qui me survivront.

Quant à moi, j'espère de n'avoir désobligé personne ; au moins ai-je suivi exactement les règles que j'avois indiquées dans mon avant-propos. Je ne demande plus qu'à me reposer, en attendant le repos final, auquel j'aspire depuis si long-tems.

le 1. d'avril 1789.

F I N.

T A B L E
D E S
A R T I C L E S.

	pag.
S. M. la Reine mère.	1
S. M. la Reine de Suède.	10
S. M. Stanislas I.	29
S. A. Madame la duchesse de Saxe-Gotha	35
S. A. R. Madame la Princesse Douairière de Wurtemberg, née Pr. de Prusse.	83
S. A. Madame la Duchesse de Holstein.	91
M. van Swieten.	100
M. J. J. Rousseau.	114
M. M. Aufréne & le Kain.	136
M. Simon le Febvre.	142
M. Antoine Jaques Sallé.	152
M. de Reaumur.	161
M. l'abbé Trublet.	172
M. Helvetius.	194
M. le chevalier de Jaucourt.	206
M. de la Condamine.	209
M. le comte Algarotti.	215

	pag.
M. de la Beaumelle.	221
M. d'Alembert.	237
Achmet Effendi.	245
M. Greffet.	250
M. de Fontenelle.	253
M. de Montesquieu.	277
M. Barbeyrac.	261
M. de Still.	267
M. Maty.	270
M. de Moncrif.	282
M. Court.	286
M. de Condillac.	290
M. Chauvin.	296
M. Batteux.	299
M. Racine.	302
M. Coyer.	305
S. Em. le cardinal Passionei.	321
Sur quelques questions proposées par l'académie.	360
Lettres occasionnées par la bataille de Rosbach.	373
Conclusion.	394

81020509

www.libtool.com.cn



www.libtoobl.com.cn



www.libtool.com.cn